



Le Persil

Prix,
bourses,
résidences,
et distinctions

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple présente un panorama (non exhaustif) des prix, résidences et bourses littéraires sur le territoire de la Suisse romande, du point de vue de celles et ceux qui les décernent ou qui les reçoivent. Il a été réalisé par Marius Daniel Popescu et coûte:

15 francs suisses ou 15 euros



Ci-contre: remise du Prix du public de la RTS 2018 à Alexandre Voisard
 Page de couverture: Robert Walser, © Keystone / Robert Walser-Stiftung Bern
 Dernière page: Charles Ferdinand Ramuz, © Fondation C. F. Ramuz

Prix, bourses, résidences et distinctions...

Prix Robert Walser / Robert Walser Preis, pp. 3-7

Prix de Poésie & Grand Prix Ramuz, pp. 8-12

Prix de poésie de la Société genevoise des écrivains, p. 13

Prix Bibliomedia, pp. 14-18

Prix du public de la RTS, p. 20

Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne & Prix du polar romand, p. 21

Prix Edouard-Rod, pp. 22-24

Prix Lettres frontière, pp. 26-28

Le Roman des Romands, pp. 30-31

Le Château de Lavigny, pp. 34-35

Bourses Pro Helvetia, p. 36

Prix Atelier Studer/Ganz, p. 37

Prix Interrégional Jeunes Auteurs (PIJA) & Prix d'écriture décerné à Gruyères (PEG), pp. 37-43

Avec des contributions de Michel Host, Gabriel Allaire, Daniel Rothenbühler, Doris Jakubec, Samuel Moser, Noël Cordonier, Dylan Roth, Camille Luscher, Valentine Nicollier, Cléa Rédalié, Alexandra Weber-Berney, Françoise de Maulde, Marina Skalova, René Rieder, Eva Marzi, Daniel de Roulet, Alexandre Berto, Matthieu Corpataux, Pierre Yves Lador, Blaise Hofmann, Patrick Ferla, Isabelle Falconnier, Jean-Michel Olivier, Corine Renevey, Alain Bagnoud, Jean-Noël Cuénod, Séverine Davignon, Valérie Gilliard, Fabienne Althaus Humerose, Pierre-Alain Tâche, Ivan Garcia, Jean-Philippe Ayer, Salomé Chofflon, Eleonora Gualandris, Jean-Dominique Humbert, Amanda Ferroli, Mikaela Mury...

Et un texte inédit signé Yves Laplace: «Chasses gardées: *comment YL n'a pas gagné le Prix Georges-Nicole 1976* (Un début dans l'édition)», pp. 45-51

Discours de Michel Host, premier lauréat francophone du Prix Robert Walser (1984)

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs,

Permettez-moi de vous dire combien je suis heureux et fier de me voir attribuer le prix Robert Walser 1984. Cette distinction, je la tiens pour un grand honneur, à la fois pour ce qu'elle est et ce qu'elle représente je crois. Elle est un des critères les plus hauts – ne jouons pas les faux modestes – et les plus exacts, par lequel la Suisse apprécie la valeur littéraire. Elle se situe, et c'est son originalité, à la confluence de deux langues-mères de la culture que nous aimons et partageons. Une culture européenne apparemment menacée, en réalité toujours en formation, toujours dynamique et active dans le lent effritement des cadres nationaux – j'allais dire provinciaux – qui se produit chaque jour sous nos yeux.

Cette distinction est décernée pour la première fois à un écrivain de langue française. Cela aussi n'est pas pour moi un mince sujet de fierté! Elle porte enfin le nom de Robert Walser.

Comme vous le savez, la province France souffre quelque peu d'ethnocentrisme culturel, ce qui la dispense souvent d'élargir son regard à ce qui se passe et se crée hors de ses frontières. Les traductions d'œuvres appartenant au mouvement des idées et à la création littéraire de notre siècle y sont souvent sacrifiées au profit de publications à caractère commercial. Il me semble, je le souhaite en tout cas, que l'attribution du prix Robert Walser pourra contribuer au mouvement d'ouverture culturelle, à cette culture intereuropéenne déjà amorcée dans d'autres domaines que celui de la littérature. Cette attribution entraînera, je le souhaite aussi, une traduction plus importante de l'œuvre de Robert Walser dans mon pays, et donnera au public français l'accès à une œuvre dont il n'a jusqu'à présent qu'une reconnaissance parcelle.

Le nom de Robert Walser, je n'aurais pas la prétention mensongère de vous affirmer qu'il m'était familier, ni même connu, il y a plus de trois semaines. Depuis, j'ai cru comprendre que mon ignorance avait quelque excuse puisque Robert Walser s'est si bien appliqué, par un silence de plus de 20 ans, à disparaître, à devenir «un petit zéro tout rond», qu'il est encore un inconnu pour beaucoup de ceux qui lisent la langue dans laquelle il a écrit.

Dès l'annonce de l'attribution de ce prix, je me suis précipité chez mon éditeur, en quête d'informations plus précises. Il se trouve que celui-ci a publié, en 1960, sous le titre *L'Institut Benjamenta*, le troisième roman de Robert Walser, *Jakob von Gunten*, dans une traduction de Madame Marte Robert. J'ai donc pu, en toute hâte, réunir des documents de seconde main sur cette œuvre et sur son auteur. Je suis aussi parti à la recherche de sa traduction, aujourd'hui épuisée, et je ne désespère pas de la découvrir.

J'ai relevé, dans les compte-rendus critiques qui m'ont été proposés, cette affirmation désespérée de Jakob von Gunten, alias Robert Walser: «Si nous ne croyions à rien, nous ne saurions pas que nous sommes insignifiants.»

Je me suis naturellement interrogé sur ce en quoi peut croire celui qui se sait insignifiant. A la littérature peut-être. A la parole dite et écrite. A la seule vérité de l'image et de l'illusion. A la représentation. Dans une autre direction, je n'ai pu m'empêcher de rapprocher cette insignifiance de l'humain à laquelle semblait croire Robert Walser, du destin insignifiant de la narratrice de *L'Ombre, le Fleuve, l'Été*, morte avant d'avoir vécu, sans avoir rien réalisé. Bien entendu, le rapprochement ne pouvait aller au-delà de ces réflexions, de ces rapides intuitions.

Le silence volontaire de Robert Walser pose, lui aussi, une sérieuse interrogation au romancier. L'un parle de vocation de l'échec, de poursuite méthodique de l'échec, de l'annulation de soi. Cela est probable, et appartient en propre à Robert Walser. Mais cela n'est pas comparable, je crois, au silence d'Arthur Rimbaud qui, peut-être, avait épuisé sa poésie comme s'épuise l'eau d'un puits, et s'était ouvert à d'autres préoccupations, à d'autres activités.

D'une façon générale, la fascination ou l'obsession de l'échec est le lot de l'artiste. Mais il s'agit de l'œuvre – le plus souvent confrontée au risque de l'échec public –, et dans le meilleur des cas au risque d'échec spirituel. Il ne s'agit pas de l'homme. Dans le cas de Robert Walser, l'homme et l'artiste se sont détruits en même temps, l'un avec l'autre. Un observateur superficiel dirait qu'il n'a pas souffert, au moins, de la schizophrénie ordinaire de l'écrivain, homme social d'un côté, artiste de l'autre.

Dans la *Gazette de Lausanne*, Michel Dentan parlait du «sort difficile de l'autodidacte», plus vulnérable parce que davantage exposé aux critiques des gens de lettres. Selon lui, cela expliquerait le retrait de Robert Walser à qui l'on faisait remarquer quelques «maladresses de style, quand il eût voulu que l'on reconnût sa personnalité... quand il ne demandait qu'à être accepté dans sa singularité...». Est-ce bien une explication suffisante? Tout créateur n'est-il pas, dès qu'il devient lui-même, l'autodidacte de sa propre langue?

Michel Dentan est d'ailleurs conscient du caractère incomplet de cette explication et pense que les causes véritables de l'attitude de Robert Walser sont d'ordre biographique. Il semblerait, en effet, que dans l'élan d'une ascèse inhumaine, le sacrifice de l'œuvre ait été la conséquence malheureuse du sacrifice de l'être même de Robert Walser, ce qui, à mon avis, transparaît clairement dans ces mots qu'il a mis dans la bouche de son porte-parole, Jakob von Gunten: «La satisfaction de celui qui l'emploiera sera son ciel, et le triste contraire sera son enfer exterminateur, mais il est convaincu qu'on sera content de lui et de ce qu'il accomplira. Cette ferme conviction lui donne le courage d'être celui qu'il est.»

Mesdames et messieurs, je doute que vous soyez content de moi en tant qu'orateur. Je souhaite seulement, et sans la moindre prétention, que vous le soyez davantage de l'écrivain. L'attribution du prix Robert Walser est un honneur qui devrait me rassurer sur ce point. Pourtant, l'écrivain vit dans la peur et l'angoisse dès qu'il va écrire, dès qu'il écrit, dès qu'il a écrit. C'est, en quelque sorte, son ascèse ordinaire et la garantie de son authenticité. Cette peur, cette angoisse ne me quittent pas, ne devraient pas me quitter. Pas question pour moi d'écrire mon roman annuel, calibré selon les normes éditoriales. Je ne calcule rien de cette façon. Je ne serai jamais un faiseur, et tout ce qu'il m'arrivera d'écrire me sera intimement nécessaire. S'il arrive, à moi aussi, de me taire, ce sera seulement parce que cette nécessité, seule fondatrice de l'œuvre artistique, aura disparu. Voilà la seule manière dont je conçois le «courage d'être celui que je suis».

Permettez-moi d'exprimer encore une fois ma gratitude aux membres du jury, et à vous tous qui avez tenu à être présents ici en cette circonstance. Je m'en trouve extrêmement honoré, ainsi que de l'accueil chaleureux et amical qui m'a été réservé par tous ici.

Je ne résiste pas au plaisir de vous dire ma joie d'être ainsi tir hors des limites étroites de l'Hexagone. Que la force d'attraction s'exerce du pays qui se trouve au centre même de l'Europe et a su rester, en dépit des vicissitudes historiques, un pôle essentiel de culture et de liberté, voilà qui redouble ce sentiment de joie. Mesdames et Messieurs, je vous remercie de votre aimable attention.

Michel Host, 11 novembre 1984, Bienne

Prix Robert Walser/ Robert Walser Preis

Le Prix Robert Walser distingue des premières œuvres en prose en allemand et en français et existe depuis 1978. Il est décerné à Bienne, où Robert Walser est né en 1878. L'art du langage singulier de Robert Walser, désormais célèbre dans le monde entier, comporte des obligations. L'art du langage est devenu le critère le plus important pour les jurys du prix portant son nom.

Les vingt lauréat·e·s distingué·e·s jusqu'ici par ce prix n'ont certes pas réinventé le langage, mais elles et ils ont développé des moyens d'expression originaux et individuels qui nous ouvrent à tous de nouvelles possibilités de regarder le monde. La langue, l'échange par la parole est une pratique vivante et innovante, toujours en mouvement et au cœur de notre monde. La tâche la plus noble du prix est de promouvoir et d'accompagner ce processus créatif.

Mots de Gabriel Allaire, lauréat francophone 2018

L'extraît que je viens de vous lire est tiré de *La Promenade*, le premier livre de Walser que j'ai découvert. La promenade, c'est une exploration, une randonnée du corps et de l'esprit. C'est une mise en roman de ce qui est pour moi l'écriture : la recherche de compréhension. Dans ce texte, le personnage de Walser flâne dans les rues et ceux qu'il croise le portent à réfléchir sur les gens, sur le monde, sur ce que c'est de vivre. Ce livre, c'est l'écriture. Ce personnage qui rencontre les gens, c'est sa plume qui rencontre les pages. Et c'est cette essence là, de la promenade, des rencontres et du voyage que je retiendrai des gens de la Fondation. Parce qu'un courriel est devenu un billet d'avion, qui s'est lui-même matérialisé en un séjour en Europe. Parce que quand j'ai ouvert le courriel de Samuel, j'ai ouvert la possibilité de cette soirée, de ce voyage, de cette promenade. L'ironie, c'est qu'on a tenté de me dire plus jeune que déambuler dans ses rêveries, se perdre dans sa tête, ça ne mène nulle part. Ça m'aura quand même mené en Suisse en tout cas.

En fait, ça m'aura mené au bout de 175 pages. Et 175 pages, c'est 4 375 lignes. Chaque ligne mesure environ 10 centimètres. Ce qui veut dire que mes phrases mises bout à bout forment un demi-kilomètre. Et aujourd'hui la Fondation démontre qu'avec un demi-kilomètre de matériel littéraire, on est capable de construire un pont de 5 572 kilomètres. Un pont direct du Québec jusqu'en Suisse. Ce qui me fait croire qu'avec un livre de 1000 pages, on est facilement capable d'aller s'installer sur Mars.

C'est donc évident : on peut aller loin en se perdant dans ses pensées. C'est pourquoi je revendique ce soir le droit à la rêverie, à l'errance, à la promenade sans destination. Parce que même en n'allant nulle part, on est sûr de trouver quelque chose. Quelque chose comme un livre par exemple.

Comme mon livre par exemple, qui est né au Québec et s'est rendu en Suisse avant moi.

Témoignage de Monique Schwitter, lauréate 2006

Ces derniers mois j'ai beaucoup voyagé. Le voyage en Argentine surtout a tout bouleversé. Au retour, j'ai bien jeté un coup d'œil sur les lettres qui m'étaient parvenues entretemps, mais je n'en ai ouvert que quelques-unes – j'avais la tête pleine de nouvelles impressions que je devais digérer, et comme il se doit cette digestion a fini par durer et tout a pris du retard, alors les lettres devaient attendre et j'ai réussi à éviter de les regarder de plus près, comme si j'avais eu peur qu'elles puissent me regarder en retour, me mordre ou même me dévorer. Une de ces lettres m'avait été envoyée par le Centre PEN allemand dont j'étais devenue membre l'année précédente. L'enveloppe ne laissait pas deviner l'expéditeur, elle était toute blanche. Elle contenait l'invitation à rédiger mon entrée dans le nouveau dictionnaire des auteurs membres du PEN. Comme je n'ai pas donné suite à cette invitation, les responsables de l'édition ont pris l'initiative de rédiger eux-mêmes un brouillon et me l'ont envoyé de nouveau dans une enveloppe blanche, pendant que j'étais une fois de plus en route, traversant ma petite patrie de long en large pour quatre courtes semaines; je n'ai donc pas ouvert cette lettre non plus. Ce n'est qu'avant mon départ pour la Sicile, au dernier moment en fait, debout devant la porte, avec ma valise prête, que j'ai ouvert une ou deux lettres, d'un geste furtif, ce n'était pas le moment d'aborder le courrier de manière systématique, et c'est là que j'ai sorti le brouillon du Centre PEN, une feuille blanche, soigneusement pliée, au dos

Pas de géants, c'est l'histoire d'une promenade aussi, l'histoire d'un jeune homme un peu perdu sur le chemin qui mène de l'enfance à l'âge adulte.

Je vais bientôt vous lire un extrait. C'est une balade à vélo, en bicyclette, comme j'ai écrit, c'est une course, et c'est une fuite. Olivier, le personnage, fuit la fin du monde. Il fuit les problèmes de sa mère, de son ami Jean le sans-abri et de son grand-père, qu'il appelle Granpa. Et c'est une chasse aussi. Parce qu'en fuyant la fin du monde, Olivier pourchasse la liberté, mais c'est Jean qu'il trouvera. Jean qui était là dans le parc.

Mais avant de vous le lire, je veux vous remercier une dernière fois. Vous qui êtes venus à ma rencontre. Et vous, membres de la Fondation, qui m'avez invité à faire la vôtre. Merci pour cet encouragement à continuer mon chemin, ma promenade. Merci pour le détour dans les rues de Bienne où j'ai pu serrer la main de Walser. Qui sait peut-être que je le recroiserai. Peut-être que je m'écrirai un autre chemin jusqu'en Suisse.

Gabriel Allaire

« Parce que quand j'ai ouvert le courriel, j'ai ouvert la possibilité de cette soirée, de ce voyage, de cette promenade. L'ironie, c'est qu'on a tenté de me dire plus jeune que déambuler dans ses rêveries, se perdre dans sa tête, ça ne mène nulle part. Ça m'aura quand même mené en Suisse en tout cas. »

de laquelle on disait qui j'étais. J'étais embarrassée en lisant mon portrait, même s'il n'y avait que quelques phrases, je les ai survolées si vite que je n'ai rien reconnu, mais les mots *Prix Robert Walser* ont retenu mon regard. J'ai respiré profondément et je suis devenue très calme. C'était une grande arrivée en plein départ. *Robert Walser* voyais-je dans mon esprit, et le monde s'est contracté dans ces 12 lettres; nous nous sommes salués, j'ai pris ma valise et laissé la porte se fermer en claquant derrière moi.

Traduit de l'allemand par Daniel Rothenbühler

« J'étais embarrassée en lisant mon portrait, même s'il n'y avait que quelques phrases, je les ai survolées si vite que je n'ai rien reconnu, mais les mots *Prix Robert Walser* ont retenu mon regard. J'ai respiré profondément et je suis devenue très calme. »

Le prix bilingue Robert Walser représente la fonction de passerelle de la littérature. L'initiative pour ce prix, portée par la Fondation Robert Walser Bienne, est issue d'une région frontalière de deux cultures et a acquis un rayonnement dans les régions germanophones et francophones du monde entier

De nombreux/ses auteur-e-s récompensé-e-s par le Prix Robert Walser ont entre-temps fait carrière dans la littérature. Et l'institution du prix elle-même s'avère également durable. L'une des pierres angulaires est la procédure de sélection, dans le cadre de laquelle tous les éditeurs des deux régions linguistiques du monde sont invités à soumettre des manuscrits et des ouvrages récemment publiés.

Depuis sa création, le prix a évolué. La fréquence initialement irrégulière a été portée à un cycle de deux ans. Depuis 2018, le prix est remis régulièrement tous les deux ans dans les deux langues simultanément. Le montant du prix est de 20 000 francs pour chacune des deux œuvres gagnantes.

Tous les détails se trouvent sur le site : www.robertwalserpreis.ch.

Laudatio pour *Alors Carcasse* de Marianne Navarro, lauréate 2012, par Doris Jakubec

Quelle émotion : nous voici en présence d'une lauréate qui est la jeunesse même et qui nous donne à lire un texte, le premier d'elle qui soit publié, à la force maîtrisée, à l'exigeante rigueur, au rythme ample et syncopé que traversent élans, désirs, aspirations à vivre, à être. Votre personnage, dont le nom propre, énigmatique, magnifiquement sonore et féminin, nous interpelle, en ce qu'il évoque tout un monde ancien de champs de bataille et d'affrontements directs ; Agrippa d'Aubigné n'aurait pas reculé devant l'usage d'un tel mot pour marquer son engagement du sceau de l'absolu ; « Alors Carcasse, tu trembles », aurait lâché Turenne avant le combat où il trouva la mort ; les représentations picturales de la Danse des Morts et des corps alarmés par la peur, à la Renaissance, font partie de l'immense mémoire humaine.

C'est pourquoi ce mot, ce nom, ce surnom qui titre votre texte, résonne si profondément en nous. Aujourd'hui, loin de ces temps héroïques, c'est vous qui nous rappelez notre condition de mortels destinés à naître, à vivre et à disparaître. Votre personnage, ce Carcasse, c'est nous, c'est chacun de nous, dans notre être-au-monde et notre finitude. Votre personnage est un être attachant, qui nous ressemble, planté au milieu de son époque sans trop savoir pourquoi, entouré d'autres qui, comme lui, sont à la fois sur le seuil de la vie et devant les choses du monde, seuil comme une invite à aller de l'avant vers ce qu'on voit confusément, plaine jusqu'à l'horizon ou précipice dans lequel risquer tomber.

Vous avez choisi, pour nous donner à voir et à comprendre Carcasse, notre contemporain, un genre mixte entre la fiction et la poésie : une fiction poétique ou un roman-poème comme le disait Ramuz au sortir du naturalisme. La partie roman est celle qui trace un parcours de vie, du commencement à la fin, centré sur un personnage qui vit, réfléchit, parle, cherche, souffre, espère ; vous laissez de côté les déterminations psychologiques et sociales, les caractéristiques individuelles, ce faisant vous vous éloignez du roman, ou plutôt, vous le nourrissez des ressources de la poésie. Pour Ramuz, le roman est horizontal, la poésie verticale ; Carcasse est à leur jonction, d'où ce vecteur d'émotions qui naissent de la première page à la dernière sans que jamais la tension ne se relâche. Vous dépouillez complètement votre personnage qui défie ainsi toute analyse ou toute exposition : il n'a ni nom ni lieu, ni langue ni parenté ; il est un être vivant dont le nom est un surnom, aux prises avec son corps auquel il doit donner forme et vie, ce corps complexe parce qu'il se compose d'un dedans et d'un dehors ; il s'interroge sur les frontières et les limites. Ce qu'il doit faire pour passer le seuil sur lequel il est arrêté, c'est harmoniser les impulsions intérieures et les formes extérieures, les coordonner, les mettre en mouvement, les faire avancer ensemble.

Carcasse cependant est comme tout le monde : il appartient à son temps, à son époque, à l'aujourd'hui ; il voit, et il est vu ; il y a les autres, plusieurs autres, avec lesquels il doit compter, auxquels il doit se mesurer, se comparer, s'imposer peut-être. Il est une présence pour autrui, il est différent, il est autre. Il dérange. Et réciproquement. Il doit chercher une place, sa place.

Comme votre personnage, votre texte est dépouillé : il se compose de trois parties, subdivisées en de nombreuses séquences de longueur variée, souples, nettes dans leur attaque comme dans leur chute, que séparent des lignes de blanc ; il n'y a ni titres, ni numérotation : le blanc seulement, c'est-à-dire pause et silence, respiration et souffle.

La première partie compte 23 séquences : un seuil est à passer, Carcasse, la peur au ventre, se mobilise, examine son

corps et ses possibilités ; il n'est pas seul, d'autres aussi sont là ; tout se passe comme s'ils étaient sur la ligne de départ d'une course et qu'il fallait y arriver, le plus dur étant de partir, de faire le premier pas dehors. Le regard est horizontal, se dirige vers l'horizon. Il s'agit d'entrer dans le cours du temps et le monde des choses, d'aller, de passer, de franchir une barrière invisible, qui ouvre et ferme à la fois cet inconnu devant soi. Le dilemme est d'arriver à savoir si il faut être soi ou être comme les autres, se distinguer ou ressembler, inventer ou imiter. Carcasse déplie son corps, le déploie, l'agrandit dans toutes les directions ; il examine ses dispositions, esquisse des désirs ; il veut occuper l'espace, ne serait-ce que pour faire de grandes et vastes ombres. Ouvrir ses épaules ne se fait pas tout seul ; ici la romancière fait un clin d'œil à son personnage, marque explicitement la connivence qui les lie, puisqu'elle a inscrit en exergue : « Pour Philippe Malone, / qui vit naître Carcasse, / qui fit que s'ouvrent mes épaules. »

La deuxième partie est brève, elle compte 6 séquences : c'est l'étape de la réalisation de soi. Il s'agit de sortir de soi, mais par le haut, de s'élever un peu, de se dresser pour voir plus haut, plus loin. Le regard est vertical, monte du sol vers le ciel. Si Carcasse pouvait léviter, s'élever, se dresser, résister à la loi de la pesanteur, toucher le ciel, ou tout au moins se découper sur le ciel. Il suffit de très peu : ce petit socle des orteils, admirablement décrit, suffit. L'envol est là, proche, possible. Comme pour Emily Dickinson, l'exaltation est dans le peu, le presque rien.

La troisième partie qui compte 30 séquences, mais dont plusieurs n'ont qu'une seule phrase, marque la rupture dramatique entre envol et retombement. Ce qui se perd en premier dans cette dernière étape c'est le rire, force de vie parce que force de jeu et possible mise à distance. Laconisme, sobriété, fragmentation caractérisent la mise en œuvre du texte, et mettent ainsi en évidence le geste de l'écrivain pour restituer l'action, l'énergie, l'élan vital. Ce texte n'est pas un livre, il est un acte.

(...)

Même réduit non seulement à une pierre, mais à une ligne subsistant sur cette pierre, Carcasse dérange encore par sa forme d'insoumission. C'est qu'il n'a été façonné ni par l'école ni par la société, mais par la vie, la vie du corps, de l'âme et du cœur, l'unique, la droite et la sauvage, la seule qui vaille la peine d'être vécue. Être quelqu'un dans la vie, c'est ce que Carcasse veut ; puis disparaître, tout en laissant une trace, minimale, même pas deux ou trois lignes sur une tombe ; non, Carcasse est plus radical encore : une pierre restée dans son lieu et que le promeneur inquiet peut repérer, voir et faire revivre parce qu'il s'arrête et s'étonne.

Ce livre nous met en cause comme lecteur, lectrice, nous interpelle comme êtres vivants, ouverts à l'inquiétude d'être au monde et de devoir lui donner un sens. Par sa lucidité précise, il invite à affronter l'époque qui est la nôtre, ses cruautés et ses duretés, mais surtout à conserver l'être habité qui dit la droiture, la générosité, la capacité de rire, c'est-à-dire de jouer encore et toujours entre l'enfant et la grande personne, dans cet entre-deux qui met en tension les extrêmes.

Doris Jakubec

« Votre personnage, ce Carcasse, c'est nous, c'est chacun de nous, dans notre être-au-monde et notre finitude. Votre personnage est un être attachant, qui nous ressemble... »

Les débuts des débutante-s :
la première phrase de tous les
Prix Robert Walser franco-
phones

« Un cataclysme anéantit le monde créé au cours de l'ère quatrième, celle des hommes de bois, si impertinents. Ils furent changés en poissons, grands et petits. Les premiers ne se gênèrent pas pour croquer les seconds. C'est ainsi que tout recommença dans la nuit épaisse. Déluge ! Déluge ! Certains dieux de rang subalterne crurent bon de pleurer, ce qui n'arrangea rien. »

Michel Host, *L'Ombre, le Fleuve, l'Été*, Grasset, 1984

« En ce temps-là, on pouvait tricher facilement sur les lignes de la SNCF, dans les trains de banlieue surtout. Aujourd'hui, tout est différent. Il faut sauter par-dessus les tourniquets ou attendre que quelqu'un sorte pour glisser au bon moment. Une technique pas à la portée de n'importe qui. Et puis, ça se remarque. Nous étions plutôt discrètes. »

Malika Wagner, *Terminus Nord*, Actes Sud, 1992

« Ta grand-mère me soufflant le jour du mariage, il fallait oser, mais c'est qu'elle avait un sacré culot cette vieille singlée, les saletés qu'elle m'a dites ce jour-là tout de même, ratatinée dans sa robe à frous-frous qui laissait voir les bretelles de sa combinaison, il faisait si froid, on n'avait pas idée, on peut dire que j'en ai eu pour mon compte... »

Frédérique Cléménçon, *Une saleté*, Minuit, 1998

« Parmi les personnages du drame, du moins les principaux, elle, qui avait quinze ans à l'époque et plus de trente aujourd'hui, reste la seule, ni morte ni en fuite, qui vit toujours à Raze. »

Thierry Hesse, *Le Cimetière américain*, Champ Vallon, 2003

« Il avait presque cinquante ans, une bonne partie de ses cheveux étaient blancs, il nous a quittés deux jours après l'accident. Ces deux jours-là, il était dans le coma, à l'hôpital où ils l'ont opéré à la tête. Les chirurgiens qui l'ont opéré disaient qu'il avait des chances de s'en sortir. Ils lui ont découpé une partie du crâne. »

Marius Daniel Popescu, *La Symphonie du loup*, José Corti, 2008

« Plusieurs aussi sont là, au beau milieu de leur époque, mais Carcasse particulièrement est au seuil, caresse du pied le seuil et se tient là, avec au visage une impression d'absence qui cloche beaucoup avec le reste. C'est que Carcasse est quelque part, mais c'est partout ailleurs, et sous bien d'autres formes. Tout le temps de préférence ailleurs, Carcasse, et ça cloche. »

Mariette Navarro, *Alors Carcasse*, Cheyne, 2012

« Il est arrivé perdu dans un manteau de laine. Sa valise à mes pieds, il a retiré son bonnet. Visage occidental. Yeux sombres. Cheveux peignés sur le côté. Son regard m'a traversée sans me voir. L'air ennuyé, il a demandé en anglais s'il pouvait rester quelques jours, le temps de trouver autre chose. »

Elisa Shua Dusapin, *Hiver à Sokcho*, Zoé, 2016

« Mon cadran c'est le klaxon des chars quand ils me pressent de pédaler plus rapide. Vite vite sors du lit. Vite vite les céréales. Vite vite les dents. Deux toasts au beurre de peanut et un verre de jus d'orange sur la table. Encore la télé. Encore ma mère sur le divan. »

Gabriel Allaire, *Pas de géants*, Leméac, 2017

« Le soir où mon père est mort, on s'est retrouvés en voiture avec mon frère, parce qu'il faisait nuit, qu'il était presque 23 heures et que passé le choc, après avoir bu le thé amer préparé par l'infirmière et avalé à contre-cœur les morceaux de sucre qu'elle nous tendait pour qu'on tienne le coup, il n'y avait rien d'autre à faire que de rentrer. »

Anne Pauly, *Avant que j'oublie*, Verdier, 2019

Laudatio pour *Hiver à Sokcho* d'Elisa Shua Dusapin, lauréate 2018, par Daniel Rothenbühler

Je n'ai jamais été en Corée du Sud. Mais j'ai été à Sokcho. Grâce à Elisa Dusapin. Et je n'ai pas besoin de faire de longs voyages pour y retourner. Sokcho s'est inscrite dans mon atlas personnel des lieux littéraires, cette ville a durablement marqué mon imaginaire.

Non pas que ce soit un endroit très attrayant en hiver. Cette station balnéaire n'attire des visiteurs qu'en été. En hiver ce ne sont que quelques personnes égarées qui s'y perdent. Comme cette jeune fille arrivée de Séoul qui se cache à Sokcho après une opération esthétique du visage et y reste juste le temps que l'intervention subie fasse son effet.

Ou comme Kerrand, cet auteur de bande dessinée français qui s'y arrête en attente d'inspiration pour un nouvel épisode de son héros, un archéologue solitaire.

Le récit commence avec l'arrivée de Kerrand et se termine avec son départ. Nous n'apprenons ce qu'il voit de Sokcho que par ce qu'il en dit à la narratrice ou ce qu'elle en devine. Sa vision à lui et celle de la narratrice s'opposent et se recourent par un jeu intrigant de reflets.

Pour Kerrand, Sokcho est un lieu de passage, tout comme la petite pension du vieux Park où il descend et où travaille et vit la narratrice.

Pour elle aussi, Sokcho et la pension sont des lieux de passage. Elle y travaille après ses études et ne sait pas ce qu'elle fera après. Elle attend. Toute la ville est en attente. Comme toute la Corée d'ailleurs. Le pays attend une paix qui n'arrive pas, il vit dans un entre-deux qui donne l'impression que tout est faux.

C'est la situation du pays entier qui se reflète ainsi dans Sokcho en hiver. Hors saison, cette ville est comme dépourvue de fonction. Plages, hôtels, échoppes sont réduits au simple être-là et inspirent un ennui existentiel. Et plus encore que les visiteurs ce sont les habitants qui l'éprouvent.

Hiver à Sokcho rappelle ainsi un lointain ancêtre littéraire coréen, la nouvelle «Séoul, hiver 1964» de Kim Seung-ok, publiée en 1965. Cet auteur avait à l'époque 24 ans comme Elisa Dusapin aujourd'hui. Il était dessinateur comme Kerrand avant de se faire connaître dans le monde entier par cette nouvelle.

Qu'elle ait eu connaissance de ces analogies ou non, Elisa Shua Dusapin poursuit le dialogue interculturel initié par son célèbre prédécesseur. Kim Seung-ok avait fait des études de lettres françaises avant de faire vivre, dans «Séoul, hiver 1964», le sentiment d'égaré existentiel que Sartre avait suscité dans *La Nausée* et Camus dans *L'Étranger*.

Kim Seung-ok a introduit l'existentialisme français dans la littérature sud-coréenne, Elisa Dusapin fait passer le vécu d'étrangeté et d'aliénation des Sud-Coréens d'aujourd'hui dans la littérature française.

Elle réussit à nous faire partager ce vécu tout en le dotant des spécificités dues aux conditions de vie à Sokcho et en Corée du Sud. Elle y arrive en créant des atmosphères saisissantes, que ce soit dans la pension du vieux Park, dans la cuisine de la narratrice et celle de sa mère, au marché de poisson de cette dernière, dans la ruelle vers l'échoppe de la mère Kim ou encore à la plage où aime se promener la narratrice, un littoral «griffé par les barbelés électrifiés» puisque la Corée du Nord n'est qu'à soixante kilomètres.

La narratrice dit qu'on ne peut pas connaître Sokcho, je cite, «sans y être né, sans y vivre l'hiver, les odeurs, le poulpe. La solitude».

Mais c'est précisément ce que nous vivons à la lecture. Nous nous figeons au froid de l'hiver et entendons crisser la glace, nous sentons le fumet des poulpes, des crabes, des seiches et des fugus et même, de loin, celui des boulettes de porc de la mère Kim qui exhalent, je cite, «un mélange d'ail et d'égouts».

L'auteure réussit à éveiller ces sensations grâce à une langue à la fois sobre et sensuelle, des phrases dépouillées, souvent elliptiques, qui ne glissent pas par-dessus les choses, mais s'y accrochent et leur procurent ainsi une présence forte.

La poésie de cette langue ne naît pas de métaphores et autres figures rhétoriques mais d'une sobriété précise et d'une acuité poignante qui donne à ce qu'elle montre de l'intensité, le rend tangible avant de le pourvoir de signification. C'est une langue qui dans toute sa clarté et son incision fait surgir l'indicible.

Elle relève de la personnalité singulière de la narratrice, de sa lucidité, sa retenue et aussi de son désarroi.

Fille d'un père français absent depuis sa naissance, elle voit son métissage comme source de questions. Insaisissable aux autres, elle l'est aussi à elle-même. Face à l'emprise à la fois de sa mère, de son petit ami Jun-Oh et de son patron, le vieux Park, elle aimerait trouver son autonomie.

Kerrand, ce Français qui a le double de son âge et pourrait être son père, lui apparaît dès son arrivée comme une promesse. Elle ne voit pas en quoi consiste cette promesse. Kerrand pourrait représenter un amant possible ou le père absent ou encore autre chose.

Nous ressentons cette indécision avec la narratrice. Elle est à la base d'une tension dramatique sous-jacente qui est maintenue tout au long du récit. En manque de quelque chose qu'elle ne peut ou ne veut définir, la narratrice cherche la proximité de Kerrand autant qu'elle la refuse. Il reste toujours entre les deux une fine cloison comme la mince paroi de papier entre leurs chambres à la pension. Et il se joue entre eux une sorte de duel continu d'avances et de reculades, ils sont toujours à la recherche de la bonne distance sans jamais vraiment la trouver.

Avec rigueur et délicatesse l'auteure nous décrit ce duel affectif dans les gestes et les mouvements corporels des deux – une vraie chorégraphie bien rythmée – mais aussi dans l'oscillation des regards – tantôt furtifs ou insistants, fuyants ou perçants, vides ou expressifs – et bien sûr dans les dialogues concis et dynamiques, marqués par des moments forts et des fléchissements, des détours et des renouements, des bravades et des silences.

(...)

En Kerrand, Français comme son père inconnu, la narratrice voit la chance d'exister dans le regard d'autrui non pas en s'y soumettant mais en s'y trouvant elle-même. Le récit de la quête de son reflet dans le regard des autres est finement rythmé par les rencontres fortuites ou recherchées de la narratrice avec les personnes de son entourage et avec Kerrand. Ce sujet de la place que nous avons dans le regard des autres n'est pas nouveau. Comme ne l'est pas non plus celui du dialogue interculturel. Mais Elisa Dusapin réussit à lier les deux avec une subtilité inédite.

Daniel Rothenbühler

« C'est précisément ce que nous vivons à la lecture. Nous nous figeons au froid de l'hiver et entendons crisser la glace, nous sentons le fumet des poulpes, des crabes, des seiches et des fugus. »

Allocation présidentielle de Samuel Moser pour Gianna Molinari et Gabriel Allaire, lauréat·e·s 2018

*K*ürzlich hat mir Werner Fritsch eine Frage gestellt, die bisher in der Literaturwissenschaft völlig vernachlässigt wurde. Récemment M. Werner Fritsch, lauréat en 1987, m'a posé la question de la taille de Robert Walser. Une question complètement ignorée par les scientifiques. *Ob ich wisse, wie gross Robert Walser gewesen sei. Ich wusste es nicht, hatte mir die Frage auch noch nie gestellt und fand sie zunächst ziemlich aberrant – «aberrant». Aber man sollte sie nicht unterschätzen, schon gar nicht bei einem, der als Marschierer bekannt ist.* Pour quelqu'un qui marchait comme Robert Walser une telle question est peut-être d'une certaine importance.

Il avait la taille de deux parapluies, ai-je répondu, parapluies pour messieurs des années vingt. *Er war ungefähr zwei Herrenregenschirme der 20er-Jahre gross, gab ich zur Antwort, das zeigen Fotos von Robert Walser.* Les fotos de Robert Walser – promeneur rarement sans parapluie – permettent ce calcul.

Souvent on me pose la question du rapport entre les lauréats du Prix Robert Walser et Robert Walser lui-même. Pourquoi pas nous servir du parapluie comme point de référence. Tel et tel lauréat est équivalent à un et demi parapluie walserien. *Vielleicht werde ich in Zukunft, wenn man mich nach dem Bezug unserer Preisträger zu Robert Walser fragt, den walserschen Regenschirm als Mass gebrauchen. Sie zum Beispiel ist eindreiviertel Walser-Regenschirme wert. Zum Knirps werde ich dabei sicher nie greifen müssen. Und, fast eben so sicher, nie zum Partyschirm. Künftigen Jurys rate ich allerdings von derartigen Währungen ab. Es ist ja auch noch nie eine auf so etwas gekommen.* D'ailleurs je déconseille aux futurs jurys d'utiliser une telle monnaie. Jusqu'à présent, aucun n'a eu cette idée. Je suis soulagé.

Vous l'avez remarqué, je m'essaie au bilinguisme. *Ich versuche mich im Bilinguismus.* Pour la première fois nous decernons deux prix en même temps. Deux prix entiers. *Zwei volle Preise zum ersten Mal und das gemeinsam.* A l'époque de Werner Fritsch le prix francophone n'était décerné que tous les neuf ans. *Zu Werner Fritschs Zeiten gab es alle drei Jahre einen deutschsprachigen Preis und nur bei jedem dritten Mal einen französischsprachigen.* Entre temps le Prix Robert Walser a fait des pas de géants. Mais j'ai peur d'utiliser ce mot. Le roman de Gabriel Allaire reste toujours ambigu. *Lieber sage ich: Hier ist noch alles möglich.* Je préfère dire: Ici tout est encore possible. Mais restons optimistes!

Un rêve s'est réalisé. *Ein Traum geht in Erfüllung.* Il nous fallait donc une nouvelle formule pour le prix. Au lieu d'un prix

Les motivations du jury pour Anne Pauly, lauréate francophone 2020

Dans son premier roman, *Avant que j'oublie*, Anne Pauly déploie avec une agilité, une drôlerie et une poésie remarquables les multiples facettes d'une figure paternelle tout juste disparue, les mille et un impondérables du deuil et les diverses étapes de «dégglutition psychique», comme elle dit, qu'il incombe aux enfants du défunt de franchir une à une. Elle restitue la personnalité sensible du père disparu sur un mode tendre et burlesque mais sans concessions, aussi loin de l'image pieuse que du portrait revancharde. Elle décorique avec un humour décapant ce qui gravite autour du deuil, mêlant inventaires absurdes des reliquats de toute une vie d'homme, rituels semi-foutraques et galerie de personnages saugrenus, si fragiles parce que si vrais. Avec une ironie

chaque année altérant les deux langues nous avons choisi de remettre deux prix en même temps tous les deux ans. *Um den zweisprachigen Charakter des Preises zu stärken.* Pour renforcer le bilinguisme dans un domaine où il est à la fois évident et difficile, même dans une ville comme Biel/Bienne: dans le domaine de la littérature. *Zweisprachigkeit ist gerade in der Literatur am schwierigsten, selbst im zweisprachigen Biel/Bienne.*

Dass wir mit Gabriel Allaire einen Preisträger haben, der ebenfalls aus einer zweisprachigen Gegend kommt, ist ein weiteres Geschenk. Le québécois Gabriel Allaire lui aussi est d'origine bilingue, une chance inattendue pour le Prix Walser. Le fait qu'il s'agit d'un prix international – *macht das möglich.* Le bilinguisme de Gianna Molinari va de soi parce qu'elle a fait ses études à l'Institut littéraire à Bienne.

Samuel Moser

«Vous l'avez remarqué, je m'essaie au bilinguisme. *Ich versuche mich im Bilinguismus.* Pour la première fois nous decernons deux prix en même temps. Deux prix entiers. *Zwei volle Preise zum ersten Mal und das gemeinsam.* Le Prix Robert Walser a fait des pas de géants. Mais j'ai peur d'utiliser ce mot. Le roman de Gabriel Allaire reste toujours ambigu. *Lieber sage ich: Hier ist noch alles möglich.* Je préfère dire: Ici tout est encore possible. Mais restons optimistes!»

grave, elle dit le doute, la culpabilité, l'accablement, l'impuissance à faire sereinement la part des choses, la tristesse aussi, pure, simple et franche. Avant que j'oublie conjugue oralité et langue littéraire en un style tout en nuances, fluide et délié. Sa grande tenue, sa justesse de ton, son rythme enlevé, sa profondeur et son regard décalé ont convaincu le jury de langue française du Prix Robert Walser.

Le jury de langue française du Prix Robert Walser 2020 était composé d'Aline Delacrétaç (Lausanne, présidente), Stéphane Dubois-dit-Bonclaud (Genève), Noëlle Revaz (Bienne), Malika Wagner (Montmorency) et Muriel Zeender Berset (Belfaux).

Tous les Prix Robert Walser

1978 – Marianne Fritz (Österreich), *Die Schwerkraft der Verhältnisse*, S. Fischer

1981 – Matthias Zschokke (Schweiz), *Max*, List

1984 – Michel Host (France), *L'Ombre, le Fleuve, l'Été*, Grasset

1987 – Werner Fritsch (Deutschland), *Cherubim*, Suhrkamp

1990 – Thomas Hettche (Deutschland), *Ludwig muss sterben*, Suhrkamp

1993 – Malika Wagner (France), *Terminus Nord*, Actes Sud

1995 – Händl Klaus (Österreich), *Legenden*, Droschl

1998 – Frédérique Cléménçon (France), *Une saleté*, Minuit

2001 – Ueli Bernays (Schweiz), *August*, Kein&Aber

2004 – Thierry Hesse (France), *Le Cimetière américain*, Champ Vallon

2006 – Monique Schwitter (Schweiz), *Wenn's schneit beim Krokodil*, Droschl Verlag Graz

2008 – Marius Daniel Popescu (Suisse), *La Symphonie du loup*, José Corti

2010 – Patrick Hofmann (Deutschland), *Die letzte Sau*, Schöffling&Co

2012 – Mariette Navarro (France), *Alors Carcasse*, Cheyne

2014 – Roman Ehrlich (Deutschland), *Das kalte Jahr*, Dumont

2016 – Elisa Shua Dusapin (Suisse), *Hiver à Sokcho*, Zoé

2018 – Gianna Molinari (Schweiz), *Hier ist noch alles möglich*, Aufbau; Gabriel Allaire (Canada) – *Pas de géants*, Leméac

2020 – Thilo Krause (Deutschland), *Elbwärts*, Hanser; Anne Pauly (France) – *Avant que j'oublie*, Verdier

Prix de Poésie & Grand Prix Ramuz

Ces deux prix attribués par la Fondation C. F. Ramuz répondent à des intentions différentes mais complémentaires: le Prix de Poésie souhaite encourager les jeunes poètes; le Grand Prix C. F. Ramuz couronne l'œuvre d'une auteur-e confirmée.

« Deux Prix attribués par la Fondation C. F. Ramuz », par Noël Cordonier (président) & Dylan Roth (secrétaire)

Avec obstination, orgueil mais d'abord une haute conception de l'écriture qu'il conçoit comme une recherche d'écart avec le monde courant pour mieux l'observer et le dire, Ramuz est l'un des rares écrivains romands à avoir vécu uniquement de sa plume. Les nombreux prix que son talent et sa réputation lui ont valu ont ainsi constitué, en sus de la reconnaissance symbolique et de la renommée, des ressources financières bienvenues. Ramuz a reçu deux fois le Prix Rambert (1912 et 1923), deux Prix de la Fondation Schiller (1922 et 1936) et le Prix Gottfried Keller (1927). Il est aussi le lauréat du Prix Romand, créé spécialement pour lui, dont les 30 000 francs ont contribué à acquérir sa maison de Pully, la Muette, en 1930.

Créée en 1950, la Fondation C. F. Ramuz a souhaité participer à cette politique culturelle d'encouragement, en instaurant dès ses débuts le Grand Prix C. F. Ramuz puis, en 1980, le Prix de Poésie.

Le Grand Prix Ramuz

Le Grand Prix C. F. Ramuz, avec le soutien de l'Etat de Vaud, est un des principaux prix littéraires de consécration existant en Suisse. Décerné depuis 1955, il récompense une auteur-e suisse, écrivant en langue française ou une auteur-e de l'étranger fixé-e en Suisse française, pour l'ensemble de son œuvre. Doté d'une valeur de quinze mille francs, le Grand Prix est attribué tous les cinq ans.

Le but du Grand Prix est de rappeler la présence de Ramuz tout en honorant des auteur-e-s contemporain-e-s qui contribuent eux aussi à enrichir la littérature romande et francophone.

Le Grand Prix C. F. Ramuz est soutenu par l'Etat de Vaud depuis son édition 2020.

Lors de chaque édition, un nouveau jury est constitué. Il est composé de cinq membres de nationalité suisse et, en règle générale, deux de ses membres sont choisis hors du Conseil de direction de la Fondation.

Autonome dans son organisation, le jury siège en principe à huis clos et n'informe le Conseil de la Fondation qu'à l'issue de ses délibérations. Il est donc pleinement habilité à définir les critères qui motiveront le choix du/de la lauréat-e.

Lors de son édition 2015, le jury du Grand Prix était formé de Timothée Léchet, Daniel Maggetti et Frédéric Sardet tous les trois membres du Conseil de la Fondation Ramuz, et de deux personnes externes à celle-ci, Claire Jaquier et Eléonore Sulser. C'est l'auteure genevoise Catherine Safonoff qui a été désignée lauréate.

Le jury du Prix 2020 était formé quant à lui de Valentine Nicollier, Cléa Rédalié et Dylan Roth, tous les trois membres du Conseil de la Fondation Ramuz, et de deux personnes externes à celle-ci, Camille Luscher et Alexandra Weber-Berney.

Après plusieurs rencontres et des échanges animés autour de différents noms des lettres romandes, pressentis pour le titre, le jury a pris la décision de primer le poète et romancier Philippe Rahmy. Décédé en 2017, Philippe Rahmy a su produire une œuvre riche et lumineuse, en dépit de sa brièveté. Le Grand Prix 2020 a donc été décerné pour la première fois de manière posthume. Pour le jury, cette décision, bien qu'atypique, était plus qu'évidente. Différents noms avaient été évoqués au gré des rencontres. Toutefois, celui de Philippe

Rahmy revenait sans cesse et s'est finalement imposé naturellement.

La cérémonie de remise du Prix, qui avait dû être reportée, a finalement eu lieu en 2021. Motivé par son choix, le jury s'est fortement impliqué jusque dans l'organisation de cette dernière, afin de porter au mieux sa décision de consacrer Philippe Rahmy. Il a ainsi étroitement collaboré avec l'Association des Amis de Philippe Rahmy, qui participe à la diffusion de son œuvre au travers de nombreux projets.

La prochaine édition du Grand Prix C. F. Ramuz, avec le soutien de l'Etat de Vaud, est prévue pour 2025, et accueillera encore une fois un nouveau jury.

Le Prix de Poésie

Attribué en principe tous les trois ans, le Prix de Poésie est réservé aux auteur-e-s n'ayant pas publié plus de deux recueils ainsi que les auteur-e-s de poésie qui n'ont pas encore publié. Les candidat-e-s doivent être suisses ou résider en Suisse depuis au moins cinq ans. Si les recueils soumis, qu'ils soient imprimés ou manuscrits, doivent être rédigés en langue française, le nombre de pages, le sujet ou le thème et la forme sont entièrement libres. Les candidat-e-s peuvent à leur guise adresser des textes signés ou anonymes. En ce dernier cas, le secrétaire de la Fondation Ramuz, qui distribue au jury les trois exemplaires requis, est le seul à connaître l'identité des participant-e-s qui veulent rester anonymes. Nommé par le Conseil de direction de la Fondation Ramuz, le jury se renouvelle à chaque édition. Il comprend trois membres, dont en principe au moins un-e est choisi-e en dehors du Conseil de la Fondation Ramuz. Le jury s'organise à l'interne, siège à huis clos et en toute indépendance. Lorsqu'il estime qu'aucune des œuvres soumises ne le mérite, il décide de ne pas attribuer le prix.

L'annonce du Prix se fait par voie de presse ainsi que par le relais que peuvent constituer des revues, des sites, les Hautes Ecoles, les maisons d'édition et des personnalités du domaine culturel.

Le Prix de Poésie est doté à hauteur de 3 000 francs. Dans le cas où le Prix couronne une œuvre inédite – et bien que cette pratique ne soit pas inscrite dans le règlement du concours, les derniers recueils lauréats qui étaient inédits ont été publiés par les Editions Empreintes, ce qui augmente évidemment l'attrait et la valeur du Prix.

Cette tradition, qui n'a aucune force de loi et qui dépend de la libre opinion de l'éditeur sur le manuscrit élu et qui peut donc s'interrompre sans préavis, a occasionnellement impliqué le jury dans une mission complémentaire et modeste, celle d'accompagner le texte retenu jusqu'à sa remise à l'éditeur. D'expérience, ce dialogue a été bien perçu et estimé fécond par toutes les personnes impliquées.

Dans ces cas, la Cérémonie publique de remise du Prix coïncide avec la parution du recueil primé et, dans le sillage, des rencontres et séances de signatures sont souvent organisées dans des librairies romandes.

Les deux dernières organisations du Prix, celle de 2016 et celle de 2019 ont connu des fortunes opposées puisque, dans un cas, le concours a élu une lauréate et, dans un autre, il n'a pas pu être attribué.

Le concours de 2016 avait fait converger vers la Fondation C. F. Ramuz une cinquantaine de manuscrits. La majeure partie d'entre eux étaient explicitement signés et étaient également soumis des livres publiés dans des maisons d'éditions suisses ou françaises, ainsi que des livres ou plaquettes autoédités. Le jury était formé de José-Flore Tappy et Noël Cordonier, membres du Conseil de la Fondation Ramuz, et de l'écrivain Julien Burri, membre externe à la Fondation. Appliquant un procédé classique (chaque juré retient et défend une dizaine d'œuvres, puis on sélectionne un nombre de plus en plus réduit de recueils pour une ou plusieurs éva-

luations argumentées), le jury s'est retrouvé autour d'un recueil anonyme : C'était celui de Pierrine Poget, auteure de *Fondations*, qui a été publié en 2017.

Pour le concours 2019, une trentaine de manuscrits ont été adressés à la Fondation C. F. Ramuz, un nombre sensiblement inférieur à celui du précédent concours, ce qui pouvait laisser présager de la suite : de ce plus petit vivier, en effet, aucune œuvre n'a émergé, à la déception unanime du jury. Dans l'histoire du prix, c'est la cinquième fois qu'il n'est pas attribué. Si les raisons de ces verdicts négatifs ne sont pas exactement les mêmes au fil du temps, les évaluations se rejoignent sur les mêmes points : bien des recueils soumis étaient très convenus, ils ne singularisaient pas une voix originale exprimant un rapport inédit au monde et à autrui. Plusieurs autres étaient surtout des exutoires, répondant à un besoin urgent d'exprimer, de s'épancher et, de ce fait, ils étaient souvent peu soucieux des destinataires, des lectrices et lecteurs. Certes, des poèmes isolés étaient prometteurs, mais ils étaient trop rares dans des recueils souvent très minces ou disparates, peu construits.

Ce constat-ci dessus, les candidat-e-s l'ont reçu dans un courrier signé du président de la Fondation et un communiqué a été adressé à l'ATS, mais à notre connaissance, il n'a pas été repris par la presse régionale.

Grand Prix Ramuz 2020 à Philippe Rahmy – discours du jury

« A mesure que je m'éloigne de la lumière, je m'enfoncé davantage en elle »

S'éloigner de la lumière pour la retrouver. Un paradoxe pour interpeller et offrir comme une porte d'entrée dans l'œuvre de Philippe Rahmy. Les cinq membres du jury ici réunis ont été touchés par la manière particulière qu'avait l'auteur de construire un équilibre entre ce qu'on a l'habitude d'opposer – l'intime, le voyage, l'observation critique, l'empathie, le corps, la littérature, le bref, le long.

Philippe Rahmy est décédé en 2017. Jamais encore le Grand Prix Ramuz n'avait été attribué à titre posthume. Cette décision s'est pourtant imposée, comme une évidence, au fil des nombreuses et riches discussions, alors que son nom revenait sans cesse.

Aujourd'hui, nous sommes fières et fier de primer une œuvre riche, en dépit de sa brièveté, variée et cohérente, virtuose et accessible, dont la lucidité parfois violente contraste avec la constante bienveillance du regard porté sur autrui.

Une œuvre complexe en somme, et qu'on ne saurait réduire en une formule choc, mais dont une formule paradoxale peut suggérer la foisonnante richesse.

En attribuant ce prix posthume à Philippe Rahmy, le jury désigné par la Fondation C.F. Ramuz souhaite d'abord, à l'aide des moyens mis à sa disposition, attirer l'attention du public sur l'importance de cette œuvre. Aujourd'hui, Philippe Rahmy ne peut plus remplir les exigences d'un marché littéraire qui repose sur un investissement fort des auteur-e-s : une incarnation maximale du métier dans l'espace public d'une part, une présence importante dans les lieux dédiés à la création d'autre part. Le geste institutionnel que peut offrir le Grand Prix Ramuz revêt dès lors une importance particulière. Jamais il n'a été question de rendre un hommage testamentaire ou d'honorer une œuvre du passé, mais plutôt de signaler une œuvre présente et encore, d'une certaine manière, en pleine effervescence.

Par ce prix, les membres du jury souhaitent donc également encourager activement la lecture et la transmission d'une œuvre qui nous a semblé pouvoir parler à tous et

En vue, déjà, du prochain concours, qui sera lancé en 2022, la Fondation a aussi rappelé aux candidat-e-s. quelques points de son règlement, assorti de cette précision : « Les textes soumis doivent être aussi aboutis. Si, exceptionnellement, un jury a pu, par le passé, retenir un texte qui n'était pas tout à fait prêt pour l'édition au moment de sa soumission, c'est qu'il avait repéré son potentiel et sa force, ce qui a permis à leur auteur-e de le retoucher pour l'édition. Tout enrichissante que puisse être cette tâche, ni le jury, ni l'éditeur doivent être cependant être assimilés à des mentors, qui seraient chargés d'aider des germes poétiques à croître jusqu'aux dimensions et aux qualités d'une œuvre publiable... »

Pour favoriser le succès quantitatif et qualitatif du prochain concours, la Fondation rappellera dans la presse et dans les revues littéraires (Merci au *Persil!*) l'échéance de septembre 2022 et nous allons multiplier et varier les invitations à concourir.

Nous espérons donc vivement pouvoir ajouter un nouveau nom à la liste des lauréat-e-s du Prix de Poésie !

Noël Cordonier & Dylan Roth

toutes. Pour ce faire, signaler ne suffit sans doute pas. Ainsi souhaitons-nous encourager sa diffusion auprès des écoles par le développement d'un matériel pédagogique dédié.

Le Grand Prix s'enorgueillit aussi de créer une certaine émulation autour de son lauréat. Nous sommes heureux d'avoir trouvé avec la compagnie Acmosercie, les acteurs idéaux pour mettre en lecture des textes de leur choix. L'Association des Amis de Philippe Rahmy, très engagée dans la mise en valeur de l'œuvre, a proposé de son côté différents projets et une série d'événements, dont une exposition de photographies de l'écrivain et, lundi qui vient (28 juin 2021), à Neuchâtel, une lecture musicale tirée du roman *Béton armé*.

Essais, articles, poèmes, récits de voyage (peu conventionnels), enquêtes, roman familial, textes brefs, longs, factuels, autobiographiques ou radicalement fictionnels, en prose ou en vers... L'œuvre de Philippe Rahmy, on l'a dit, se distingue par la grande variété des genres et des formes dont elle est constituée. Rahmy donne à son lectorat l'impression qu'il peut tout écrire. Virtuosité fascinante ! Mais paradoxalement, derrière l'apparente hétérogénéité, c'est bien l'impression d'une grande cohérence qui a marqué le jury. Il nous paraît important de clarifier cette impression, car elle a joué un rôle à l'heure de consacrer ce grand œuvre. Les mots qui vont suivre ont ainsi pour but d'esquisser quelques-uns des fils rouges qui ont guidé nos lectures, puis nos discussions, et qui sont susceptibles de tracer des passages dans le corpus.

Parmi les fils rouges de cette œuvre, la foi infinie dans le pouvoir de la littérature, qui sous-tend l'œuvre de part en part, n'a pas manqué de nous toucher. Cette foi nous semble un message capital à transmettre à l'heure où la puissance littéraire est questionnée, parfois enterrée, corsetée en tout cas au milieu d'une saturation d'autres discours écrits, fragilisée par d'autres modes de circulation. Auprès de ces derniers, la littérature apparaît peut-être comme le rhinocéros de Dürer auquel Rahmy fait plusieurs fois référence : une curiosité historique désormais dépourvue du moindre pouvoir de représentation, de tout effet de réel, donc démunie de tout pouvoir d'implication. Et si Philippe Rahmy questionne lui-même, dans *Pardon pour l'Amérique*, la force qu'il attribue à la littérature, cela ne fait au fond que confirmer l'importance fondamentale qu'elle a tenu dans sa vie. Lui servant à la fois de squelette – et il ne faut pas prendre à la légère cette métaphore développée dans *Béton armé* par un auteur atteint depuis l'enfance par la maladie des os de verres – et de fil

Les Grand Prix Ramuz

Pierre-Louis Matthey (1955)
Charles-François Landry (1960)
Marcel Raymond (1965)
Philippe Jaccottet (1970)
Jacques Mercanton (1975)
Alice Rivaz (1980)
Georges Haldas (1985)
Yves Velan (1990)
Nicolas Bouvier (1995)
Annelise Grobéty (2000)
Pierre Chappuis (2005)
Jean-Luc Benoziglio (2010)
Catherine Safonoff (2015)
Philippe Rahmy (2020J)

Les Prix de Poésie

José-Flore Tappy (1983)
Sylviane Dupuis (1986)
Alain RoCHAT (1992)
Claire Genoux (1999)
Caroline Schumacher (2002)
Mary-Laure Zoss (2007)
Claudine Gaetzi (2013)
Pierrine Poget (2016)

Prochaine édition du Prix de Poésie : septembre 2022 !
Informations à venir sur www.fondation-ramuz.ch/prix-poesie

« Parmi les fils rouges de cette œuvre, la foi infinie dans le pouvoir de la littérature, qui sous-tend l'œuvre de part en part, n'a pas manqué de nous toucher. Cette foi nous semble un message capital à transmettre à l'heure où la puissance littéraire est questionnée, parfois enterrée, corsetée en tout cas au milieu d'une saturation d'autres discours écrits, fragilisée par d'autres modes de circulation. »

tendu vers l'autre – ce qui n'est pas non plus à négliger chez un auteur si longtemps empêché de rencontrer l'altérité.

Squelette et exo-squelette, en somme, échappatoire d'une condition empêchée comme ancrage d'une condition libérée, moyen de la connaissance de soi comme de la découverte de la différence radicale.

Un deuxième passage d'une œuvre à l'autre serait celui, biographique, de l'écriture, partie du chaos de la maladie pour converger vers les autres, vers la lumière. Le choix du genre, chez Rahmy, est de fait étroitement lié aux conditions matérielles de son élaboration. De l'alitement à l'enquête de terrain aux Etats-Unis, ces choix témoignent d'une dimension de la littérature que nous avons tendance à ignorer : la littérature comme écriture avant toute chose, tentée à certains moments, dans un certain contexte. Ainsi, elle peut tout, mais elle est également infiniment fragile.

Si on met de côté le versant essayistique ou réflexif de l'œuvre, on observe une progression du bref au long, du vers à la narration. Les formes choisies forgent une relation particulière entre le créateur et son sujet, une sorte de géométrie poétique. Brèves au début, elles accueillent une exploration de soi menée souvent dans des espaces clos ; elles témoignent d'un parcours circulaire, d'une réflexion rapidement contrainte par le retour à soi. Une brève respiration. Un souffle. L'ellipse autorisée par un territoire familier, à la violence duquel il s'agit de donner un sens. Les formes brèves sont ainsi celles de la marginalité éprouvée.

Puis, la santé précairement retrouvée, des occasions liés au métier d'écrivain ouvrent la possibilité du voyage lointain et des rencontres. C'est le « moment » des formes longues, car elles sont à même de donner les moyens de parcourir honnêtement la distance qui sépare de l'autre, d'élaborer un récit qui tienne compte de cette distance. Ces formes sont celles de la marginalité rencontrée : celle des autres, des passants chinois, des précaires de Floride, des ancrages familiaux. Si on ne veut pas réduire l'autre mais bien parcourir la distance qui nous en sépare, il faut tâtonner, questionner, réfléchir. Il faut des mots, des phrases, des paragraphes.

Grand Prix Ramuz 2020 à Philippe Rahmy – Laudatio de Françoise de Maulde (autrice et représentante des éditions La Table ronde)

Mesdames, messieurs,

Cher jury du Grand Prix Charles Ferdinand Ramuz,

Chère Tanja, chère Roswitha, cher Pierre, chères et chers complices de l'Association des Amis de Philippe Rahmy,

C'est à vous tous que je devrais m'adresser ce soir, mais c'est à Philippe que je vais parler. J'ai commencé à le faire en janvier 2013, et nos échanges perdurent encore aujourd'hui, au travers de tes inédits. Ce soir, je t'imagine parmi nous, cher Philippe, et tout me revient en mémoire. Ainsi, ton premier courrier électronique, qui sera suivi de dizaines, voire de centaines d'autres. Empêché, m'écrivais-tu, de te rendre à la Poste pour des raisons de santé, tu me demandais si par exception, j'accepterais de recevoir ton manuscrit au format électronique. J'ai accepté. Puis, comme je n'aime pas lire sur écran, j'ai profité de l'inattention de toute l'équipe pour imprimer ce texte au titre intrigant : *Béton armé*.

Je l'ai lu d'une seule traite. Alice Déon, directrice de La Table Ronde, l'a lu et aimé à son tour. Après deux recueils de poésie chez Cheyne, tu as rejoint avec enthousiasme notre maison d'édition. Dès lors, tu es devenu « mon auteur ».

De part en part, l'œuvre est traversée par un regard singulier, à la fois bienveillant, doux mais aussi détaché et violent. Ce regard, marqué dès le début par une conscience aiguë de la marginalité (d'abord la sienne, puis celle des autres), est un trait fondamental de l'œuvre, certainement l'une de ses plus grandes richesses aux yeux du jury. Les énonciateurs de Philippe Rahmy se tiennent à bonne distance de leur sujet. Le genre de distance permettant l'observation minutieuse et la mise au jour de ressorts cachés, en évitant cependant le surplomb jugeant et la froide rationalité. Ainsi l'auteur, mais aussi le narrateur de ses romans autofictionnels, personnage attachant et complexe, questionne de façon lucide nos rapports et places respectives, marqués par une altérité radicale et par une empathie infinie.

Enfin, la variété thématique qui caractérise une œuvre qui traite aussi bien du corps, de la souffrance physique, d'une histoire familiale, de l'assassinat d'un consul nazi, d'un attentat terroriste, de la perte d'un enfant, de Shanghai, de la main d'œuvre prolétaire et immigrée en milieu capitaliste hostile (pour n'en citer que quelques-uns des thèmes qui la traverse...) dénote un écrivain « engagé », sur le plan de la création littéraire et dans l'élaboration d'une conscience militante universelle. Au quotidien, Rahmy était impliqué dans de nombreux projets, il portait sans cesse de nouvelles idées. L'écriture constitue sans doute sa façon personnelle et unique d'agir sur le monde et de le rendre un peu meilleur – par les moyens d'actions qui sont les siens et dans la force desquels il croyait : toucher le lectorat, en aiguïser et en adoucir le regard, transformer ce regard.

C'est sans nul doute ce qui a convaincu le jury de contraindre, humblement, à sa mise en lumière, grâce au Grand Prix C. F. Ramuz 2020.

Camille Luscher, Valentine Nicollier, Cléa Rédalié, Dylan Roth et Alexandra Weber-Berney

Comment évoquer la relation qui s'est nouée entre nous ? Comment parler de la confiance, de l'amitié très vite devenue affection ? Comment décrire le lien singulier qui nous a unis pendant des années d'étroite complicité ?

Notre première rencontre a eu lieu quelques semaines après l'envoi de ton manuscrit, dans le petit salon de l'hôtel le Régent, rue Dauphine. J'ignorais alors tout ce qui te liait à ce quartier. Tanja, ta femme, a déjeuné avec nous. Puis elle s'est éclipsée, nous laissant en tête-à-tête dans cette sorte de boudoir transformée en bureau par nos soins.

Nous avons déjà eu des échanges, par téléphone et par courriel, à propos de ton récit, né d'une résidence d'écrivain à Shanghai. Pour paraphraser Victor Segalen, *Béton armé* est à la fois « un voyage au loin et un voyage au fond de soi ». Mon travail d'éditeur consistait à t'aider à amener ce texte ardent à son plus haut degré d'incandescence. Un travail ? Ce n'est pas le mot exact. Nous étions comme deux dentellières se penchant sur un ouvrage sur le point d'être achevé. Sans nous concerter, nous avons soumis ton récit à ce que Flaubert appelait « l'épreuve du gueuloir ». Nous nous sommes toutefois abstenus de hurler, parce que le lieu ne s'y prêtait guère. Nous avons relu *Béton armé* à haute voix, l'un prenant spontanément le relais de l'autre. Nous avons changé quelques adjectifs, supprimé deux ou trois phrases, déplacé un certain nombre de virgules, ajouté un point ça et là. Ton humilité m'a frappée : c'est à cette qualité qu'on reconnaît d'emblée les vrais écrivains. J'ai également été frappée par l'extrême générosité de ton écoute. Quand je formulais une suggestion,

tu l'acceptais, et souvent, tu me proposais ce que j'étais sur le point de te proposer. Épaule contre épaule, nous avons cheminé ainsi tout au long de l'après-midi, arpentant les chapitres comme une partition, attentifs à sa musique.

Je pense à ce qu'écrivait Roland Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux* : « Le langage est une peau : je frotte mon langage contre l'autre. C'est comme si j'avais des mots en guise de doigts, ou des doigts au bout des mots. »

Cher Philippe, parler de ce qui nous lie revient à arpenter les territoires de l'intime. Quoi de plus intime, en effet, que la relation entre un éditeur et un auteur ? La nôtre était à la hauteur de la place que ton œuvre tenait dans ta vie. Ton corps ne cessait de te faire souffrir. Le langage, les mots, les phrases, tu les arrachais à cette souffrance. Pour certains écrivains, l'écriture est un plaisir. Pour d'autres, une nécessité. Pour toi, elle était plus encore : elle était ton squelette, elle était ta vie. Elle était ta riposte baudelairienne à la maladie : « Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille. » Hélas, ta douleur était rarement tranquille.

Tu lui a tenu tête pour accompagner le chemin de *Béton armé* jusqu'aux tables des libraires. Nous avons partagé des moments exaltants, par exemple la soirée de remise du Prix Wepler. Tu avais reçu la mention spéciale du jury, récompensant la singularité et l'audace d'un texte. En le remerciant, tu as eu ces mots déchirants : « Mes phrases me permettaient d'accomplir toutes les choses folles, les fugues, les conquêtes, dont mon corps était incapable, et mon corps ne rêvait que du surcroît de santé qui lui permettrait d'oublier, pour un temps, les livres. » J'ai alors pris la pleine mesure de ce que tu endurais.

Quelques instants plus tard, les plus jolies filles de l'assemblée se pressaient autour de toi. Ta disponibilité, ton sens aigu de l'humour, ta sollicitude à l'égard d'autrui, s'ajoutaient au pouvoir d'attraction de ton livre. Cher Philippe, je n'ai connu personne ayant autant que toi le goût de l'échange et du partage.

Echanger. Partager. Rire. Nous n'avions pas besoin de prétextes pour nous amuser : toutes les occasions étaient bonnes. A distance, nous inventions des jeux, allant jusqu'à écrire à quatre mains un petit texte dédié à Edmond, le chien pataud et baveux d'un représentant de La Table Ronde. Entre deux échanges épistolaires – car tu avais une incroyable constellation de correspondants – tu ciselais *Allegra*, le plus romanesque de tes livres. Tu y déployais les grands thèmes de ton œuvre : la violence, l'enfermement, l'exil, la soif de rédemption. Comme l'a justement souligné le critique Olivier Mony à sa parution, en 2016, tu as eu « le courage d'écrire une fiction authentiquement politique avec les seules armes de la littérature ». *Allegra* brasse les enjeux de notre époque, explore

Grand Prix Ramuz 2020 à Philippe Rahmy – Laudatio de Marina Skalova (auteure)

Cher Philippe,

Ma résidence à la Fondation Jan Michalski se termine. Je t'écris depuis ma petite cabane aux vitres transparentes, ceinturée d'un grillage métallique dentelé. C'est la cabane Bonnet, voisine de celle où tu as séjourné et où je suis venue vous voir avec Tanja, deux jours avant que tu partes brutalement.

Dehors c'est l'averse depuis plusieurs jours, la brume avale le paysage, mon horizon est brouillé comme une aquarelle

ses abîmes. Tu l'as retravaillé dans le sens de l'épure. Au fil de ce travail de haute précision, tu as souvent sollicité mon avis. Me demander de t'aider à épanouir ton œuvre était le plus beau cadeau que tu puisses me faire.

Avec *Monarques*, nos échanges se sont approfondis. Tu l'as composé à la manière d'une symphonie. Quand tu m'as envoyé le premier mouvement, l'histoire d'Herschel Grynspar, je t'ai demandé ce qui allait suivre. Alors tu t'es remis au travail, entrelaçant l'histoire de cet adolescent juif qui avait fui l'Allemagne nazie et l'histoire de ta famille, sur trois générations. Grâce à toi, j'ai réalisé un rêve d'éditeur : assister à la naissance d'un livre, celui que tu portais en toi depuis trente ans, et le voir parvenir à maturité.

Cher Philippe, après ce rêve, il y a eu le cauchemar. Tu t'étais installé aux États-Unis, d'où tu m'envoyais fréquemment des nouvelles. Tu arpentais la Floride, récoltant la matière de ton nouveau livre. Je recevais des photos d'alligators et de voitures rutilantes.

Quelques semaines après ton retour, tu es entré en résidence à la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature. Je devais te rendre visite le 8 octobre 2017 dans ta cabane de Montricher. Pour célébrer dignement nos retrouvailles, tu avais réservé une table au restaurant. Lorsque Alice Déon m'a appelée, le 1er octobre, pour m'annoncer ta mort brutale, je suis restée en état de sidération. Puis je suis partie pour la Suisse retrouver Roswitha, ta mère, et Tanja, qui avait tenu à maintenir le rendez-vous à la Fondation.

Le 8 octobre, j'ai franchi le seuil de la cabane. Tanja m'a ouvert la porte. Elle n'était pas seule. À côté de l'ordinateur, reposait une pile de feuillets. « C'est pour toi », m'a-t-elle dit. *Pardon pour l'Amérique*, ta dernière œuvre, semblait m'attendre, dans l'éclatante lumière des contreforts du Jura.

Cher Philippe, au fil des semaines et des mois qui ont suivi, je t'ai lu et relu à haute voix, comme au Régent. Comme au Régent, j'ai senti ton épaule contre la mienne. Quand je butais sur un mot, sur une virgule, qui me semblait superflu, tu me disais « corrige » et je n'hésitais pas. Je travaillais la nuit, comme tu le faisais souvent. Ouvrant grand la fenêtre, je parlais aux étoiles. Je te parlais tout haut. Tanja et Roswitha m'accompagnaient : dès que j'avais un doute, elles étaient là.

Le 2 janvier 2018, aux Antilles, à Marie-Galante, le grand éditeur français Paul Otchakovsky-Laurens, fondateur et directeur de P.O.L, a perdu brutalement la vie dans un accident de voiture. Il avait dit, ou écrit, que le métier d'éditeur permettait d'attacher son nom à plus grand que soi. Cher Philippe, merci infiniment de m'avoir laissée attacher mon nom au tien.

Françoise de Maulde

japonaise. C'est beau. Mon regard se perd dans ce flou. La seule mise au point possible se fait sur le grillage, au-delà seules des silhouettes d'arbres bruns et nus, fondues dans un dégradé allant du vert au gris. En-dehors de mon aquarium, ma cabane de verre, le monde s'éloigne et se dissipe. Je n'y vois pas clair. Je ne parviens pas à voir au loin.

Tous les jours pendant sept semaines, j'ai longé la cabane qui était la tienne, où j'étais venue te rendre visite il y a plus de trois ans maintenant. Ta cabane et la mienne sont voisines. J'aimerais te faire un signe de la main, un hochement de tête le soir avant de laisser coulisser les stores sur les vitres. Mais tu n'y es pas. Ni là ni ailleurs. Ni ton corps ni tes mots. Ni dans ma boîte mail ni sur mon répondeur, où ta voix rauque était restée enregistrée, je l'avais écoutée plusieurs jours après ta mort, avant que je décide de bannir ce qui devenait – dès lors – fantomatique.

« J'ai également été frappée par l'extrême générosité de ton écoute. Quand je formulais une suggestion, tu l'acceptais, et souvent, tu me proposais ce que j'étais sur le point de te proposer. Épaule contre épaule, nous avons cheminé ainsi tout au long de l'après-midi, arpentant les chapitres comme une partition, attentifs à sa musique. »

« Cher Philippe,
 ma résidence à
 la Fondation Jan
 Michalski se ter-
 mine. Je t'écris depuis
 ma petite cabane
 aux vitres trans-
 parentes, ceinturée
 d'un grillage métal-
 lique dentelé. C'est la
 cabane Bonnet, voi-
 sine de celle où tu as
 séjourné et où je suis
 venue vous voir avec
 Tanja, deux jours
 avant que tu partes
 brutalement. Dehors
 c'est l'averse depuis
 plusieurs jours, la
 brume avale le pay-
 sage, mon horizon est
 brouillé comme une
 aquarelle japonaise.
 C'est beau. Mon
 regard se perd dans
 ce flou. »

A la Fondation Jan Michalski, ma mémoire a d'abord bloqué le souvenir. J'étais persuadée que ta cabane se trouvait à l'autre extrémité du site. Peut-être mon idiotisme spatial m'a-t-il joué des tours. Mais l'image de nous trois, toi, Tanja et moi, dînant ensemble dans la grande salle à manger de ta cabane triangulaire ne m'est revenue qu'à la fin, à quelques jours de mon départ. Comme si ce souvenir plus tôt aurait équivalu à me dissoudre. Devenir aussi imprécise que ce paysage aux contours estompés.

L'eau coule sur les façades de la cabane. J'entends chaque goutte d'eau tomber au-dessus de ma tête.

La cérémonie est déplacée de plusieurs mois. Je reprends ce texte sous la chaleur d'un mois de juin caniculaire, émergeant hagard d'une crise sanitaire dont tu n'auras pas connu l'absurdité. Nous n'avons pas pu en rire ensemble. Je m'adresse à toi comme le locuteur de *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès s'adressait à un absent, invoquant une adresse qui a existé, qui fut possible, avant d'être reléguée aux limbes.

Je relis ton œuvre, je redécouvre ta poésie et ses images tout aussi douloureuses que cinglantes, un choc esthétique, d'une justesse humaine plus jamais rencontrée depuis. Je me laisse embarquer avec toi sur le canot de tes métaphores partant à l'assaut du monde comme une armée de crocodiles en espadrilles, violemment et résolument insouciantes, déterminés à le rester.

Cher Philippe, ton écriture avait le pouvoir « d'éclairer les vies » en produisant des « formes plus brillante[s] que les images de l'instant présent » (*Monarques*, p. 95). Elles étaient baroques, vertigineuses, funambulesques, elles agrandissaient le réel dont elles émanaient.

En tant que romancier, tu t'emparas de l'art de saisir les visages, les histoires, les lieux et les atmosphères; l'art du reporter et du portraitiste allié à celui du poète, trempant les images du réel dans la texture des mots pour les densifier, leur conférer une substance qui peut évoquer les sédimentations de jets de couleur sur une peinture de Pollock, l'expressionnisme abstrait et ses teintes éclatantes, allié à la colère joyeuse d'un Basquiat peut-être... La vitalité et le foisonnement, deux substantifs qui me restent pour décrire ton écriture.

Dans tes romans, tu pris à bras le corps le réel, « matière sous-jacente que chacun interroge quand le sol se dérobe sous ses pas, boue que le langage ne cesse de façonner » (*Monarques*, p. 166). Tu adoptas une écriture à l'épure cruelle, à l'exigence insatiable, retranchant selon des lois qui ne sont pas celles de la logique mais de la justesse, hachoir broyant le verbe pour en extraire la moëlle. Et ainsi tu fis se rencontrer des destins, des vies, la grande Histoire et la biographie, d'Herschel

Grynspan le juif à tes ancêtres en Egypte ou en Allemagne, mais aussi les condamnés à mort privés de tout droit comme les travailleurs clandestins aux Etats-Unis, unis par ta plume qui fut avant tout, une chose : profondément solidaire. D'une fraternité ou d'une sororité profonde, une empathie qui savait ce qui liait ton sort à celui de tout autre être humain. « La douleur est un regard qui se reconnaît », écrivait Jacques Dupin dans la postface de ton premier livre, *Mouvement par la fin*.

En tant que poète, ton écriture témoignait d'une vitalité s'exhalant de la blessure, s'en échappant tout en y restant enclose – comme Jean Genet ou Friedrich Nietzsche, tu savais que la contradiction était la vie même. La souffrance, un chaudron rissolant; l'écriture, ses braises, capables de transmuter la douleur en jaillissements d'intensité et de vérité. Un mot grandiloquent, pourtant je l'emploie pour dire la précision et l'attention avec lesquelles tu te saisissais des affaires de l'existence, les extrayais du brasier, leur donnais corps en ménageant la place nécessaire à ses silences, sourds et aveugles.

Tes phrases s'élançaient à l'assaut de la page, fleuves limpides et heurtés, coulée de mots-tessons aux bords crochus, fourmillant sur le blanc, visions concentrées tels des vers luisants, étincelants. C'est cela cela même qui manque désormais : ton verbe, ta parole, serpents aux mille pattes s'agrippant au réel, le griffant, l'éraflant. Avec tendresse et obstination; rage et désespoir; amour et violence – les deux n'étant peut-être que la seule et même chose.

Si le corps ne demeure pas, qu'est-ce qui demeure, quelle demeure? Le texte, seul. Tes livres sont là pour témoigner, ils gardent trace de toi, de la sincérité, de la générosité d'une pulsion d'écriture qui fut élan vers la vie, vers l'autre, l'inconnu qui se dérobe et ne s'apprivoise qu'au prix d'images à l'étrangeté sauvage, irréductibles.

La littérature, c'est ce qui reste. C'est elle que nous célébrons ce soir. Cher Philippe, j'ai le très grand honneur aujourd'hui de prononcer ce discours pour continuer à faire rayonner ton œuvre, récompensée par le Grand Prix Ramuz, remise à Tanja Rahmy et à Pierre Lepori, pour l'Association des Amis de Philippe Rahmy.

Cher Philippe, à tes livres, à toi.

Marina

«Eva Marzi, lauréate du prix de poésie de la SGE», par René Rieder, président du jury

Le Prix de poésie 2020 de la Société genevoise des écrivains (SGE) a été décerné à Eva Marzi pour son recueil de poésie intitulé *Le Pouvoir des verbes tus*. En cette année si particulière, pendant laquelle la culture a été tant rudoyée, il a semblé essentiel à la SGE d'attribuer ce prix en dépit des difficultés d'organisation inhérentes à la pandémie.

Ce prix, d'un montant de 10000 francs, financé par la Ville et l'Etat de Genève, est organisé chaque année successivement autour d'un genre littéraire : la poésie, le théâtre, le roman et l'essai. En 2021, c'est le théâtre qui sera à l'honneur. Pour la poésie, les dernières lauréates ont été Stéphanie de Roguin en 2016 pour son recueil *Pas le temps de courir* et Silvia Härri pour *Mention fragile* en 2012.

L'une des particularités de ce prix est que les auteures et auteurs, qui doivent avoir un lien avec Genève, y participent de manière anonyme et présentent un manuscrit non publié. Ainsi, avant de connaître la célébrité internationale, Joël Dicker a été révélé et récompensé par le prix de la SGE pour son roman *Les Derniers Jours de nos pères*, qui peinait à trouver un éditeur avant d'être primé...

Le jury du prix de poésie 2020 a été particulièrement sensible à la beauté du *Pouvoir des verbes tus* d'Eva Marzi. Comme son titre l'indique, il y est question de la parole et du rôle de la poétesse dans un monde où cette parole est trop souvent galvaudée : «Qui suis-je sinon / l'espoir qui met en marche / le

pouvoir des verbes tus / sur les visages?» Alors que le lac d'Eva Marzi est traversé avec douceur par des passeurs de larmes, c'est en tant que passeuse de mots qu'elle traverse ses poèmes. Elle cherche ces mots et leurs traces sur les montagnes, les pierres, l'écorce des arbres, l'écume des vagues, la neige et même dans la céramique du ciel, pour tenter d'atteindre «la langue parfaite / qui n'est parlée / par aucune bouche».

Le recueil s'ouvre sur un réveil dans un environnement froid et minéral. En même temps que la vie, surgissent des profondeurs d'un puits la lumière et la quête d'un sens. Dès lors, un jeu subtil se joue entre la lumière et l'obscurité de la nuit, comme entre la parole et le silence. La parole, la nature et le corps de la poétesse peuvent alors se confondre pour rétablir «une tour de paroles équilibrée» pré-babélique.

La remise d'un prix littéraire est certes l'activité la plus visible de la SGE, mais elle est loin d'être la seule. C'est ainsi que, pour réaliser son objectif de promotion des écrivains et écrivains de Genève et de ses environs, la SGE, sous la houlette de son président Monsieur Harry Koumrouyan, organise diverses activités, dont des soirées littéraires, la fête de la poésie ou des journées d'études. Les restrictions sanitaires imposées ont aussi permis d'innover : une série d'interviews filmées d'écrivains est donc accessible sur le site internet www.societe-genevoise-ecrivains.ch, qui est régulièrement mis à jour. La SGE participe également à de nombreuses manifestations culturelles et publie des ouvrages, notamment les actes de ses journées d'études, dont le dernier s'intitule *De l'Amour chez les écrivains genevois*.

René Rieder, président du jury du prix de poésie 2020

«N'écris pas de poésie, personne n'en lit!», par Eva Marzi

La poésie est-elle aujourd'hui une voie sans issue? Un public de niche, des maisons d'édition qui se comptent sur les doigts de la main, des collections encore à créer ou qui ne rencontrent plus leur public, des poèmes qui finissent comme des bouteilles à la mer... Je l'entends souvent, cette petite phrase assassine, depuis que je me suis fourrée dans le crâne d'écrire de la poésie et rien que de la poésie.

«Tu es courageuse. La poésie, c'est difficile et souvent ingrat!» Pourtant, elle est aussi attirante : liberté plus grande que la narration, voix plutôt que personnages, explosion de l'intrigue ramenée au strict minimum... La poésie collecte des impressions éparses, des associations d'images et d'idées, et devrait (si elle vise juste!) ramener à une sorte de réalité intérieure dépouillée. Elle ne se borne à une aucune logique linéaire issue de la dramaturgie conventionnelle. Ecrire de la poésie pour traquer les mensonges et artifices dont nos histoires sont faites, nos conclusions hâtives! Pourquoi alors cette difficulté actuelle à lire et à apprécier la poésie? Alors qu'on l'accepte volontiers dans une peinture ou une photographie?

«Tes poèmes, c'est comme une belle personne mal habillée!» Déclare le poète Pierre-Alain Tâche à l'issue de notre première rencontre en 2019. Pléthore d'images, topos, virgules et enjambements mal placés qui font hoqueter un vers, chanceler une strophe. Un recueil se construit autour d'une trame, peut se lire chronologiquement, dans une sorte de circuit complexe et magnétique.

«Autorise-toi plus de ruptures!» Conseille l'écrivaine française Célia Houdart. Loin de la fluidité des enchaînements sonores, le phrasé qui se brise. Ose. Ose plus!

«Qui parle? Et à qui tu t'adresses?» L'écrivain dramaturge Pierre Lepori questionne lorsque mes poèmes se cachent derrière un «nous» universel pompeux et un masculin neutre. Comme si ces vers ne pouvaient pas réellement sortir de ma propre bouche. L'adresse directe et le passage au

je ont été un grand pas. En écrivant, on peut encore se cacher derrière les mots, se perdre de vue.

Faire sentir le silence entre les lignes plus que dans de longs discours, conseille René Rieder, président du prix de poésie 2020 de la Société genevoise des écrivains (SGE). *Pouvoir des verbes tus* est ainsi rebaptisé *Nuit scribe* sur le tard.

L'écriture d'un recueil est finalement une série de choix à faire entre différentes postures, toutes légitimes : tu retravailles le texte ou tu le vomis? Tu prends le risque de taper au propre ou tu gardes tes pattes de mouche dans un brouillon secret à la Robert Walser? Tu écris sur quoi? Quel est le sujet de ton recueil? Quid de la ponctuation? Pas de choix de thème, en réalité, mais des notes éparpillées ça et là, des pensées rassemblées comme j'ai pu. Ecrites dans le train, à une table de café ou sur mon smartphone quand l'inspiration débarque au mauvais moment. En filigrane, les restes d'une tour de Babel qui a pourtant disparu de mon recueil. L'illusion de construire un truc, quelque chose, on ne sait quoi comme une tour. Des questions qui subsistent : pourquoi écrire après l'éclatement de nos grandes certitudes, comment faire pour *bien habiller* le disparate, le fragment, l'errance? Ne devrait-on pas *déshabiller* le poème?

Des feuilles en forme de lances
découpent l'eau des bassins
en criant

Un insecte se trompe
il butine les corolles d'écume

Voilà que l'on puise
à la salive des mots
que l'on retire
le cellophane des rivières

Ecrire mes points de nuit
dans la céramique du ciel

Eva Marzi

Prix de poésie de la
Société genevoise
des écrivains

Prix Bibliomedia

Le Prix Bibliomedia a été instauré en 1979. Il a pour objectif de promouvoir la littérature de fiction romande auprès des bibliothèques romandes et de leur large public, comptant sur l'effet démultiplicateur de leur travail. Il est le seul prix en Suisse, et peut-être même au monde à fonctionner de la sorte. Son palmarès parle pour lui. Les 11 à 15 membres du jury sont des bibliothécaires et de professionnels du monde du livre. Sept d'entre eux sont délégués par les DIP des cantons romands; les autres (4 à 8 membres) sont désignés par Bibliomedia qui veille à la représentation de bibliothécaires, du personnel du Bibliocentre ainsi que celle de ses lecteurs. Pour chaque exercice, le jury se réunit à trois reprises. Lors d'une première séance à la fin de l'année, on établit une liste de base, en vérifiant les critères formels, en partageant les premières impressions de lecture, en se répartissant certaines lectures. La deuxième séance, environ 3 mois plus tard, permet de faire une sélection plus restreinte d'environ 6 à 12 titres. Une séance finale aboutit au choix d'une œuvre lauréate. Le prix est destiné à honorer et à promouvoir auprès du public une œuvre de fiction, parue en français, d'un auteur suisse romand ou étranger résidant en Suisse romande, œuvre parue dans l'année précédant la remise du prix.

« Eloge de la bibliothèque », discours de Daniel de Roulet lors de la remise du Prix 2019

Souvent, quand mon voyage s'arrête dans une ville où je vais passer plus d'une journée, je cherche une bibliothèque. Il m'arrive de suivre toute la procédure d'admission pour n'y rester que quelques heures. Je me suis fait inscrire comme lecteur à la British Library de Londres, à la Bibliothèque Saint-Geneviève de Paris ou à celle de Harvard, ouverte 24 heures sur 24.

En essayant de faire le compte des bibliothèques que j'ai fréquentées, j'arrive à près de la centaine aussi bien à l'étranger qu'en Suisse. J'ai passé des journées dans celle d'Helsinki, dans celle de Winnipeg, celle du Cap, celle de Singapour où le prêt d'un livre s'inscrit directement sur la puce électronique de la carte d'identité nationale.

La toute première dont je me souviens – j'avais 16 ans et j'y retournais plusieurs fois par semaine en attendant le train – est la bibliothèque municipale de Bienne. J'y allais uniquement pour lire les hebdomadaires parisiens, au nombre de quatre.

Le premier était *Les Lettres françaises*, grand format avec du vert sur le titre. J'y lisais la critique des films, ce qui s'y disait de la Nouvelle Vague. Le deuxième hebdo s'appelait *France-Observateur*, format plus petit, positions politiques plus tranchées. La troisième était *L'Express* où je lisais tout ce que signait un certain JJSS sur la guerre d'Algérie. Et enfin dans *Le Figaro littéraire*, la chronique de François Mauriac qui polémiquait avec Sartre et racontait sa vie quotidienne.

Je n'étais pas seul à pratiquer ce rituel. Plusieurs de mes camarades de classe faisaient de même et nous échangeons ensuite nos points de vue. L'un tenait pour Aragon, un autre pour Jean-Jacques Servan-Schreiber. Nous retenions une phrase recopiée à la hâte par-ci, une formule par-là. Nous n'avions pas les moyens d'acheter ces journaux. Je revois les casiers de bois où ils étaient rangés, les tables le long des fenêtres qui donnaient sur la place où circulaient les trolleybus. Il nous arrivait de voler des livres dans une librairie de la rue Neuve, mais jamais nous n'aurions emporté ni arraché une page à l'un de nos hebdomadaires. Il n'y avait pourtant aucun contrôle, aucun détecteur magnétique et souvent pas de surveillant.

Dernièrement, je suis retourné à Bienne, beau bâtiment de molasse jaune à côté de l'école primaire où Robert Walser apprenait à lire et à écrire. J'ai remarqué en rayon quelques-uns de mes livres.

Je crois n'être presque jamais passé à La Chaux-de-Fonds sans faire un tour à la bibliothèque de la ville. J'aime particulièrement la salle du dernier étage où se trouvent les revues, savantes ou pas, et d'où j'admire le panorama sur le damier des rues. Je me souviens d'y avoir présenté une communication lors d'un congrès avec la fille de Cendrars. J'avais parlé du coureur automobile Chevrolet et du Corbusier louant l'œuvre de Hitler.

A Sion, j'ai beaucoup fréquenté la bibliothèque chaque fois que j'étais en résidence d'écriture à Loèche pendant plusieurs années. Elle a maintenant changé d'endroit et j'y suis retourné pour la Fête du livre.

A Fribourg aussi, la bibliothèque accueille un salon livresque, mais ce n'est pas ces jours-là que je la préfère. Elle est alors trop bruyante et je me fais des réflexions de vieux grincheux qui n'aime les églises que vides et silencieuses, mais déteste s'y trouver dans la foule joyeuse d'un mariage.

A Zurich sur le Predigerplatz, je fréquente en général le dernier étage où sont rangés les dictionnaires et ouvrages de

référence francophones. Le Sozialarchiv qui était un lieu de rencontre pour tout ce que la Suisse comptait de curieux de son histoire d'en bas est devenu un immeuble cosu et très peu social.

A Bâle, celle de l'université est au premier étage à côté des serres botaniques, mais il faut y aller tôt le matin, sinon toutes les places sont prises, surtout en période d'examens. De sympathiques bibliothécaires vous saluent à l'entrée et vous désignent les chaises encore libres dans la salle des périodiques. Il existe des revues auxquelles je pourrais m'abonner, mais je préfère les consulter, comme si j'avais toujours 16 ans. Il m'arrive aussi d'aller faire un tour dans la bibliothèque du patronat suisse pour comparer avec mes trouvailles du Sozialarchiv.

A Berne, j'ai mes habitudes à la Bibliothèque nationale où la grande salle de l'entrée n'est pas trop loin de la cafétéria quand on a besoin d'une tarte aux myrtilles avant de se remettre à quelque nourriture plus intellectuelle.

A la place Chaudron de Lausanne, je trouve l'espace moins agréable, mais c'est la faute d'un ami architecte dont je n'avais pas aimé le projet quand il n'était encore qu'à l'état de maquette de concours. Je regrettais qu'il n'ait pas placé la bibliothèque au dernier étage avec vue sur la ville.

A Genève, je m'arrête parfois à la Jonction ou à la Servette et j'ai mes habitudes à la Cité où je consulte quotidiens et guides de voyage, sauf le lundi, c'est fermé. Ce jour-là, je change de camp et vais m'embourgeoiser un peu plus haut, à la Société de lecture qui m'offre l'hospitalité gratuite tout en me faisant remarquer que j'y viens «comme un loup dans la bergerie».

Dans le Jura, j'ai découvert celle de Moutier en tant qu'invité venu présenter son dernier ouvrage un samedi matin. De même à Porrentruy, j'ai plusieurs fois été accueilli à l'Espace Renfer, ce Renfer dont on nous disait le nom, mais pas les œuvres, quand je fréquentais l'école secondaire de Saint-Imier.

J'ai aussi mes petites manies en Franche-Comté-Bourgogne. A Dole, la médiathèque est dans un somptueux hôpital qui date de la Renaissance. J'y lis l'édition régionale du *Progrès* pour savoir ce qui se passe dans les villages. Inutile de vouloir y lire *Le Canard enchaîné*, toujours en mains d'un lecteur qu'on reconnaît à son sourire et à ses éclats de rire inopinés. A Ornans, la salle de lecture donne sur la Loue, un paysage que Courbet a peint avec un tel élan que je crois m'y trouver comme dans l'un de ses tableaux, tandis que je consulte un vieil almanach anarchiste. A Auxonne, l'espace unique est meublé de deux immenses tables où les lecteurs prennent place comme pour un repas paysan. Tout est empilé à la verticale, accessible par une échelle jusqu'à une certaine hauteur. Au dernier étage s'alignent des registres paroissiaux reliés pleine peau, poussiéreux, à jamais hors de portée.

En France, j'aime aussi l'appellation des bibliothèques. A Paris dans le 20^e arrondissement, quand j'ai lu «Médiathèque Assia Djébar», j'ai eu un pincement au cœur. N'était-ce pas le nom de cette écrivaine dans ma voiture en route pour Saint-Malo? A peine morte et déjà médiathéquisée, parce qu'est enfin venu le temps de rendre hommage aux femmes de lettres.

A Berlin, j'ai fréquenté les bibliothèques de quartier, mais aussi celle de l'architecte Scharoun où Wim Wenders fait voler un ange.

A New York, à deux pas de la Public Library où on passe au détecteur métallique, je rendais aussi visite à la municipale, où les *homeless*, comme on appelle les SDF, font la queue à l'ouverture pour venir s'y réchauffer. Tout le contraire de celle de Saint-Gall où il faut payer pour enfiler des patins de feutre qui ne raient pas le parquet.

Et puis d'innombrables bibliothèques en passant, à la recherche d'un document historique. Ainsi en Patagonie, sans oublier Los Alamos où j'ai dû signer une déclaration indiquant qu'à chaque fois que je consulterais un ouvrage, mes coordonnées seraient transmises aux ordinateurs du Pentagone. C'était pourtant un lieu très avenant sur un haut plateau à 2 200 mètres d'altitude, avec de grandes baies vitrées au milieu d'une forêt enchantée. Ne vous fiez pas au décor.

Je pourrais encore rendre hommage à quelques dizaines de ces réservoirs de science. Celles où l'air semble raréfié et s'appellent nationales, celles de villages d'Amérique du Sud où les fenêtres sont bouchées par des cartons à jamais provisoires, celle de Téhéran où les hommes et les femmes sont séparés, celle de la Fondation Michalski avec ses jolies niches sur le paysage, celle des facultés de droit ou personne ne déplie jamais un journal ni n'ouvre aucun livre papier, faites seulement pour y trouver de la place et une prise pour son ordinateur personnel.

A quoi tient mon plaisir dans le silence des bibliothèques? A pas grand-chose, peut-être à l'idée d'une communauté éphémère. Je suis un lecteur parmi d'autres, je consulte comme on consulte un médecin. J'observe un éclairage, des lampes, la manière dont le soleil entre par des vitres ou une verrière ou pas du tout. Le confort des chaises pour s'assoupir ou dormir, affalé sur la table, l'étendue des rayonnages, le système de classement.

Beaucoup de biens qu'enfant je croyais communs ont été privatisés ou accaparés par la bureaucratie. Il faut payer pour accéder à des lieux qu'on me disait appartenir à tous comme le bord des lacs et des mers. Souvent mes amis me parlent de leur difficulté à ranger ou classer les livres qu'ils achètent. Je leur rappelle alors qu'il existe de par le monde des biens qui

sont toujours communs, qu'on peut consulter à volonté et où chacun est bienvenu. Mes amis pourraient même y retrouver leurs livres et se sentir, légers, légers, comme quand on entre au paradis d'une bibliothèque.

Daniel de Roulet, 29 août 2019

« Je pourrais encore rendre hommage à quelques dizaines de ces réservoirs de science. Celles où l'air semble raréfié et s'appellent nationales, celles de villages d'Amérique du Sud où les fenêtres sont bouchées par des cartons à jamais provisoires, celle de Téhéran où les hommes et les femmes sont séparés, celle de la Fondation Michalski avec ses jolies niches sur le paysage. »

Alors surgit le texte ; fragmenté. Composé comme un journal de bord, intime, complexe, avec des variations de rythme qui révèlent peu à peu une immense profondeur.

On fait la connaissance d'Antonia, dans une confiance remplie de pudeur et de sincérité. Femme mariée ensermée dans une condition bourgeoise qu'elle subit depuis toujours, on la sent malheureuse et meurtrie, rappelant avec évidence une autre grande figure féminine littéraire, celle d'Emma Bovary.

Très tôt dans le texte, on trouve cette entrée de journal, déposée comme une sentence prophétique et implacable : « le temps qui passe ressemble à du mercure ».

En effet, la temporalité du récit se retrouve tantôt figée telle une photographie, alors qu'à d'autres moments, elle se met en branle, s'emballe et s'écoule très rapidement. Ces variations dans le rythme narratif rappellent à leur façon la fragilité de la condition psychique d'Antonia.

Empreinte de cette mélancolie sans fond, elle trouve un temps refuge dans des cartons remplis de vieilles photographies, de lettres et de textes divers, ayant appartenu à Nonna, sa grand-mère adorée. Cette introspection dans cet héritage morcelé et lacunaire lui permet, au fil du récit, de mieux saisir les enjeux d'un passé familial qui se révèle de plus en plus sordide.

*

La mise en lumière de certaines relations conflictuelles, chahutées par les non-dits et les coups bas, fait émerger une problématique centrale. Antonia comprend qu'à l'instar d'Eleonor, sa mère, elle se retrouve sous la houlette d'un patriarcat sournois, étrangement imposé par l'absence de figure paternelle, celui-ci étant mort pendant la guerre. Son grand-père

L'œuvre choisie par le Prix Bibliomedia se distingue par sa qualité de création littéraire. Elle est accessible pour les lecteurs des bibliothèques de lecture publique.

Un premier projet de règlement en 1980 formulait les choses de manière un peu différente. Outre la qualité de création littéraire, on proposait que l'œuvre « ... entre sans autre dans le catalogue de la BPT [Bibliothèque pour tous], qui se préoccupe à la fois de répondre à la demande de ses lecteurs, et de leur proposer des titres moins connus mais susceptibles de les intéresser. »

Le jury doit donc tenir compte des goûts des lecteurs des bibliothèques de lecture publique tout en veillant à leur proposer des découvertes. Le jury a les qualités nécessaires pour cela. Ses membres connaissent bien les lecteurs et sont eux-mêmes de grandes lectrices, de grands lecteurs, avides de découvertes et passionnés. Les délibérations sont marquées par une forte envie de faire découvrir, de partager un plaisir de lecture, toujours tempérée par le souci de ne pas décevoir le public. La liste des œuvres lauréates – également accessible sur le site de Bibliomedia – est éloquent. C'est un beau palmarès qui donne une image chatoyante, variée et ouverte de la production littéraire suisse romande. Il n'y a pas de tendance uniforme que l'on retrouverait année après année.

Le Prix est doté d'un montant de 5000 francs pour l'autrice ou l'auteur et une centaine d'exemplaires de l'œuvre récompensée sont achetés et distribués par Bibliomedia aux bibliothèques publiques en Suisse romande. Le prix est très apprécié des lauréates qui voient leur œuvre mise en valeur au sein des bibliothèques publique, ce qui a un effet démultiplicateur.

(Pierre Buntschu, président du jury)

Laudatio à deux voix, pour le Prix 2020 à Gabriella Zalapi, par Dylan Roth et Alexandre Berto

Ce qui frappe en tant que lecteur, lors de notre première rencontre avec Antonia, journal 1965-1966, c'est cette impression d'être à la fois dérouté et en terrain connu. Car ce livre-objet surprend d'emblée par son côté mystérieux, opaque, mais néanmoins familier. Ainsi, le premier geste consiste à feuilleter le livre avec une sorte de curiosité innocente, pour progressivement découvrir un contenu iconographique d'une beauté étrange, composé de magnifiques photographies qui évoquent d'emblée un passé révolu.

Soucieux de percer le mystère qui entoure celles-ci, il s'agit dès lors pour la lectrice et le lecteur de tenter de répondre à quelques questions qui se posent d'emblée : Qui sont ces personnages aux toilettes magnifiques ? Quels rôles jouent-ils dans l'histoire qui s'apprête à se révéler ? Et quel lien entretiennent-ils les uns avec les autres ?

Passé le quatrième de couverture, on croit en savoir un peu plus sur la démarche de Gabriela Zalapi, artiste plasticienne et autrice de ce premier roman. La connexion avec le monde des arts visuels se fait alors de façon évidente. Et, sans avoir encore plongé dans le texte, on pense être à même de considérer le rôle de cet objet, fruit d'un besoin de reconstitution d'une histoire familiale empreinte de zones d'ombre. Sur ce, il est temps de se plonger dans le récit.

*

Les Prix Bibliomedia
de 2000 à 2021

- 2021 – Thomas Flahaut, *Les Nuits d'été*, L'Olivier
- 2020 – Gabriella Zalapì, *Antonia. Journal 1965-1966*, Zoé
- 2019 – Daniel de Roulet, *Dix petites anarchistes*, Buchet/Chastel
- 2018 – Isabelle Flükiger, *Retour dans l'Est*, Faim de siècle
- 2017 – Michel Layaz, *Louis Soutter, probablement*, Zoé
- 2016 – Arthur Brügger, *L'Œil de l'espadon*, Zoé
- 2015 – Dunia Miralles, *Inertie, L'Age d'Homme*
- 2014 – Damien Murith, *La lune assassinée, L'Age d'Homme*
- 2013 – Jean-François Haas, *Le Chemin sauvage*, Ed. du Seuil
- 2012 – Jean-Bernard Vuillème, *M. Karl & Cie*, Zoé
- 2011 – Etienne Barilier, *Un Véronèse*, Zoé
- 2010 – Marie-Jeanne Urech, *Des accessoires pour le paradis*, L'Aire
- 2009 – Olivier Sillig, *Lyon, simple filature*, Encre fraîche
- 2008 – Gisèle Fournier, *Ruptures*, Mercure de France
- 2007 – Anne Lise Grobéty, *La Corde de mi*, Campiche
- 2006 – Nicolas Verdan, *Le Rendez-vous de Thessalonique*, Campiche
- 2005 – Roland Buti, *Un nuage sur l'œil*, Zoé
- 2004 – Pascale Kramer, *Retour d'Uruguay*, Mercure de France
- 2003 – Sylviane Chatelain, *Le Livre d'Aimée*, Campiche
- 2002 – Sylvie Neeman Romascano, *Rien n'est arrivé*, Denoël
- 2001 – Jean-Louis Kuffer, *L'Ambassade du papillon*, Campiche
- 2000 – Jean-François Sonnay, *Un prince perdu*, Campiche

Vati, en vrai patriarche à l'ancienne, lui fait subir une manipulation sournoise comme il l'a fait avec sa fille et Mutti, sa femme.

Au milieu des années 1960, période marquée par des révolutions sociales sans précédents, Antonia se retrouve prisonnière du vieux monde, isolée de tout.

Désorientée et minée par ce constat, elle va chercher par tous les moyens à s'émanciper de ces schémas toxiques qui jalonnent cette lignée de femmes malheureuses.

*

C'est finalement en lâchant « ces vieux papiers » qui font perdurer ce lien néfaste que cette émancipation prendra forme. Faisant preuve d'un courage immense, et grâce à un hasard bienvenu, elle trouvera finalement le moyen de partir. Cet acte délibéré suffira-t-il à la sauver? Le récit ne le dit pas, mais suggère à celle ou celui qui le lit de choisir, en lieu et place de l'autrice.

C'est vrai que ce qui frappe dans cette fiction de taille modeste, concentrée sur moins de cent pages, c'est cette capacité virtuose à évoquer ce qui n'est pas raconté dans le texte. L'éloignement volontaire entre certaines entrées du journal donne matière à interprétation pour celle ou celui qui le lit. Ainsi, au travers de ces zones d'ombre, la lectrice ou le lecteur peut choisir de compléter le système narratif en y intégrant à sa guise des références faisant appel à sa subjectivité.

L'histoire d'Antonia est universelle. Elle synthétise à la perfection les dysfonctionnements familiaux en Occident, mettant en lumière les effets systémiques d'une manipulation perverse. Partout dans le récit, on y constate les ravages de celles et ceux qui n'arrivent pas à s'aimer, à une époque où les tabous, les mensonges et les non-dits étaient omniprésents. Image d'Epinal d'un vingtième siècle en roue libre, le roman évoque aussi en toile de fond ses profonds bouleversements socio-politiques.

Laudatio pour le Prix 2021 à
Thomas Flahaut, par Matthieu
Corpataux

Chères et chers invité-e-s, chères et chers membres du jury Bibliomedia, cher Thomas,

On m'a chargé de dire quelques mots sur tes *Nuits d'été*, le roman lauréat du prix Bibliomedia 2021, publié aux éditions de l'Olivier, et j'ai accepté cette charge, qui m'honore, avec un grand plaisir; et j'espère être à la hauteur de la tâche qui m'est confiée.

Dans la nuit du 12 au 13 août dernier, on pouvait observer, en levant les yeux, comme chaque année au mois d'août, la pluie des Perséides. C'est la grande pluie des débris de la comète Swift-Tuttle, des poussières qui entrent dans notre atmosphère à plus de 200 000 km/h formant un essaim d'étoiles filantes. Elles reviennent avec une régularité épataante – chaque année – au milieu du mois d'août.

Cette année, je n'ai pas observé les Perséides. Bon, d'une part parce qu'à Fribourg il pleuvait; mais surtout parce que j'ai eu la chance de voir suffisamment d'étoiles filantes dans les *Nuits d'été* de Thomas Flahaut. Les vies de Mehdi, de Thomas, de Louise, mais aussi de Darty, François, Romuald, Nicolas, Steven et d'autres encore... sont autant de trajectoires filantes, débris lumineux, qui ont éclairé le ciel nocturne.

En réalité, je crois que Mehdi, Thomas et Louise, les trois personnages principaux, se rapprochent davantage de

*

Pour son entrée en littérature, Gabriella Zalapì a réussi à produire une œuvre d'art multiple, mêlant allégrement les arts visuels avec le récit. *Antonia Journal 1965-1966*, consacré aujourd'hui par le Prix Bibliomedia 2020, est un objet à la beauté rare. Lors de la lecture du texte, l'esthétique magnifique des photographies participe à un cheminement intérieur, empreint d'une beauté marécageuse. Mais c'est la puissance de son récit, et presque plus encore, des espaces présents entre le récit, qui se démarquent. Ils témoignent à leur façon de l'engagement sans faille de l'autrice pour l'amélioration de la condition féminine.

Nous la remercions ce soir pour ce cadeau.

Dylan Roth et Alexandre Berto, vendredi 28 août 2020, Bibliocentre de Lausanne (41^e prix Bibliomedia et 100 ans de la Fondation Bibliomedia Suisse)

« Alors surgit le texte; fragmenté. Composé comme un journal de bord, intime, complexe, avec des variations de rythme qui révèlent peu à peu une immense profondeur. »

ces phares de moto, qui ne cessent d'aller et venir, au cours des chapitres, sur les autoroutes franco-suisse, et qui laissent des traces de lumière sur le bitume. Car ce roman laisse des traces, il renouvelle l'imaginaire de l'usine – lieu de la machine mais avant tout lieu des humains, pour le modifier, le transformer, cet imaginaire; un roman qui fait également état d'une catastrophe sociale qui se joue dans le silence et l'indifférence; il donne à ressentir la fatigue morale et physique quand bien même, je cite, p. 44: « Il n'est plus question de fatigue, simplement d'ouvrir les yeux, de les fermer et de les ouvrir à nouveau. »

Ouvrir les yeux sur des hommes et des femmes qui tournent en rond, comme des comètes, répétant les mêmes gestes vides de sens. Je cite encore, p. 88: « On ne sait même pas ce qu'on fabrique ici de toute façon. »; et Romuald qui répond: « C'est pas important ça, on s'en fout. Ce que je dois vous expliquer, c'est les conséquences. » Et c'est là, peut-être, l'une des grandes leçons de ce roman: seules comptent les conséquences.

Mais au sortir de ce livre, je dois donner tort à Romuald. Parfois, ce qui est fabriqué compte; et lui, Thomas Flahaut, il sait parfaitement ce qu'il fabrique – et ça s'appelle littérature. Ce roman n'est pas un divertissement, il n'a pas fonction ni objectif de nous éblouir, mais plutôt de nous éclairer. Et ces personnages que tu as dessinés, cher Thomas, dans une langue précise et rugueuse, ils nous pénètrent durablement. Ces *Nuits d'été* que tu nous as livrées, on détesterait les vivre, mais on serait heureux de les avoir vécues. Bravo pour ce merveilleux roman.

Matthieu Corpataux, 26 août 2021 (deux jours après la fin des Perséides)

« Esquisse de portrait du Prix Bibliomedia: un prix des bibliothécaires romands », par Pierre Yves Lador

Quand Laurent Voisard, directeur du Bibliocentre de la Suisse romande, me demanda si je voulais écrire une présentation du prix Bibliomedia pour notre cher Persil, j'acceptai immédiatement, par amour de ce prix. Puis je repensai à mon enfance durant laquelle, comme tous mes camarades, élèves bons ou médiocres, nous rêvions de prix, de rang, de reconnaissance au moins et surtout. Aujourd'hui encore on est tous assourdi d'entendre parallèlement au discours égalitariste ce que l'on appelle en français courant le ranking, des universités, des bibliothèques, des fortunes, des célébrités, des PIB et des tirages pour ce qui est des écrivains. Les éditeurs comptent les articles critiques, de plus en plus rares, tout en répétant à l'envi que cela ne fait pas vendre. Le monde est cul par-dessus tête, mais c'est notre monde. Moins frénétique en 1980 lorsque mon ami Fernand Donzé, mon maître en bibliothéconomie de la lecture publique créa le prix BPT, prix des Bibliothèques Pour Tous, fondées en 1920, avec Jacqueline Tripet alors directrice du Bibliocentre de la Suisse romande et me coopta dans le jury.

Ce prix voulait encourager dans un même mouvement la création littéraire et la lecture. Sans création, pas de livre, sans lecteurs, pas de livre. Il ne s'agit pas du cercle de la poule et de l'œuf, où l'on joue à chercher lequel a précédé l'autre, mais on n'imprime pas un livre si l'on ne compte sur des lecteurs et on ne l'écrit pas sans l'envie de dire, d'offrir, de partager. Et on ne lit pas sans créer. Chaque lecture est une création personnelle qu'à son tour on a envie de faire partager. Les deux sont une pratique aussi car écrire est un exercice quotidien, comme lire. On dit qu'on n'oublie pas le vélo, mais sans pratique comment grimper un col? Il en va de même pour l'écriture et la lecture. Liées encore car quel écrivain ne lit pas?

J'étais de ces esprits rebelles qui critiquaient les prix littéraires, le fonctionnement des médias, du système tout entier du vedettariat, des best-sellers qui favorisaient indûment certains titres au détriment d'autres livres aussi bons. Je vivais dans ce métier de bibliothécaire, sacerdoce que je pratiquai quotidiennement, les conséquences ravageuses des prix, je l'enseignais même dans les cours professionnels que je donnais. L'effet boule de neige, la surcritique de certains livres et le silence dramatique en enrobant d'autres assurément meilleurs. A cela des athées certifiés répondaient selon le mot classique, Dieu sauvera les siens, dieu, c'est l'avenir qui rétablira la justice parmi hommes, bêtes et livres. Aujourd'hui on voit que la vie d'un livre est encore plus éphémère et que sa chance de survie n'est même pas celle d'un prématuré à Lutèce au sixième siècle, voire d'un mort-né. Revient-il, tel un zombie, ce livre inconnu, un jour, comme l'espérait Gaston Cherpillod qui n'eut jamais le prix Bibliomedia? Le jury n'aimait pas les vieilles gloires, fussent-elles encore vertes, ni les grands stylistes. Comme l'époque, les jurys souffrent de jeunisme et veulent se piquer, ils le croient, de découvertes! Et bien sûr le lobby des bibliothécaires qui ne voulaient pas primer un livre que les petites bibliothèques n'auraient pas pu proposer à leurs lecteurs, protectionnisme, élitisme, violence symbolique ou réalisme? L'ironie de la violence symbolique bourdieusique fait que cela se retourna contre le plus aristocratique des écrivains du peuple qui rêva généreusement d'instruire le peuple, alors que celui-ci ne veut que du pain et des jeux et... un smartphone.

Mais ce prix me séduisit parce que ce serait un prix des bibliothécaires, des gens de terrain, les seuls qui n'étaient pas soumis à des pressions économiques, qui jouissaient d'un

statut de neutralité (j'étais un bon Suisse!) bienveillante (je venais de terminer une psychanalyse freudienne). Ce serait un prix différent, honnête, juste, qui reconnaîtrait précisément un bon livre ignoré des jurys parisiens liés à des maisons d'édition, soumis aux pressions des grands groupes, ou simplement aux lois du profit et du vedettariat. Le fait d'être petit était une garantie d'indépendance. J'étais sans doute un naïf attardé, et pourtant...

On avait pu rallier les sept cantons romands, ce qui devait conférer au prix une sorte de neutralité supplémentaire, un regard de lecteurs avertis. Leurs sept représentants, souvent des bibliothécaires, parfois des écrivains, des professeurs de gymnase ou des fonctionnaires de la culture (pas forcément un oxymore) et sept délégués de grandes bibliothèques de lecture publique et des moyennes ou petites qui étaient les clientes privilégiées de la Bibliothèque Pour Tous devenue depuis Bibliomedia et pas encore Books and Co for all, composaient le jury. Ce dernier devait couronner une auteure ou un auteur romand-e de roman ou de nouvelles. Je vous fais grâce de quelques discussions homériques pour décider si telle ou telle fiction était documentaire, essai, poème ou journal, s'il mentait vrai pour parler aragonese, fiction ou non fiction, novel ou romance, pour le dire à la britannique.

Je venais, en 1978, de publier *Le Rat, la Célestine et le Bibliothécaire*, débordant de fureur, d'espoir, de bonnes intentions, d'ironie et d'humour. J'étais armé pour vivre avec enthousiasme dans ce jury. Et ce fut enthousiasmant. On lisait les livres et ce fut, reconnaissons-le un combat, car la tendance humaine, même des meilleurs intellectuels, de ceux qui luttent contre les préjugés ou des simples lecteurs est de lire ce dont on parle, ce qui chatoie dans la société du spectacle, et, en outre, dans les jurys, de lire ceux dont on pense qu'ils ont une chance. On lit utile avant de voter utile. Mais nous luttons vaillamment même si effectivement nous aurions dû lire plus de soixante parutions annuelles romandes, soit plus d'un livre par semaine, or nous travaillions et nous devions ou voulions lire d'autres livres, des Amériques, de l'Orient, de l'Afrique et même de la France voisine ou des classiques! Nous essayions de faire lire aux autres membres du jury les livres que nous désirions voir couronner et que de beaux plaidoyers furent ouï, oui, dans ces débats animés! Chaque année il y avait davantage de parutions, on tenta de faire lire chaque roman, chaque recueil de nouvelles au moins par deux jurés afin d'être plus objectifs et surtout de rester fidèle à ce principe, ne pas négliger la pépite inconnue et ne pas couronner le livre déjà trois fois couronné ou mille fois vendu. Evidemment les jurés ne se précipitaient pas pour lire ces romans déjà condamnés, dès le berceau, à la déréliction par la fatalité de ce que je nomme, faute de mieux, le système. L'objectivité, c'est curieusement la physique quantique qui l'a enseigné à ceux qui ne le savaient pas encore, n'existe pas. L'observateur, le lecteur, tous manifestent leur subjectivité, sûrs de leur originalité alors même qu'ils suivent une ornière bien fréquentée et les jurys eux-mêmes sont manipulés pas toujours aussi habilement ou ostensiblement que certains le furent par Jacques Chessex par exemple, mais partout et toujours. Victime de complotistes, sûrement pas, le jury, mais agi par la dynamique de groupe et le charisme de tel ou tel membre ou simplement par l'enthousiasme d'un membre inspiré le jour du jugement. Mais peu importe, quand on lit les listes des lauréats après quarante ans on voit les lacunes, devine les échecs, apprécie les réussites, ces dernières les plus nombreuses et on pourrait écrire l'histoire de ces étonnements et les expliquer, mais nous ne le ferons pas ici.

Nous aimions bien, comme tous les ogres, tout bibliothécaires poucets que nous fussions, la chair fraîche, mais simultanément timorés parfois nous ne couronnions pas le premier livre exceptionnel d'une auteure encore méconnue, *Le Grand Cahier* d'Agota Kristof, et avions failli couronner le second *La Preuve* déjà tellement célébré que notre prix n'eût pas servi le livre. Ainsi on n'osa juste pas donner le prix à son pre-

« J'étais toujours pris dans la contradiction entre le nombre de livres de qualité et la nécessité d'en désigner un. Comme certains privilégiaient l'histoire ou le thème et d'autres, la langue ou la poésie, il fallait de tout pour faire un monde et tout étant relatif, favoriser le meilleur même s'il n'y en avait plusieurs de meilleurs. »

Les Prix Bibliomedia
de 1980 à 1999

- 1999 – Asa Lanova, *Le Blues d’Alexandrie*, Campiche
- 1998 – Janine Massard, *Ce qui reste de Katharina*, L’Aire
- 1997 – Nicolas Couchepin, *Grefferic*, Zoé
- 1996 – Hughes Richard, *Neiges*, Canevas
- 1995 – Corinne Desarzens, *Aubeterre*, L’Aire
- 1994 – Roger Favre, *La Petite Danse de l’Arbogast avec sa cognée*, Zoé
- 1993 – Jacques-Étienne Bovard, *La Griffes*, Campiche
- 1992 – Annik Mahaim, *Carte blanche*, L’Aire
- 1991 – Michel Buenzod, *La Fabrique du corps*, L’Aire
- 1990 – Anne Cunéo, *Station Victoria*, Campiche
- 1989 – Yvette Wagner, *Car la servante est rousse*, L’Aire
- 1988 – Jean-Gabriel Zufferey, *Suzanne, quelquefois*, Actes Sud
- 1987 – Catherine Fuchs & Micheline Louis-Courvoisier, *Rue des Chanoines*, Zoé
- 1986 – Marie-Claire Dewarrat, *L’Été sauvage*, L’Aire
- 1985 – François Bonnet, *Les Défricheurs*, Zoé
- 1984 – Luc Dumas, *Bachu, L’Age d’Homme*
- 1983 – Claude Delarue, *L’Herméneute*, L’Aire
- 1982 – Jean-Paul Pellaton, *Quelques oiseaux étourdis*, L’Age d’Homme
- 1981 – Yvette Z’Graggen, *Un temps de colère et d’amour*, L’Aire
- 1980 – Daniel Odier, *Le Milieu du monde*, Robert Laffont

mier livre et on eut de justesse la sagesse de ne pas le donner à son second. En revanche couronner Barillier en 2011 fut un rattrapage à l’occasion de la parution d’un joyau extraordinaire, *Un Véronèse*, d’un romancier qui en est prodigue et pourtant toujours sous-estimé et trop peu lu. On ne saurait sur quarante ans élire tous les grands écrivains, car il y en a trop, dans ce petit pays que constituent les cantons romands. Parfois on couronna des auteurs d’un seul livre ou alors des coalitions, les détours des tours, firent comme dans tous les jurys qu’on votât pour l’un, afin d’éviter un pire et qu’on fût amené par les jeux des uns et des autres à devoir abandonner son favori en cours de route, ainsi vont les choses en mathématique démocratique. Et même si l’on boude, on reporte sa voix sur un autre cheval, on n’est certes pas aux courses, mais on s’échauffe comme un turfiste et on se rallie au moindre mal qui, disons-le, est toujours un livre de qualité.

Je fis partie du jury durant plus de trente ans et le présidait durant plus de dix. Je tentais toujours de maintenir mon cap, essayer, comme me le disait naguère Josiane Jeanhenry, grande bibliothécaire de jeunesse de la Chaux-de-Fonds, tenter de rééquilibrer le monde, de compenser, de surcompenser en acquérant des livres qui luttèrent contre le mainstream : le bleu pour les garçons et le rose pour les filles. Sans être désabusé, je constate aujourd’hui que le mainstream est devenu pluriel et que le bien et le mal sont de plus en plus embrassés, déguisés, que l’interdépendance est inextricable et que chacun croit toujours plus avoir raison, sûr que sa cause, la meilleure, est prioritaire. Pour moi, l’essentiel est que les combats continuent, car la vie est agonie au sens grec originel, lutte dans les jeux.

J’étais toujours pris dans la contradiction entre le nombre de livres de qualité et la nécessité d’en désigner un. Comme certains privilégiaient l’histoire ou le thème et d’autres, la langue ou la poésie, il fallait de tout pour faire un monde et tout étant relatif, favoriser le meilleur même s’il n’y en avait plusieurs de meilleurs.

On a dans les années soixante-huit et suivantes beaucoup glosé sur l’institution qui serait la mort de l’instituant, genèse perpétuelle, au profit de l’institué, cadavre certifié. Sans doute y a-t-il du vrai dans cette analyse, c’est pourquoi il faut rendre hommage à ceux qui, travaillant dans les institutions, essaient sans relâche et courageusement d’insuffler chaque jour la vie, d’instituer, d’animer des créations afin qu’elles restent créatures à l’image de la création littéraire, ceux qui font des concours et des expositions, qui décernent des prix, qui éditent des livres et surtout les rayonnant obscurs et sans grade qui jour après jour conseillent les lecteurs et les font lire, qu’ils soient libraires ou bibliothécaires ou passeurs divers.

Car que la littérature soit création, personne n’en doute, qu’en est-il de la lecture ? Le livre n’est pas comme la pile Wonder ou le wonderbra, inconnus d’Alice, qui ne s’usent, paraît-il, que si l’on s’en sert, c’est plutôt une sorte de talisman, plus on l’utilise, plus il charme, il s’allume quand on l’ouvre et déploie son énergie nourricière et mutagène quand on le lit et toujours davantage à mesure que l’on s’y investit, c’est donc un privilège incroyable que de travailler dans des institutions en rapport avec le livre, la littérature et la lecture, on est au cœur de la genèse permanente, de l’énergie naissante, au pays des merveilles et des émerveillements.

Et Bibliomedia en soutenant ce prix qu’elle a institué et le Prix en poursuivant son activité se veulent vivants, encouragement, modeste et efficace, car ce sont les petits ruisseaux qui font, non pas tant les fleuves ni les inondations dont on n’a au fond que faire, mais qui irriguent et vivifient le paysage, le pays même et désaltèrent ses habitants. La singularité de ce prix est qu’il est attribué par un jury qui compte toujours des bibliothécaires et que, outre le montant versé au lauréat, il consiste en un envoi d’exemplaires du livre primé à une centaine de bibliothèques de Suisse romande. C’est le prix des bibliothèques de lecture publique. C’est le seul prix qui lie directement les auteurs aux bibliothèques.

Et depuis 40 ans le jury a, année après année, attribué un prix à des débutants ou des écrivains confirmés, encouragement, reconnaissance, appui.

Et si l’on peut dire que quarante prix ce n’est pas le paradis retrouvé, si l’on peut dire aussi que dans les bibliothèques il y a encore du travail de mise en évidence pour que le livre arrive dans les mains des lecteurs et enfin que le lecteur doit encore le lire, c’est que nous sommes des passeurs, des facilitateurs, mais en aucun cas des supprimeurs d’effort. La vie demande un effort, elle donne beaucoup à celui qui va à sa rencontre, qui par exemple lit et relit. Combien de livres ont raté le prix parce que certains jurés l’avaient lu un peu rapidement, au lieu d’y revenir, les jurés sont des lecteurs ordinaires, même s’ils sont des professionnels.

Dans le jury, il y a des défricheurs, mais chacun de ces livres est lu au moins par deux jurés après la première sélection car l’esprit de bibliothécaire anime ce prix singulier. Il se veut ouvert à toute création, sachant combien seule une force incroyable peut pousser quelqu’un à écrire, à terminer, à éditer un livre et sachant aussi que le public est ouvert. Il suffit, il faut lui proposer des livres, car dans un monde fondé sur la quantité et le vedettariat qui relèvent tout deux de l’économique, il est utile, nécessaire de mettre en évidence les créations discrètes, méconnues, inconnues. La vocation du bibliothécaire de lecture publique n’est pas de hiérarchiser les livres mais bien de trouver le bon livre pour le bon lecteur au bon moment, sachant qu’il ne peut choisir ni l’heure ni le lecteur et il y a toujours dans ce jury des personnalités qui sont conscientes de ce nécessaire relativisme ou pragmatisme : on rêve de l’absolu mais on prime et on prête un livre de chair. Et il est juste aussi de découvrir, connaître, promouvoir les écrivains de son pays même si nul n’y est prophète, car ils sont proches, on peut les rencontrer, on peut les inviter dans les bibliothèques et assurément l’échange et le partage sont facilités par le face à face, en chair et en os, ce qui n’exclut pas le vertige, ni l’abîme, ni l’universel.

Et l’on peut rendre grâce à la direction de Bibliomedia et aux cantons qui ont soutenu ce projet. Car c’est en pratiquant une politique culturelle anticonjoncturelle que l’on manifeste ses qualités de leader, au lieu de gémir sur la facilité ambiante, l’illettrisme, le déboussolement, le manque de temps, et j’en passe, écrire et publier des textes littéraires, les promouvoir et les faire lire !

Le jury, si c’est une information bien utile, comporte, bon an mal an, plus de femmes que d’hommes, pour autant que chacun soit sûr de son genre. Quant aux lauréates elles sont 19 et les lauréats, 23, et cela sans théorie des quotas ni des quantas, simplement parce que les jurés toujours furent des humains de bonnes intentions. Et sur quarante et un prix, cinq concernent des livres publiés en France, tous les autres chez des éditeurs romands, ce qui montre, s’il en est besoin, la vitalité de nos éditeurs. Pour en terminer avec les statistiques, six lauréats sont morts et plusieurs se virent couronnés pour leur premier livre, signe encourageant et courageux du jury. Je retiendrai Aubeterre, roman qui parut monstrueux à certains jurés, mais assurément prometteur d’une œuvre exceptionnelle qui n’a cessé de nous étonner depuis vingt-cinq ans. 10 livres couronnés parus chez Zoé, 9 à l’Aire, 7 chez Campiche, 4 à l’Age d’homme, il faudrait encore examiner la dynamique de l’époque, donc de la sensibilité des jurés et l’évolution des éditeurs et de leurs politiques durant ces quarante années, mais ce sera un autre jour.

19 décembre 2020

Pierre Yves Lador est écrivain, lecteur, éditeur, ancien bibliothécaire, ancien membre du jury du Prix Edouard-Rod et ancien président du jury du Prix Bibliomedia.

La parole à

Blaise Hofmann

Toujours cela de prix...

Le jeudi 8 mai 2008, traînant la semelle dans la Cité des Ordures, un quartier copte qui récupère les débris du Caire pour en faire quelques sous, je sens ma poche vibrer. Un indicatif français. Pierre Starobinski à l'appareil. Oui, bonjour. Il est l'un des jurys du Prix Nicolas-Bouvier au Festival des Étonnants Voyageurs de Saint-Malo. Mmmh. Votre livre *Estive* a remporté le Prix.

Dans une ruelle poussiéreuse, des petits gavroches découpent des boîtes en aluminium avec des ciseaux trop grands pour eux. Un peu plus loin, un homme en haillons, peut-être leur père, m'invite à m'asseoir sur un bidon.

Ma poche vibre à nouveau. C'est la logistique du festival. On vous a réservé un billet d'avion Le Caire-Paris demain à 7h40.

Le comble. Nicolas Bouvier, celui qui m'a appris à voyager à vitesse humaine, celui qui a su raconter avec sincérité la nécessité de l'amaigrissement et de la disparition progressive... Partir début février sans avoir le temps de ne rien préparer, faire du stop en Espagne, trouver le moyen de contourner la frontière algérienne, traverser les routes désolées de Libye, perdre toutes mes illusions au Caire... et me retrouver un vendredi midi dans la ligne B du RER.

Sur le quai 8 de la Gare Montparnasse patiente un «train spécial» réservé aux invités du Festival de Saint-Malo : des voyageurs, pour la plupart écrivains (ou le contraire), et des journalistes. Je ne reconnais aucune tête. En gare de Saint-Malo, je surprends Eliane, l'épouse de Nicolas Bouvier, rayonnante, bien qu'un peu fatiguée de courir les salons littéraires qui, les uns après les autres, ont envie de faire connaître l'homme de sa vie. Avec elle, Gaël Métroz, un ami valaisan qui vient d'obtenir, dans la catégorie «jeune journaliste», le... Prix Nicolas-Bouvier. Invité pour la projection de son film *Nomad's Land* («sur les traces de Nicolas Bouvier»), il revient d'Helsinki où il était invité à donner une conférence sur... Nicolas Bouvier.

Samedi, journée calme, très calme. Un écrivain assis derrière une table, sans personne à qui dédicacer un livre, est un ovin affligé face à un râtelier vide.

Dimanche, c'est mon jour J. Le palais des Congrès du Grand Large est comble et la cérémonie commence, avec des airs d'oraison funèbre à la mémoire du très regretté Bouvier (une sinistrose qui aurait fait hurler de rire ce dernier) : des lectures monocordes, des hommages pleurnichards, des anecdotes narcissiques et l'annonce du prix. Juste un dur moment à passer. Avant de filer retrouver des être humains en vie pour boire du rhum, rire, boire du rhum, rencontrer de nouveaux être humains en vie et terminer cette nuit qui avait mal commencé dans la cuisine d'un hôtel pour quémander une tranche de pain à un réceptionniste amoureux du Caire qui en parle avec des yeux lumineux. Et longuement.

Le lendemain, *Estive* s'habille d'un bandeau rouge «Prix Bouvier 2008», comme une brebis malade que l'on marquerait avant de l'emmener chez le boucher (j'aurais voulu que l'ami Robert cité dans *Estive* – Claude dans la vraie vie – celui qui m'a prêté ses bêtes et son alpage, soit là à Saint-Malo pour fêter ça, histoire de reconduire nos exploits de la Fête de la Désalpe de l'Étivaz). Au stand, comme par miracle, des dédicaces non-stop, des sollicitations et beaucoup trop de belles rencontres en beaucoup trop peu de temps.

Mardi, retour à la maison, au Caire. A nouveau du temps pour le silence et les interrogations.

Le Festival de Saint-Malo est le rendez-vous des écrivains voyageurs depuis une vingtaine d'années. Contrairement à *Billet aller simple*, mon premier bouquin, un récit de voyage «géographique» (un certain nombre de mois entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique), *Estive* est un anti-récit de voyage. La vallée de l'Hongrin dans laquelle l'histoire se déroule est à une heure de route de chez moi, d'un théâtre contemporain ou d'un bon pote. Alors pourquoi

m'avoir refilé un prix littéraire de voyage pour un anti-récit de voyage ?

Peut-être que le voyage «kilométrique» – de l'ordre de l'éparpillement, de l'abandon, de la fuite ou de la disparition – englobe aussi les voyages sédentaires ? Peut-être que remonter une vallée pour y vivre un certain nombre de mois dans le siècle passé permet un dépaysement au moins aussi grand ? Un Européen épargné en vadrouille dans les pays pauvres ou un citoyen universitaire confié aux mains caeuses des vachers de l'Hongrin (vrai que je me suis senti plus à l'aise à Krasnoyarsk, Kandahar ou Tamanrasset que sur l'alpage en train d'aider une brebis à agneler, la main introduite jusqu'au coude)... En Asie, dans la vallée de l'Hongrin ou en Afrique, au final, cette même heureuse alternance entre des journées aux épaules rabattues et des instants de Joie.

Que signifie alors ce Prix ? Qu'a-t-on voulu «honorer» ? La littérature suisse-romande, et ainsi affirmer la volonté du festival malouin de s'ouvrir aux «littératures-monde» de la francophonie «périphérique» ? Une nouvelle génération d'auteurs, et ainsi attribuer une image jeune au festival en jouant la carte «prix découverte» ? Une thématique particulière (l'exotisme du proche, le retour aux sources ou que sais-je ?), et ainsi dénoncer le déferlement des récits d'aventures insensées, des défis surmédiatisés et des quêtes narcissiques sur le mode de l'autofiction ? Les éditions Zoé, et ainsi saluer les efforts d'une petite structure qui milite depuis trente ans pour soutenir, avec culot et en toute indépendance, une littérature décentralisée ?

Force est de constater que l'attribution d'un prix dépend davantage d'un contexte que des qualités intrinsèques d'un livre. Le Prix Bouvier n'est pas le prix du festival de Saint-Malo (c'est-à-dire le choix de la majorité des lecteurs fidèles au festival), mais celui d'un jury composé de sept juges exclusivement masculins (73 ans après l'*Oasis interdite* d'Ella Maillart!), d'un certain âge (hormis Pierre Starobinski...), presque tous auteurs (un immense talent de création peut-il compenser les outils d'analyse d'un universitaire, la friction avec l'actualité littéraire d'un critique et l'enthousiasme d'un lecteur anonyme ?) qui ont une relation privilégiée avec Nicolas Bouvier (tous se disent «amis de Nicolas»). Reste cependant, en cette décennie de discrédit des prix littéraires (hégémonie des grandes maisons d'éditions parisiennes, rendus de services entre éditeurs et auteurs, multiplication des prix), une bonne nouvelle : je ne connaissais aucun des membres du jury...

Un prix, soit, mais après ? Quelles en ont été les conséquences ? Pour celui qui n'a jamais reçu de prix en Suisse romande, un seul prix labellisé «France» (un parmi un millier de prix existants !) a suffi à ce que cette reconnaissance étrangère ait des retombées en Suisse. Grâce à notre inaltérable complexe d'infériorité, une quelconque gratification française est immédiatement réinvestie en Suisse, convertie en prétendue valeur littéraire. Ainsi, si dans la réalité, *Estive* n'a pas véritablement bénéficié d'une couverture médiatique en France (le livre datait de l'année précédente), le livre a eu une seconde vie en Suisse romande.

En fait, ce prix a avant tout signifié pour moi un salaire, un moyen de vivre, une sorte de bourse d'écriture ; à noter que le montant du prix n'a strictement rien à voir avec la qualité littéraire du texte primé, puisqu'en 2009, pour cause de crise financière, le sponsor principal s'étant retiré, le même prix Bouvier avait perdu trois fois de sa valeur financière.

Blaise Hofmann

«Le lendemain, *Estive* s'habille d'un bandeau rouge "Prix Bouvier 2008", comme une brebis malade que l'on marquerait avant de l'emmener chez le boucher.»

Prix du public de la RTS

Créé à l'initiative de Patrick Ferla, le Prix du public de la Radio-Télévision suisse a pour ambition de soutenir la création littéraire dans notre pays. Il distingue un ouvrage de fiction, roman ou nouvelles d'une écrivaine suisse ou étrangère résidant en Suisse, traductions comprises. Doté d'un chèque de 10 000 francs, il entend promouvoir la littérature contemporaine et fait l'objet d'émissions spéciales sur les antennes du service public. Sont exclus de la sélection les parutions à compte d'auteur. A noter qu'il appartient aux éditeurs de soumettre les œuvres qu'ils souhaitent inscrire à la sélection du Prix.

Prix du public RTS
40 Av. du Temple
1010 Lausanne
Laure.maiburg@rts.ch
Patrick.ferla@rts.ch

Durant les dix-sept années de la présidence de Patrick Ferla le Prix du public de la RTS a distingué les œuvres de Nicolas Couchepin (2001), Urs Widmer (2002), Peter Stamm (2003), Michel Layaz (2004), Richard Weihe (2005), Jean-Luc Benoziglio (2006), Metin Arditi (2007), Eugène (2008), Claude Alain Sulzer (2009), Antonio Albanese (2010), Eric Masserey (2011), Nicolas Verdan (2012), Alex Capus (2013), Roland Buti (2014), Marie Perny (2015), Anne-Claire Decorvet (2016), Silvia Härrri (2017), Alexandre Voisard (2018), Mathias Howald (2019), Pascal Janovjak (2020) et, cette année, Joseph Incardona.

« Un Prix littéraire prescripteur! », par Patrick Ferla (président du Prix)

Fernando Pessoa disait des œuvres littéraires qu'elles sont « comme les visages ou les empreintes digitales, il n'y en a pas deux identiques. La littérature, c'est le règne de la singularité ». C'est précisément cette singularité qu'entend saluer le Prix du public RTS. A relever qu'en ma qualité de président du Prix, je ne prends pas part au vote du Grand Jury.

Un prix prescripteur comme le confiait récemment dans *Le Matin Dimanche* l'écrivain Michel Layaz dont *Les Vies de Chevolet*, son dernier livre, vient de paraître aux Editions Zoé : « Le fait d'avoir reçu pour *Les Larmes de ma mère* deux prix aussi différents que le Prix des auditeurs de la RTS et le Michel Dentan a eu un effet bénéfique aussi bien en Suisse qu'en France : ce livre et le suivant, *La Joyeuse Complainte de l'Idiot*, sont parus en poche chez Points, ce qui est essentiel pour toucher un large lectorat. »

Comme son nom l'indique, le Prix du public RTS est *exclusivement* l'affaire de ses auditeur-ices/télespectateur-ices. Tout au long de l'année en cours, cinq juré-e-s découvrent les ouvrages sortis de presse au fil des mois. Lors de séances ad hoc, ils en débattent et signent, au terme de leurs travaux, la sélection de six livres en lice pour le Prix.

Ces six ouvrages sont ensuite soumis à l'appréciation d'un Grand jury de 25 membres *exclusivement* composé, une nouvelle fois, d'auditeur-ices/télespectateur-ices de la RTS. Disposant de six semaines pour prendre connaissance des six

Paroles de lauréat·e·s

La remise du Prix du public RTS fait chaque année l'objet d'une émission spéciale, réalisée en direct et en public. Accueilli par Patrick Ferla, le ou la lauréate dialogue avec des membres du jury. Témoignages.

« Il m'est arrivé de dire que, les prix, on s'en fout mais, quand on en gagne un, on est très content ! Le Prix du public de la RTS est un prix à part dans la mesure où il s'agit d'un prix de lecteurs et de lectrices. Il n'est donc pas le fait de professionnels et le rapport qu'entretiennent les membres du Grand jury avec la lecture est sans doute singulier, plus spontané. En un mot : plus authentique, aussi. Ce Prix, qui vient "du bas", revêt pour moi une importance toute particulière. »

Joseph Incardona, Prix 2021 pour *La Soustraction des possibles*, Finitude.

« Ce prix est formidable : c'est le prix le plus démocratique qui soit ! Cette année, en raison de la pandémie, le choix du grand jury s'est fait par écrit. Cela ressemblait donc à une votation très démocratie suisse ! Je suis fier de ce livre, fier et très heureux de la distinction qui m'est faite. Elle me dit que, deux ans après sa publication, *Le Zoo de Rome* a fait son chemin, que ce livre a su rencontrer et toucher des lecteurs. C'est un peu comme voir un enfant grandir, on lui a donné beaucoup et puis, c'est lui, ensuite, qui fait sa route. Ecrire, pour moi, est une urgence, un plaisir et un besoin. Ecrire, c'est essayer d'être disponible pour accueillir le surgissement d'une phrase qui va peut-être s'ouvrir sur un poème ou une nouvelle. Ou un roman, comme celui-ci. Que salue aujourd'hui le Prix du public RTS. »

Pascal Janovjak, Prix 2020 pour *Le Zoo de Rome*, Actes Sud.

romans/nouvelles retenus en sélection, ils se retrouvent dans nos studios pour désigner le/la récipiendaire du Prix.

Pour prendre part à ce Grand jury, ouvert à toutes et tous, rien n'est plus simple : il suffit, sur le site rts.ch/prixdupublic, de s'y inscrire en motivant brièvement l'envie de participer à ce beau moment d'échanges et d'émotions littéraires.

Deux prix en 2022 !

L'an prochain, le Prix du public RTS double la mise : c'est ainsi que j'aurai le plaisir de décerner, dans le courant du mois de juin, un Prix du public RTS 2022 édition du printemps. Celle-ci témoignera des ouvrages publiés de janvier 2021 à février 2022. Le deuxième Prix, accompagnant la rentrée littéraire de l'automne, sera remis au mois de décembre par Nicolas Julliard. Responsable de la rédaction Livres de RTS Culture qui, chaque semaine, édite la newsletter QWERTZ, il poursuivra cette belle aventure.

Révéler une langue qui s'invente, une qualité d'écriture, un style, un souffle romanesque... Tel est l'enjeu du Prix du public de la RTS. Un engagement de tous les instants, la passion de dire le monde et l'imaginaire. Etre à l'affût de ce qui s'écrit ici et maintenant. Dans la définition qu'en donne Sylvain Tesson : « L'affût est un état de conscience, une ligne de conduite et de présence au monde : quelque chose surgira qui nous surprendra. Pour vivre pleinement, il faut se tenir aux aguets, en état d'apparition. »

Patrick Ferla, président du Prix du public RTS

Vous aimez lire ? *Le Persil* est fait pour vous ! Et abonnez-vous (c'est gratuit) à la newsletter de QWERTZ : qwertz@rts.ch.

« Recevoir le Prix du public RTS est un grand bonheur, un grand honneur aussi. Je l'apprécie particulièrement car il me vient de la part de lecteurs et non d'"experts"... Les "experts" portent souvent sur les livres un regard prioritairement critique tandis que le lecteur est censé ne pas avoir d'a priori. C'est lui, le lecteur, qu'il faut emporter avec soi, qu'il faut convaincre et séduire. Il faut lui apporter sa part de vérité, de sincérité qu'il afin soit d'emblée conquis. Et il me semble que, cette fois-ci, cela a bien fonctionné ! »

Alexandre Voisard, Prix 2018 pour *Notre-Dame des égarées*, Zoé

« Ce que change ce prix, c'est de sentir qu'on est porté par d'autres que soi et que ce sont ceux pour lesquels on écrit qui, d'une certaine manière, nous ont choisi. Que des lecteurs et lectrices soient à l'origine de ce Prix, je trouve cela très touchant. Se sentir épaulée, oui, c'est cela, un bel encouragement à poursuivre... »

Silvia Härrri, Prix 2017 pour *Je suis mort un soir d'été*, Campiche

Les interviews des lauréat·e·s, depuis 2009, sont à retrouver sur www.rts.ch/dossiers/prix-du-public/

« Les œuvres littéraires sont comme les visages ou les empreintes digitales, il n'y en a pas deux identiques. La littérature, c'est le règne de la singularité. »

Fernando Pessoa

Le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne

Ce prix, doté de 20000 francs et placé sous la houlette de la politique du livre de la Ville de Lausanne, confié à un jury populaire de lecteurs et lectrices lausannois le choix du lauréat parmi six auteurs romands contemporains. Mêlant valorisation de la lecture publique, encouragement à la création littéraire et médiation à succès, c'est l'un des plus complets des prix littéraires de Suisse romande.

Quarante-deux auteurs romands femmes et hommes sélectionnés, médiatisés et invités à rencontrer leurs lecteurs et lectrices lors de discussions conviviales réunissant quelques deux cent personnes au Lausanne Palace, six auteurs d'un roman paru dans l'année récompensés d'une somme de vingt-mille francs et d'une résidence d'écriture d'un mois au Château de Lavigny, quarante-six lecteurs et lectrices lausannois choisis pour œuvrer comme membre du jury, sept personnalités culturelles romandes ayant mis leur amour du livre et leur notoriété au service de la littérature romande, six soirées de remise du Prix des lecteurs au Théâtre de Vidy: en six éditions, presque sept, le bilan du Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne, organisé par le service des Bibliothèques et archives de la Ville de Lausanne, en charge de la politique du livre, est réjouissant.

Né de la volonté de conjuguer encouragement à la création littéraire, événementiel littéraire convivial et grand public, valorisation de la lecture et du rôle prescripteur des lectrices et lecteurs, il fait de Lausanne la seule ville de Suisse romande à confier à une équipe de six juré-e-s citoyen-ne-s l'attribution de cette somme. Les six lauréats, à ce jour, du Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne – Sébastien Meier pour *Les Ombres du métis* (2015), Antoine Jacquier pour *Avec les chiens* (2016), Silvia Haerri pour *Je suis mort un soir d'été* (2017), Laurence Boissier

Le Prix du polar romand

Le jeune Prix du polar romand accompagne et valorise depuis 2017 l'essor de l'écriture de polars en Suisse romande.

Le Prix du polar romand est né dans le même mouvement que le festival de polar Lausan'noir, fort de l'engouement croissant par les lecteurs pour une scène du polar en Suisse romande s'affirmant chaque année comme plus intéressante et fournie. Remis lors de la soirée d'ouverture du festival Lausan'noir, seul festival entièrement dédié au polar en Suisse romande, le Prix du polar romand récompense chaque année un roman de genre polar, roman noir, thriller ou polar historique écrit par une auteur-e de Suisse romande et paru dans l'année écoulée. Il a récompensé en 2017 *Chaleur* de Joseph Incardona (Finitude), en 2018 *La Coach* de Nicolas Verdun (BSN Press), en 2019 *Glory Hole* de Frédéric Jaccaud (Les Arènes) et en 2020 *Tombent les anges* (Calmann-Lévy) de la lausannoise installée à Bâle Marlène Charine.

Organisé par le Service des bibliothèques et archives de la Ville de Lausanne, en collaboration avec le festival et association Lausan'noir, le Prix du polar romand est doté d'une récompense de CHF 3000.- et son lauréat est mis à l'honneur durant le festival Lausan'noir.

Le jury du prix est composé de passionnés et experts du domaine, soit Stéphanie Berg, responsable littérature noire à Payot Lausanne, Valérie Daetwyler, bloggeuse polar, Isabelle Falconnier, déléguée à la politique du livre de la

pour *Rentrée des classes* (2018), Bruno Pellegrino pour *Là-bas, août est un mois d'automne* (2019) et Fabienne Bogadi pour *Les Immortelles* (2020) – se font l'écho inspiré de la variété et de la créativité de la scène romande contemporaine. A noter que deux de ces lauréates, Silvia Haerri et Laurence Boissier, ont été récompensées pour un premier roman.

Chacun des présidents successifs du jury – Yves Patrick Delachaux (2015), Pascal Auberson (2016), Frédéric Recrosio (2017), Anne Richard (2018), Vincent Kucholl (2019), Romaine Jean (2020) – a donné au prix un rayonnement intéressant tout en amenant sa touche personnelle à la cérémonie de remise. La présélection des six titres proposés au jury et à son président, enfin, est réalisée par un groupe de bibliothécaires de la Ville de Lausanne avec la déléguée à la politique du livre. Les membres du jury sont sélectionnés après un « appel à jury » lancé à chaque rentrée d'août, après dévoilement des six auteurs en lice pour l'édition du prix. Entre soixante et huitante lausannois de toutes les générations répondent à l'appel, avec chaque année une majorité réjouissante de lecteurs et lectrices âgés de vingt à trente-cinq ans. Six d'entre deux sont choisis, dix pour l'édition 2021.

Après deux saisons au Cercle littéraire de Lausanne, sis place St-François, le cycle des rencontres mensuelles avec les auteur-e-s en lice pour le Prix des lecteurs s'est installé au Lausanne Palace, chaque premier samedi du mois entre octobre et mars. Chacune des rencontres littéraires, gratuites et animées par la déléguée à la politique du livre Isabelle Falconnier, est suivie d'une séance de dédicaces portée par la librairie Basta et d'un apéritif gourmand, en collaboration avec le Lausanne Palace qui joue ainsi un rôle appréciable de facilitateur de culture.

La 7^e édition du Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne 2021, présidée par le comédien Michel Voïta, a révélé son lauréate le 21 avril 2021: Laurent Koutaïsoff, pour *Atlas*.

L'édition 2022 est d'ores et déjà lancée! Rendez-vous sur www.lausanne.ch/prixdeslecteurs.

Ville de Lausanne, à l'initiative de Lausan'noir comme du Prix du polar, Cécile Lecoultré, journaliste culture au quotidien *24Heures*, Michel Sauser, co-programmateur du Théâtre 2.21. Jean-Luc Gremaud, chef de la police judiciaire de Lausanne, laisse sa place dès l'édition 2021 à son collègue Sébastien Dyens, et Christian Zutter, président de l'association Lausan'noir, rejoint également le jury pour l'édition 2021. En quatre ans, et autant de Sélections de 10 titres puis de lauréats, le Prix du polar romand a attiré l'attention du public et des médias sur une production de polars et de romans noirs de plus en plus fournie, diverse et passionnante. Le genre se révèle ainsi des plus aptes à saisir les coulisses de notre société, l'envers du décor et les secrets les mieux gardés, que ce soit en termes d'histoires familiales, sociales ou économique-politiques. A noter que ces auteurs de polar sont accompagnés en Suisse dans leur élan par des éditeurs comme Slatkine, BSN Press, Plaisir de Lire, Montsalvens ou Favre, qui tous ont mis un accent éditorial important sur leur collection de romans dits « noirs ».

Le Prix du polar romand 2021 a été remis à Laurence Voïta pour *Au point 1230* (éditions Romann) dans le cadre du festival Lausan'noir le 10 mai 2021 au Casino de Montbenon à Lausanne.

www.lausannoir.ch

Isabelle Falconnier est journaliste et déléguée à la politique du livre de la Ville de Lausanne

Prix
des lecteurs de la
Ville de Lausanne

Prix
du polar
romand

Prix Edouard-Rod

Fondé en 1996 sous l'impulsion de Jacques Chessex (1934-2009), le Prix Edouard-Rod est décerné tous les ans à la Fondation de l'Estrée à Ropraz (VD) qui a longtemps soutenu financièrement ce prix. Il peut récompenser une œuvre romanesque ou poétique, critique, dramatique, aussi bien qu'un récit ou des nouvelles. Après avoir compté parmi ses membres Rafik ben Salah et Pierre-Yves Lador, le jury se compose aujourd'hui de Mousse Boulanger (cofondatrice du Prix), Corine Renevey, Olivier Beetschen, Jean-Dominique Humbert, Jördis Girault-Tietje (en charge de la Culture à Ropraz) et Jean-Michel Olivier (président). Il se réunit plusieurs fois par année et remet le Prix Edouard-Rod au mois de septembre ou d'octobre à la Fondation de l'Estrée.

« Petite histoire du Prix Edouard-Rod », par Jean-Michel Olivier, président du jury

Né à Nyon en 1857, Edouard Rod était originaire de Ropraz, lieu de résidence de Jacques Chessex. Il a vécu de longues années à Paris où il a été un critique réputé. Il devint lui-même un romancier apprécié, dans la lignée d'Emile Zola avec qui il cultivait des relations d'amitié et qu'il défendit publiquement, comme il défendit les premiers livres de Charles Ferdinand Ramuz. Egalement lié avec Guy de Maupassant, il était un proche de Maurice Barrès qui releva à quel point les romans d'Edouard Rod marquent une étape des lettres françaises.

« Regarder en soi non pour se connaître ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres. »

Edouard Rod, *Les Trois Cœurs*, Didier, Paris, 1890

D'abord attribué tous les deux ans, le Prix est devenu annuel depuis 2012. Il a été présidé de 1996 à 2009 par Jacques Chessex, puis on m'a demandé de reprendre la présidence, ce que j'ai fait avec le plus grand plaisir.

Tributaire, depuis ses origines, de généreux mécènes, mais aussi de la situation économique, le Prix Edouard-Rod, soutenu par la Commune de Ropraz, offrait 8 000 francs à l'heureux lauréat. Puis la crise est arrivée. L'enveloppe du Prix a fondu (1 500 francs en 2013) pour remonter à 3 000 francs grâce à la Fondation de l'Estrée, dirigée par Alain Gilliéron. Aujourd'hui, le Prix est soutenu par la Commune de Ropraz, ainsi que le Fonds Culturel des Communes du Jorat, et se monte à 3 000 francs.

En dix ans de présidence, j'ai pu me rendre compte de l'importance du Prix Edouard-Rod dans le paysage littéraire romand, et même suisse. C'est un Prix qui compte – hormis son aspect financier, qui peut être fluctuant. Parmi les distinctions littéraires, il arrive juste après le Prix Michel-Dentan, fondé en 1985 à Lausanne. J'en veux pour preuve les très nombreuses publications que je reçois, chaque année, en vue de l'attribution du Rod.

Bien sûr, nous ne couvrons pas l'ensemble de la production littéraire romande, des livres nous échappent, mais chaque année, d'une manière générale, nous lisons et partageons une cinquantaine de livres. A chaque réunion, les jurés apportent leur moisson de nouveautés, des coups de cœur, des déceptions, des talents confirmés ou des premiers romans. Et nous en discutons, à bâtons rompus, parfois très vivement, avant de sélectionner les ouvrages qui feront partie du dernier carré des lauréats possibles. En dix ans de présidence, je n'ai constaté aucun coup de force, ni aucune tentative de corruption, aucune pression de copinage. Entre nous, lecteurs passionnés, mais parfaitement bénévoles, tout se passe toujours le plus démocratiquement du monde.

D'autre part, j'ai pu constater l'importance du Prix parmi les candidat(e)s qui se bousculent au portillon. L'attente est grande et quelquefois la déception de ne pas être choisi est amère (j'en veux pour preuve cet écrivain bien établi dans nos institutions universitaires qui, ayant appris qu'il n'avait pas gagné, me demanda d'être aussitôt retiré de la liste des papables d'un prix « créé par Jacques Chessex pour récompenser ses petits copains »).

J'ai pu également constater l'importance du Prix pour celles et ceux qui l'ont reçu – une vingtaine au total. Il ne s'agit certainement pas d'une consécration définitive (dans le domaine de l'art, rien n'est définitif), mais d'une reconnaissance à la fois publique et professionnelle. C'est aussi une confiance que l'on fait à un talent nouveau ou déjà reconnu

– et la confiance est une denrée précieuse en pays protestant. Dans la carrière d'un écrivain, le prix est un jalon important qui lui permet de franchir une étape et d'aller jusqu'au bout de lui-même. Les écrivain(e)s de ce pays œuvrent dans l'ombre et une solitude quelquefois douloureuse : le prix est un encouragement à faire entendre une voix unique, la leur, à nulle autre pareille, et à poursuivre la voie qu'ils ou elles ont choisie. Dans un pays où le silence est roi, où la littérature occupe à peine un strapontin, on a parfois besoin d'un aiguillon et de quelques applaudissements.

Les soucis sont ailleurs.

Il y a tout d'abord l'incertitude liée à l'aspect financier. Pendant longtemps, le Prix a pu compter sur le soutien de mécènes fidèles, puis de la Fondation l'Estrée, qui a subi, elle aussi, les effets de la crise. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Grâce à madame Girault-Tietje, nous avons le soutien de la Commune de Ropraz et du Fonds culturel du Jorat. Mais il faut chaque année réitérer notre demande. Et rien n'est jamais acquis.

D'autre part, j'ai constaté qu'il est de plus en plus difficile de faire connaître nos activités, malgré un grand effort de communication (je ne compte plus les mails, les lettres et les messages téléphoniques que j'envoie chaque année – et qui restent sans réponse). La presse romande traverse une crise sans précédent et les pages culturelles des journaux fondent comme neige au soleil. Certains médias jouent le jeu. Il faut les saluer. Un journal vaudois envoie chaque année un journaliste et un photographe pour couvrir la journée importante de la remise du Prix. Un autre consacre un bel article au lauréat ou à la lauréate du jour en rappelant son parcours littéraire.

Hélas, malgré de nombreuses sollicitations, d'autres médias brillent par leur absence. Je ne m'explique pas le silence de journaux dits de référence à propos d'un événement de la vie culturelle qui a pignon sur rue depuis 1996. La Suisse romande est un petit pays, doublement minoritaire – et la littérature n'y occupe qu'une portion congrue. Mais elle est d'une richesse exceptionnelle (beaucoup de provinces françaises nous envient) et d'une vitalité surprenante, tant au niveau de la création qu'au niveau de l'édition. Qui osera le dire ? Certains auteurs, aujourd'hui, l'ont fait connaître au monde entier (Cendrars, Bouvier, Chessex, Corinna Bille, Chappaz). Les écrivain(e)s qui leur ont succédé ne sont pas en reste et méritent à la fois d'être soutenus et célébrés.

C'est là la modeste ambition que s'est fixée le Prix Edouard-Rod, fondé en 1996 et qui a encore de beaux jours devant lui.

Jean-Michel Olivier, président du Prix Edouard-Rod

« C'est un Prix qui compte – hormis son aspect financier, qui peut être fluctuant. Parmi les distinctions littéraires, il arrive juste après le Prix Michel-Dentan, fondé en 1985 à Lausanne. J'en veux pour preuve les très nombreuses publications que je reçois, chaque année, en vue de l'attribution du Rod. »

« En qualité de “secrétaire perpétuelle”, lectrice vorace, curieuse de tout, Mousse Boulanger est sans conteste l’âme du Prix. Maître Jacques lui réservait toujours une place à ses côtés. Ils formaient un tandem lié par une longue complicité, un respect mutuel lié à une quête de rédemption. »

« Jacques Chessex et Mousse Boulanger: une amitié mouvementée », par Corine Renevey, membre du jury

Lorsque Mousse Boulanger franchit les portes de Radio Lausanne en 1955, c’est dans l’intention de produire avec son mari, Pierre Boulanger, des émissions s’adressant au plus grand nombre. Ainsi *Marchands d’images* voit le jour suivie de *Passage du poète*, *Poésie universelle*, *Tribune des poètes*... En 23 ans de métier, ils deviennent les pionniers de l’expérimentation sonore en Suisse romande, s’inspirant, entre autres, des *Sentiers et les Routes de la poésie* de Paul Eluard. Ils invitent des poètes, organisent des tables rondes, créent des ambiances sonores, disent les textes en explorant la voix comme un matériau sensible. L’émission du 29 novembre 1959 marque le début de leur collaboration avec Jacques Chessex, alors âgé de 25 ans, qui vient de publier *Batailles dans l’air* chez Mermod, son quatrième recueil de poésie. Le 24 janvier 1960, presque comme une valeur de symbole, le poète s’associe à l’émission consacrée aux trois poètes vaudois Gustave Roud, Philippe Jaccottet et Pierre-Louis Matthey accompagnés du couple de flûtistes de l’OCL Marinette et Edmond Defrancesco. Ils partagent une passion commune: la poésie. Quand Mousse et Pierre Boulanger quittent le quartier de la Sallaz pour s’installer dans la campagne joratoise à Mézières, Jacques Chessex, qui reçoit le Goncourt en 1973, ira s’établir dans le village voisin de Ropraz, proche de Carrouge où vit Gustave Roud. C’est l’occasion de rencontres, de rendez-vous le dimanche au café du village: l’extension d’une amitié.

Lorsque Jacques Chessex disparaît pendant trois jours, Mousse Boulanger part à sa recherche dans les cafés lausannois et le retrouve endormi à la table du Grütli. Elle va vers lui, le secoue: « Jacques, il faudrait rentrer, car votre femme Elisabeth est inquiète. » Il la regarde et se tape sur la poitrine avec le même geste que son père a eu juste avant de mourir: « Cette carcasse ne veut pas crever. »

Lorsque Pierre Boulanger meurt brutalement en octobre 1978, Jacques Chessex se rend à l’enterrement. Mais, comme il n’y a pas eu de réception après la cérémonie, il l’appelle le

soir complètement saoul: « C’est Jacques! Tu n’es pas digne de ton mari. » Et il raccroche. Mousse jure de sa vie qu’elle ne lui adressera plus jamais la parole. Quand le destin les met face à face, ils s’évitent, détournent le regard, changent de trottoir.

Puis après seize années de brouille, un jour de 1994, on frappe à la porte de la maison de Mézières. Mousse Boulanger vient de publier avec Jeanlouis Cornuz, la *Correspondance littéraire et amoureuse* de Gustave Roud et Vio Martin aux Editions de l’Aire qui réactive une ancienne querelle entre les différents cercles d’amis de Roud. Le *Samedi littéraire* du 18 juin consacre une pleine page à l’indignation d’un Philippe Jaccottet furieux, qui dénonce l’illégalité de la publication: les initiateurs ont eu l’audace de divulguer une part intime du poète sans l’avis du légataire. Sur la même page, la présidente de l’Association des amis de Gustave Roud, Claire Jacquier déplore, avec hauteur, l’amateurisme du projet. Mousse Boulanger, à qui Vio Martin a confié la totalité de la correspondance, ainsi que Jeanlouis Cornuz, fondateur et premier président de l’AaGR, font face aux critiques. Leur légitimité, ils la puisent dans l’amitié et la promesse faite à la poétesse Vio Martin de publier la totalité des 1200 lettres. Aujourd’hui, cette *Correspondance* est placée aux Archives littéraires de Berne, et avec l’autorisation de Mousse Boulanger, Daniel Maggetti mène le projet de publication à son terme.

Derrière la porte de la maison de Mézières se trouve Jacques Chessex. Le premier réflexe est de lui claquer la porte au nez, mais il tient un bouquet de fleurs dans les mains. Il ne fait plus le malin et lui demande pardon.

– Mousse, ce que tu as fait pour Gustave Roud et Vio Martin est formidable! Quel culot de te mettre l’Institution à dos. Si ça peut te consoler, jamais l’Université de Lausanne ne m’a invité, jamais. Ils me célébreront sans doute quand je serai mort!

Non seulement la polémique les réconcilie, mais les deux amis renouent en évoquant le passé... Ils s’appellent souvent, mangent au café de la Poste à Ropraz, discutent des livres, de peinture et de leur passion des animaux. Chessex est le confident, celui qui porte les souvenirs de Pierre et qui l’encourage à écrire.

Quand Jacques Chessex fonde le Prix Edouard-Rod en 1996, Mousse Boulanger participe à l’aventure. Ils siégeaient déjà ensemble dans le jury du Prix Lipp Suisse. Elle admire son intelligence et la subtilité avec laquelle il soutient des auteurs sans obligation. « Il a le sens du patrimoine littéraire qui se construit d’année en année, capable de déterminer les œuvres qui vont rester. Il n’y a pas de faille chez lui, il a l’instinct du renard. C’est un homme tenace, un vrai Vaudois. » En qualité de « secrétaire perpétuelle », lectrice vorace, curieuse de tout, Mousse Boulanger est sans conteste l’âme du Prix. Maître Jacques lui réservait toujours une place à ses côtés. Ils formaient un tandem lié par une longue complicité, un respect mutuel lié à une quête de rédemption. Dans le foyer de la Fondation de l’Estrée ses lectures des textes primés restent encore des moments de célébration inoubliables.

C’est dans ce lieu que nous avons fait connaissance. J’étais impressionnée par son talent et sa vivacité d’esprit qui en imposait: mémoire vivante de près d’un siècle qui, en côtoyant tous les poètes de ce pays, a porté leurs textes de sa voix sensible et vibrante.

Corine Renevey

Ce texte constitue un extrait de *Mousse Boulanger. Femme poésie: une biographie*, parue à l’automne 2021 aux éditions de l’Aire.

Les Prix Edouard-Rod

1996 – Jean-Louis Kuffer, *Par les temps qui courent*, Campiche

1998 – Michel Layaz, *Ci-gisent*, L’Age d’Homme

2000 – Jacques Roman, *L’Ouvrage de l’insomnie*, Paroles d’aube

2002 – Janine Massard, *Comme si je n’avais pas traversé l’été*, L’Aire

2004 – Georges Haldas, pour l’ensemble de son œuvre

2006 – Patrice Duret, *Le Chevreuil*, Zoé

2008 – Alexandre Voisard, pour l’ensemble de son œuvre

2010 – Olivier Beetschen, *Après la comète*, Empreintes; et Jil Silberstein *Une vie sans toi*, L’Age d’Homme

2012 – Yvette Z’Graggen, *Juste avant la pluie*, L’Aire (à titre posthume)

2013 – François Debluë, pour l’ensemble de son œuvre

2014 – Antoine Jaquier, *Ils sont tous morts*, L’Age d’Homme

2015 – Anne-Claire Decorvet, *Un lieu sans raison*, Campiche

2016 – Pierre Béguin, *Condamné au bénéfice du doute*, Campiche

2017 – Eric Bulliard, *L’Adieu à Saint-Kida*, L’Hèbe

2018 – Bernadette Richard, *Heureux qui comme*, D’autre part

2019 – Julien Sansonnens, *L’Enfant aux étoiles*, L’Aire

2020 – Alain Bagnoud, *La Vie suprême*, L’Aire

« De Cendrars et des prix littéraires », par Alain Bagnoud

Les prix littéraires? Prenons un exemple entre mille : Blaise Cendrars. Il a passé sa vie à révolutionner la poésie, à courir le monde, à écrire et à boire. Quelle énergie! Quelle activité! C'est exceptionnel.

En général, les écrivains ne sont pas des galopins galopeurs. « Vivre ou écrire, il faut choisir », ont dit sous une forme ou l'autre Jean-Paul Sartre, Yves Velan et beaucoup d'autres. Il reste à savoir si on choisit jamais quelque chose dans la vie. Mais enfin, le résultat fait tout de même que certains, qui rêvaient d'écriture comme de conquête de l'Amérique, se retrouvent devant des phrases et des mots plusieurs heures par jour, à enlever des virgules et chercher des synonymes.

Cendrars, lui, bougeait beaucoup, dans sa vie et dans ses textes. Mais deux attaques cérébrales l'ont arrêté à septante-deux ans.

Grabataire et sans défense, il est alors fait Commandeur de la légion d'honneur. Puis il se convertit au catholicisme, se marie à l'église et reçoit un prix littéraire (celui de la Ville de Paris). Le premier de sa vie. Décerné in extremis, à quelques jours de sa mort.

Faut-il voir là un symbole? Le prix littéraire récompenserait-il des auteurs immobilisés? Est-il un prélude à l'enterrement plutôt qu'un nouveau départ? Consacre-t-il l'académisme et néglige-t-il l'arrivée de formes nouvelles? Est-il une distinction bourgeoise qui montre qu'on a pris sagement place dans la classe, sans choisir le chemin des écoliers?

Les réponses dépendent souvent du fait qu'on a reçu, ou pas, des prix. Il faut commencer, d'ailleurs, par considérer qu'il y en a de toutes les sortes.

La première chose à examiner, c'est qui les décerne. S'agit-il d'un public populaire? D'un jury d'écrivains et de spécialistes de la littérature? D'un cénacle affilié à des maisons d'éditions? D'une académie fondée sur des principes esthétiques ou moraux?

Les lecteurs de Balzac savent qu'il a souvent convoité de recevoir un des prix Montyon. Il y en avait trois. Le premier, je cite Wikipédia, sous la dénomination de prix de vertu, était remis à des personnes méritantes; le second, prix pour l'ouvrage littéraire le plus utile aux mœurs, a été remis pour la première fois en 1782.

C'était celui-là dont rêvait le grand romancier. Un prix qui récompense les bons sentiments. A partir de quoi pourtant, comme dit le dicton, on ne fait pas de bonne littérature. Mais peut-être fait-on de bonnes ventes.

D'autres critères encore : s'agit-il d'un prix de découverte, d'encouragement ou de consécration? Qui donne l'argent pour récompenser le lauréat? Une fondation? Un canton? Une commune? Une entreprise? Et enfin, qui adhère au prix? A-t-il une reconnaissance, une influence sur un public, sur les journalistes, sur les universitaires?

Questions que je me pose avec un peu d'angoisse, après avoir été lauréat du Prix Edouard-Rod 2020. Qu'est-ce qu'il récompense? Vite, les statuts!

« Le Prix Edouard-Rod a pour but de promouvoir le travail d'écrivains de qualité d'origine Suisse. Chaque année, ce prix couronne des écritures neuves, inventives, ou confirme des œuvres de haute exigence. » Ouf! J'échappe aux bons sentiments.

Mais pas aux méfiances.

De toute façon, il est de bon ton de casser du sucre sur les prix en public, tout en les désirant en privé. On assure que tout est arrangé d'avance quand on ne les a pas, on parle des influences, des retours d'ascenseur, des magouilles. Ça ne consacre pas les meilleurs, et de loin. Les exemples abondent.

D'ailleurs, on proclame assez qu'on en a marre des examens, des concours. On n'a fait que ça, depuis son enfance, dans les écoles, dans le sport, dans le travail. Ah, cette société de la compétition, de la confrontation, avec les susucres qu'elle donne aux plus méritants!

Mais quand on reçoit une récompense, ça devient tout le contraire. Le jury est excellent, fin connaisseur de la chose littéraire, ne considérant que le texte et sachant apprécier ses qualités. Il a choisi en toute objectivité. On comprend pourquoi on ne l'a pas eu les autres années : c'est qu'on était moins bon. Mais on a mûri, on est devenu un bon vin dans sa bouteille poussiéreuse.

Et l'auteur est ravi. Prenons un exemple entre mille : moi.

Ce n'est pas rien d'être content de temps à autre. Il faut bien avouer que le travail d'écrivain, s'il permet de grandes satisfactions intérieures quand on fait ce travail harassant d'enlever des virgules de trouver des synonymes, offre peu d'occasions de contentement social. Son statut est précaire. Je ne parle même pas de la finance, c'est trop misérable. Mais la considération.

Vous travaillez dur, vous sortez un livre. Trois semaines plus tard, vous rencontrez un vieil ami. La conversation s'engage. On parle santé, famille. Puis la discussion languit. Quand va-t-il nous parler de notre dernière parution?

« Et toi... » demande-t-il enfin.

On dresse l'oreille, on gonfle le torse.

« Tu en es où? Tu écris encore? »

Là, on a la réponse :

« Oui. Et j'ai même reçu un prix. »

Et toc.

Bon, un prix ne fait pas un grand homme. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'il donne de la visibilité. Il désigne un livre, le montre aux médias, qui relayent. Ça ne rend pas le bouquin meilleur, mais d'aucuns l'ouvriront, qui l'auraient laissé sur la pile ou dans la librairie. C'est déjà pas mal.

Alain Bagnoud a reçu le Prix Edouard-Rod 2021 pour *La Vie suprême* (L'Aire)

« De toute façon, il est de bon ton de casser du sucre sur les prix en public, tout en les désirant en privé. On assure que tout est arrangé d'avance quand on ne les a pas, on parle des influences, des retours d'ascenseur, des magouilles. Ça ne consacre pas les meilleurs, et de loin. Les exemples abondent. »

La parole à

Jean-Noël Cuénod

Les Chevaliers de l'Inutile ont donc un prix

La poésie contemporaine dans l'espace francophone semble avoir pour caractéristique déprimante de compter plus de concours et de prix que de lecteurs. A cela, rien d'étonnant. La compétition dominant tous les secteurs de notre société hystérisée par la consommation numérique, elle influence même un mode d'expression littéraire qu'elle méprise.

Des prix de poésie, vous en avez pour tous les goûts, toutes les couleurs, tous les styles, toutes les fantaisies. Il y en a tellement qu'il est difficile de ne pas en remporter quelques-uns quand un besoin pressant de reconnaissance vous pousse à y participer.

«Mais pourquoi concours-tu à ce genre de truc?» m'a demandé, il y a peu, un de mes plus précieux compagnons en poésie. «Nous éprouvons tellement de plaisir à écrire, ou plutôt, composer, un poème... En comparaison, ces récompenses paraissent bien fades, non?»

Oui, il a raison le compère. Pourquoi céder au besoin de reconnaissance? Par vanité tout d'abord. Dans tous les sens du terme: orgueil extraverti et poursuite du vent.

Toutefois, apparaît un autre motif plus terre-à-terre mais moins ridicule. La récompense consiste souvent en l'édition du manuscrit par l'institution qui l'a décernée. C'est toujours bon à prendre.

Il m'est arrivé, comme à tant d'autres, de recevoir des prix de poésie, avec un grand verre de joie additionnée d'un jet amer de honte. Il en est un, toutefois, dont l'obtention m'a procuré un plaisir tout particulier, à savoir le Prix Renée-Vivien attribué en décembre 2019, pour mon bouquin *Qui a éteint le feu?* juste avant que ne débarque sur les rives de l'Europe Sa Malgracieuse Majesté Covid XIX.

Un point à préciser tout d'abord, avant d'être primé, l'ouvrage en question avait déjà trouvé son editrice en la personne de la poétesse genevoise Huguette Junod, corps et âme des Editions des Sables.

Outre le fait qu'il fut attribué jadis à Marguerite Yourcenar, écrivain que j'admire tout particulièrement, le plaisir était d'autant plus vif de recevoir le Prix Renée-Vivien qu'il est dédié à une poétesse qui a marqué la Belle-Epoque par sa sulfureuse et saphique inspiration. *Qui a éteint le feu?* étant un récit qui en appelle au retour des sorcières et à l'extinction du patriarcat, on ne saurait espérer meilleur cadeau.

Alors qu'elle fut célèbre à la fin du XIX^e siècle, Renée Vivien tomba petit à petit en purgatoire littéraire. Mais une académie qui porte son nom s'efforce désormais dans l'en sortir. C'est donc elle qui attribue la récompense.

Pour donner une très petite idée du talent de Renée Vivien, ce sien quatrain extrait d'«Amazone», l'un des poèmes du recueil *Etudes et Préludes*:

L'amazone sourit au-dessus des ruines,
Tandis que le soleil, las de luttes, s'endort.
La volupté du meurtre a gonflé ses narines:
Elle exulte, amoureuse étrange de la mort.

Elle aimait les femmes et la vie, la soie des caresses et la morsure de ses soleils. Pas sainte certes, mais bienheureuse, Renée-Vivien.

Contrairement à celle que le critique littéraire et écrivain André Billy surnommait «Sapho 1900, Sapho cent pour cent», les poètes d'aujourd'hui ne font plus scandale. Leur ombre se dessine, ici ou là, lorsqu'ils errent dans les décombres d'un monde exclusivement livré l'utile à court terme (mais à long terme). Ce sont les Chevaliers de l'Inutile à la monture de brume et au sabre de bois.

Cette époque au mauvais goût très sûr passera, tôt ou tard. On peut se nourrir d'espoir ou d'illusion en espérant que celle qui lui succédera se rendra compte que les Chevaliers de l'Inutile ont un prix.

Un prix qui ne serait pas que littéraire.

Jean-Noël Cuénod

«Des prix de poésie, vous en avez pour tous les goûts, toutes les couleurs, tous les styles, toutes les fantaisies. Il y en a tellement qu'il est difficile de ne pas en remporter quelques-uns quand un besoin pressant de reconnaissance vous pousse à y participer.»

Prix Lettres frontière

« Par l'intermédiaire de son réseau d'adhérents et de partenaires (éditeurs, auteurs, programmeurs littéraires, organismes publics et privés de promotion du livre et de la lecture suisses et français), l'action annuelle de Lettres frontière concerne presque 600 personnes. Les trente-cinq à quarante rencontres d'auteurs annuelles organisées lors du « circuit » touchent environ 700 personnes... »

Mission, activités

Lettres frontière est une association transfrontalière, née en 1993 de la volonté des pouvoirs publics suisses et français, dont la mission est la promotion de la littérature contemporaine francophone en région Auvergne-Rhône-Alpes et en Suisse romande, à travers l'organisation de rencontres d'auteurs dans des contextes variés : en bibliothèque, librairie, association, salon littéraire, autre structure culturelle et en plein air...

Elle défend les auteurs et les éditeurs de ces deux régions et fédère, à travers son réseau d'adhérents, de nombreux autres professionnels du livre. Elle favorise ainsi les échanges entre eux et concourt à dynamiser leurs programmations littéraires.

Son jury est composé de professionnels de la lecture publique (bibliothécaires ou libraires), mais aussi de grands lecteurs français et suisses. Il mène, chaque année, une veille active sur la production littéraire des auteurs et éditeurs d'Auvergne-Rhône-Alpes et en Suisse romande, afin de repérer les œuvres de fiction qui répondent aux critères de la Charte de la Sélection pour le Prix Lettres frontière.

Cette Sélection est mise en valeur lors de la manifestation « L'Usage des mots », qui a lieu le deuxième samedi de novembre, à Annemasse, Thonon-les-Bains ou dans le Canton de Genève, en alternance chaque année.

« L'Usage des mots » est une journée littéraire proposant trois débats thématiques avec les auteurs de la Sélection, animés par des modérateurs professionnels, dix séances de lecture à haute voix des livres de la Sélection par les auteurs eux-mêmes, suivis d'échanges informels avec le public et de signature de dédicaces, et enfin la remise du prix Lettres frontière aux deux lauréats suisse romand et auvergnat-rhône-alpin.

De plus, un éditeur de l'une des deux régions est invité à présenter l'historique et le catalogue de sa maison, c'est le « Coup de chapeau à l'éditeur ».

Un libraire local, rhônalpin ou romand, différent chaque année, est partenaire et assure la vente des ouvrages des auteurs de la Sélection et de l'éditeur convié.

Par le passé, Lettres frontière a également été amenée à proposer des expositions rétrospectives de ses actions, lors des dates anniversaires de sa création.

Suite à « L'Usage des mots », les auteurs de la Sélection du Prix Lettres frontière sont invités, au cours du semestre de l'année suivante, à rencontrer leurs lecteurs au sein de la trentaine de bibliothèques et librairies adhérentes de Lettres frontière, en Suisse romande et en région Auvergne-Rhône-Alpes. Cela donne lieu à un « circuit de rencontres » de janvier à juin, entre 35 et 40 selon les années.

Ces rendez-vous prennent des formes variées selon les lieux dans lesquels elles se déroulent. La plupart du temps, la rencontre est animée par le bibliothécaire ou le libraire responsable de la structure hôte. Parfois, un comédien et/ou un modérateur professionnel peut lire des extraits de l'ouvrage concerné et/ou animer la rencontre. Elles peuvent aussi donner lieu à des lectures musicales en collaboration avec des musiciens professionnels, ou être accompagnées d'une exposition en lien avec la thématique traitée dans l'ouvrage de l'auteur invité.

Parallèlement, les auteurs de la Sélection sont invités à des rencontres-débats conçues en partenariat avec des organismes littéraires régionaux : Salon du livre de Genève, Salon du livre suisse de Sion, festival La Fureur de lire avec la Maison de Rousseau et de la Littérature à Genève...

Ponctuellement, des rencontres « décalées » sont organisées avec d'autres organismes culturels (musées, associations, services culturels de collectivités...) pour mettre en valeur les sujets abordés dans les livres de la Sélection.

Par l'intermédiaire de son réseau d'adhérents et de partenaires (éditeurs, auteurs, programmeurs littéraires, organismes publics et privés de promotion du livre et de la lecture suisses et français), l'action annuelle de Lettres frontière concerne presque 600 personnes.

Les 35 à 40 rencontres d'auteurs annuelles organisées lors du « circuit » touchent environ 700 personnes dans des communes de tailles variables et dans les lieux parfois isolés. « L'Usage des mots » draine entre 400 et 600 personnes selon les éditions.

Enfin, les rencontres « hors les murs » touchent de nouveaux publics que Lettres frontière n'atteindrait pas si elle se cantonnait aux classiques lieux du livre (bibliothèques, librairies, salons) : touristes pour la balade cyclolittéraire de Divonne-les-Bains à Nyon, usagers de musées...

Tous les événements organisés par Lettres frontière et coorganisés avec des partenaires littéraires sont gratuits pour le public, mais rémunèrent les auteurs.

Le financement

Les actions de Lettres frontière peuvent voir le jour grâce au soutien de ses partenaires institutionnels historiques : les Villes d'Annemasse, de Thonon-les-Bains et la République et Canton de Genève, mais aussi de ses autres partenaires financiers : la Région Auvergne-Rhône-Alpes, la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) Auvergne-Rhône-Alpes / Ministère de la culture et de la communication, le Conseil Savoie Mont Blanc / Départements de la Haute-Savoie et de la Savoie, le Canton du Valais / Médiathèque Valais, le Canton de Vaud / Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, le Conseil du Léman, La Sofia (Société française des intérêts des auteurs de l'écrit) et la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature.

Pour financer ses initiatives transfrontalières, Lettres frontière reçoit des cotisations de ses adhérents, qu'ils soient individuels ou des personnes morales (bibliothèque, librairie ou association culturelle).

Etre adhérent de Lettres frontière permet de lire la Sélection (ou l'une de ses deux parties), voter pour un (ou deux) « Coup(s) de cœur », et ainsi contribuer à l'attribution du Prix Lettres frontière, mais aussi d'être invité à l'ensemble de nos manifestations, à la Rencontre Coups de cœur des lecteurs pour échanger sur les livres sélectionnés, ainsi qu'à l'Assemblée générale annuelle.

Pour les bibliothèques, librairies et associations culturelles, elles peuvent également promouvoir la richesse littéraire de votre territoire et du territoire voisin à travers les sélections annuelles, constituer un groupe de lecteurs et les faire participer à un prix littéraire transfrontalier, organiser une rencontre avec un auteur et/ou l'éditeur « Coup de chapeau » dans leurs locaux, annoncer leurs actualités littéraires sur le site Internet de Lettres frontière et enfin profiter du réseau Lettres frontière pour faciliter leurs échanges avec les acteurs du livre en Auvergne-Rhône-Alpes et Suisse romande.

En 2020, Lettres frontière comptait 36 structures adhérentes, 30 adhérents individuels et 10 structures non adhérentes mais partenaires du Prix Lettres frontière, de part et d'autre de la frontière.

Séverine Davignon est chargée de mission auprès de Lettres frontière. Plus d'informations sur www.lettresfrontiere.net, ainsi que sur Facebook et LinkedIn.

Extraits des allocutions des lauréats du Prix Lettres frontière 2012 à 2019

«Les frontières, elles sont faites pour sauter par-dessus bien sûr, et je ne m'en suis pas privé. De Lausanne à Yverdon, de Sierre à Saint-Etienne, sans compter toutes les petites frontières que délimitent les vallées des Alpes et qu'en voiture ou en train j'ai franchi allégrement. Mon passeport? Un livre sous le bras. Rien à déclarer? Si, tout! Le plaisir du texte, l'émotion, les échanges, les découvertes, les lectures, les repas entre amis.»

Franck Pavloff, Prix 2013 côté Région Rhône-Alpes pour *L'Homme à la carrure d'ours*, Albin Michel, 2012

«Aujourd'hui, j'habite entre deux autoroutes par où les Allemands roulent vers la France et les Français vers l'Allemagne. Ça doit être cela, l'enfer réservé aux faiseurs de charniers de 14-18, que l'on appelait des stratèges : ces passages qui font se rencontrer les hommes. Une heure et demie d'autoroute, c'est l'Allemagne ; une heure et demie d'autoroute, c'est la France.»

Jean-François Haas, Prix 2013 côté Suisse romande pour *Le Chemin sauvage*, Seuil, 2012

«Ce qui existe, ce n'est pas tant la frontière que le territoire qu'il faut visiter, la distance à franchir. Passer de la grande métropole à la petite ville, rater quelques trains, longer les montagnes, des rivières, des lacs, entrer en ces pays patients où l'auteur est lu, attendu et là se déclarer parce que tout a été rendu possible par un travail de passeurs, ces dizaines de bibliothécaires, lecteurs et bénévoles des cercles, libraires.»

Paola Pigani, Prix 2014 côté région Rhône-Alpes pour *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, Liana Levi, 2013

«Et ce prix : quel symbole ! Il ne pouvait y en avoir un autre pour Sibylle, mon héroïne, dont l'ambition était justement de se défaire de la notion de frontière, de se libérer des démarcations territoriales de son pays l'Allemagne. Elle estimait, en effet, que la parole était supérieure aux barricades, une ébauche vers la liberté. Les lecteurs lui ont donné raison, ils ont fait fi des frontières. De Ville-la-Grand à Riddes, ils l'ont accueillie chez eux, dans l'intime de leur repli de lecture et l'ont suivie dans sa quête d'un travail de mémoire qu'elle devinait rédempteur.»

Bettina Stepczynski, Prix 2014 côté Suisse romande pour *Sibylle, une enfant de Silésie, D'autre part*, 2013

«On rêve de passerelles plus nombreuses, enjambant d'autres frontières, limites ou cadres que nos lettres, obstinément, anéantiraient. Ces lettres, ces mots tracés dans l'exiguïté d'un secret, adressés à un lectorat encore inexistant, traversent une première frontière grâce à vos lecteurs. Se voir alors désigné et attendu, invité pour des rencontres toujours solaires, est un franchissement pour l'auteur. De sa solitude à la collégialité. Il en reste marqué.»

Christian Chavassieux, Prix 2015 côté Région Rhône-Alpes pour *L'Affaire des vivants*, Phébus, 2014

«On roule, en train, en voiture, en bus ; on traverse des gares, des ponts, des villes et des villages, on franchit des frontières, des cols aux incontournables virages, des ruisseaux, des rivières, parfois même est-ce un fleuve ; et puis, soudain, on débouche sur ces visages. Face à eux, on ne voudrait que prendre le temps d'écrire : leurs regards, leurs pommettes et leur grain de peau, leur façon de sourire, leurs rides. Et pourtant, on leur parle, à ces visages, du Verbe qui nous relie, des mots qui ont su nous unir, et ce n'est plus nous l'auteur, c'est eux, tout autant, chacun de ces visages recréant à nouveau le livre, à l'infini de ses envies.»

Xochitl Borel, Prix 2015 côté Suisse romande pour *L'Alphabet des anges, L'Aire*, 2014

«Ce n'est jamais facile de parler de son travail, surtout quand soi-même on ne sait pas exactement comment ça marche. Parfois on a peur aussi qu'en l'expliquant, une part de mystère s'envole, car ce mystère on en a besoin pour écrire. Mais heureusement, il y a également dans ces rencontres un formidable encouragement à continuer, à rentrer chez soi, se remettre au travail en se disant pendant quelques jours que ça vaut la peine de continuer. Ce que nous disent certains lecteurs nous apprennent des choses dont on n'avait pas idée. Et là ça devient vraiment intéressant. Parce que comme l'a dit quelqu'un, on écrit un livre pour savoir ce qu'il y a dedans. C'est étrange mais c'est vrai. Et lorsque ce sont les lecteurs qui nous aident à le savoir, on a envie de les embrasser.»

Hubert Mingarelli, Prix 2016 côté Région Auvergne-Rhône-Alpes pour *La Route de Beit-Zera*, Stock, 2015

«Recevoir le prix lettres frontière inaugure une série de rencontres : avec des lieux qu'on n'aurait jamais repérés sans le GPS reçu pour Noël, avec des animateurs accueillants dans des bibliothèques chaleureuses, avec des lecteurs attentifs et curieux qui, la plupart du temps, se sont déjà penchés sur votre livre et l'apprécient ! Quelle somme de travail et d'énergie ils ont dépensée pour qu'aient lieu ces moments d'échanges autour d'un récit, d'une verrée et parfois d'un repas ! Là, on parle de l'essentiel : de nos questionnements, de l'étrangeté du monde et des chemins surprenants de la vie. Alors l'auteur s'extrait pour un temps de sa solitude de son manuscrit et se réjouit de croiser tous ceux qui le lisent et lui ont attribué cette récompense !»

Anne-Claire Decorvet, Prix 2016 côté Suisse romande pour *Un lieu sans raison*, Campiche, 2015

«Qu'y a-t-il entre la Suisse romande et la Région Auvergne-Rhône-Alpes, le double terrain de jeu de Lettres frontière ? Le Léman. Le Léman, ce n'est pas tout à fait la mer. Comme elle imprévisible, fécond, balayé par les tempêtes ou ponctué de voiles colorées, il lui manque les marées, les vagues énormes, les baleines, les porte-conteneurs, les phares, l'immensité. Notre Léman se noierait dans les Grands Lacs d'Amérique, le Titicaca ou le seigneur Baïkal. Et même ceux-ci, des nains au regard des océans.»

François Garde, Prix 2017 côté Région Auvergne-Rhône-Alpes pour *L'Effroi*, Gallimard, 2016

La Charte de la Sélection pour le Prix Lettres frontière (extraits)

«Afin de contribuer à la promotion de la littérature contemporaine en Suisse romande et en Auvergne-Rhône-Alpes, le projet de l'association Lettres frontière se développe autour d'une Sélection d'ouvrages. Issue d'une année de lectures croisées, réalisées par un jury transfrontalier, elle constitue le point de départ de circuits de rencontres en Auvergne-Rhône-Alpes et en Suisse romande autour des auteurs sélectionnés. Les 10 titres qui composent cette Sélection (5 liés à la Région Auvergne-Rhône-Alpes et 5 liés à la Suisse romande) concourent au Prix Lettres frontière, prix littéraire transfrontalier dont cette charte détaille les critères et le fonctionnement.»

«Pour pouvoir concourir au Prix Lettres frontière, un livre doit répondre à ces critères : être écrit par un auteur résidant en Auvergne-Rhône-Alpes ou en Suisse romande (ouvrages col-lectifs exclus), être publié à compte d'éditeur, être un livre de fiction adulte au sens large (roman, nouvelles, poésie, théâtre), être écrit originellement en français (et non pas traduit).»

Les Prix Lettres frontière (pour la Suisse romande)

- 2002 – Noëlle Revaz, *Rapport aux bêtes*, Gallimard
- 2003 – Philippe Dubath, *Zidane et moi*, L'Aire
- 2006 – Elisabeth Horem, *Shrapnels: en marge de Bagdad*, Campiche
- 2007 – Anne-Lise Grobéty, *La Corde de mi*, Campiche
- 2008 – Eugène, *La Vallée de la Jeunesse*, La joie de lire
- 2009 – Yasmine Char, *La Main de Dieu*, Gallimard
- 2010 – Olivier Sillig, *La Cire perdue*, Campiche
- 2011 – Jacques-Etienne Bovard, *La Cour des grands*, Campiche
- 2012 – Metin Ardit, *Le Turquetto*, Actes Sud
- 2013 – Jean-François Haas, *Le Chemin sauvage*, Seuil
- 2014 – Bettina Stepczynski, *Sibylle, une enfant de Silésie*, D'autre part
- 2015 – Xochitl Borel, *L'Alphabet des anges*, L'Aire
- 2016 – Anne-Claire Decorvet pour, *Un lieu sans raison*, Campiche
- 2017 – Silvia Härr, *Je suis mort un soir d'été*, Campiche
- 2018 – Damien Murith, *Le Cri du diable*, L'Age d'Homme
- 2019 – Chirine Sheybani, *Nafasam*, Cousu Mouche
- 2020 – Roland Buti, *Grand National*, Zoé
- 2021 – Laurent Koutaïsoff, *Atlas*, Campiche

«La littérature est toujours passée en contrebande à travers les frontières. C'est d'Amsterdam que Montesquieu publie sous le manteau *Les Lettres Persanes*, à Lausanne que l'anglais William Beckford fait imprimer *Vathek* en français, Nabokov passe à l'Ouest et à la langue anglaise, Cioran s'accroche à son accent des Carpathes mais écrit avec le style de La Rochefoucauld. Tous ne revendiquent qu'un territoire, une patrie : la littérature. Le lieu où les hommes se rejoignent. Oui, les écrivains sont les illusionnistes fraternels qui offrent leur monde en partage, un univers de papier avec des personnages plus réels que les ombres humaines croisées dans "la vraie vie".»

Carine Fernandez, Prix 2018 côté Région Auvergne-Rhône-Alpes pour *Mille ans après la guerre*, Les Escales, 2017

«Michel-Ange disait qu'il faut libérer la forme humaine emprisonnée dans le bloc de pierre. Je crois qu'il en est de même pour l'écriture. Il faut gratter le blanc de la page pour qu'apparaissent les mots. Ces mots dont on fera des romans, des nouvelles, des poèmes. Ces mêmes mots qui feront s'ouvrir des portes et des fenêtres pour s'évader, feront naître des plaines, des forêts, des mers et des océans de liberté, car, à la fin de l'histoire, qu'est-ce que la littérature et qu'est-ce que l'art, sinon le dernier gardien du rêve Humanité.»

Damien Murith, Prix 2018 côté Suisse romande pour *Le Cri du diable*, L'Age d'Homme, 2017

«Quand les lecteurs te demandent pourquoi tu écris, tu es gênée pour répondre. Alors, avec cette audace qui saisit les couards au bord du plongeur, tu te lances dans des explications chaque fois différentes. Pourquoi écris-tu ? La fiction seule peut en dire quelque chose, celle qu'on se raconte, enfant, pour se situer dans le désir de l'autre et en supporter les contours. Celle du fantasme, cette fenêtre par laquelle chacun contemple son monde. Tu écris parce que tu ne peux pas faire autrement, que cela s'impose à toi. Tu écris à cause des ribambelles de mots massés à tes frontières intérieures et qui ne demandent qu'à dire. Lestés par un désir qui t'échappe, ils font fi du refoulement et de la censure. Un matin de liesse, ils franchissent la ligne. Tout juste prennent-ils le temps d'enfiler quelque déguisement qui les rend acceptables. Alors, tu écris...»

Françoise Guérin, Prix 2019 côté Région Auvergne-Rhône-Alpes pour *Maternité*, Albin Michel, 2018

«Lettres frontière m'a fait découvrir que derrière les histoires que je racontais – derrière la première histoire que j'ai racontée, pour de vrai, sur du papier ; pas dans les airs, ou dans ma tête –, il y avait des auditrices et auditeurs. Des lectrices et lecteurs. Et qu'ils aimaient ! Cela a été une rencontre et un immense bonheur, même si un méchant virus s'en est mêlé et m'a empêché de savourer pleinement cette année d'échanges. J'aurais pu vous rencontrer, vous mes lectrices et lecteurs, et puis j'ai été coupée dans mon élan. Je parle à mon échelle, de conteuse d'histoires – d'écrivaine ? – alors que j'ai pleinement conscience de la gravité des événements que nous avons traversés.»

Chirine Sheybani, Prix 2019 côté Suisse romande pour *Nafasam*, Cousu Mouche, 2018

Le lauréat romand 2020

Roland Buti pour *Grand National*, Zoé, 2019: «Grand National» est le nom de l'hôtel où la mère de Carlo, le personnage principal, a choisi de finir ses jours. C'est ainsi qu'il va découvrir qu'il ne sait rien de la jeunesse de cette dernière, pendant la Seconde guerre mondiale. Carlo est jardinier-paysagiste, il aime couper, élaguer et arranger les beaux jardins des riches propriétaires qui l'emploient. Il forme un duo insolite et un peu burlesque avec son employé, Agon, réfugié politique des Balkans. Roland Buti a l'art de nous mettre tout contre ses personnages, de nous les rendre familiers de manière tactile, concrète et sensorielle. Le corps, le visage, les mouvements de chacun, la nature et les émotions sont saisis avec une infinie douceur, en dépit de la violence ou du comique des scènes. Ce livre est une pépite, une escapade intime, tendre et délicate. Il y a beaucoup de poésie dans ces

pages, le parallèle entre la vie et les jardins (qu'ils soient secrets ou partagés), les oiseaux et la liberté est merveilleux...»

Né à Lausanne en 1964, Roland Buti y fait des études de lettres et d'histoire, qu'il achève en 1996 par la rédaction d'une thèse remarquée sur l'extrême-droite en Suisse entre 1919 et 1945. Après un recueil de nouvelles, *Les Ames lestées*, parues en 1990, il publie en 2004 *Un nuage sur l'œil*, premier roman couronné par le Prix Bibliomédia 2005 et retenu dans la Sélection Lettres frontière 2005. En 2007 paraît *Luce et Célie*. Puis en 2013, c'est *Le Milieu de l'horizon*, un texte couronné de nombreux prix littéraires (Prix suisse de littérature 2014, Prix du public de la RTS 2014, Prix du Roman des Romands 2014-2015, Prix Alpes-Jura 2013), traduit dans sept langues et adapté au cinéma en octobre 2019.

Le lauréat rhônaypin 2020

Tom Noti pour *Elles m'attendaient*, La Trace, 2019: «Le livre du psychologue Fitzhugh Dodson, «Tout se joue avant six ans», pourrait être la source de la puissante représentation de ce concept que donne Tom Noti avec son roman «Elles m'attendaient». Il nous démontre comment une belle romance qui réconcilie Max et Halley avec le bonheur peut plonger dans un parcours étrange. Drame ? Résolution psychologique ? Leur cheminement, comme celui de Rosie, l'enfant qui a besoin d'eux, nous entraîne, avec de beaux tours de style, à réfléchir sur les sensibilités et les choix de ceux qui ne veulent pas renoncer à l'accord de l'âme avec la vie.»

Tom Noti vit au creux de montagnes majestueuses de la région grenobloise qui sont son oxygène. Ses histoires racontent les gens qui avancent, vaille que vaille, avec leurs sentiments en bandoulière et les casseroles qu'ils triment. Il est l'auteur de plusieurs romans, dont *Les Naufragés de la salle d'attente*, paru en 2016.

La parole à Valérie Gilliard

La BOURSE: patchwork point à point

J'ai appuyé sur le petit bouton de fin d'appel. Je roulais dans les rues avec mon Renault Twizy, pas le droit de téléphoner alors mais la sonnerie avait jailli de mon sac et l'intuition m'avait asséné un impérieux «décroche». J'avais entendu une voix féminine inconnue et avant qu'elle ait dit quoi que ce soit j'avais deviné mais fait semblant de rien et puis oh! vraiment? ah! C'est fantastique! Merci... et deux trois mots utiles et de politesse et de salutations. Et fin d'appel. Je me suis retenue de hurler là tout de suite dans les rues. La mini-voiture jouet a fait un bond en avant et ce bond m'a conduite à la maison où j'ai déboulé et enfin pu hurler à peine entrée JE L'AI EUE! Quoi? Ben la bourse! La bourse à la création littéraire de l'Etat de Vaud!

Tu vois quand tu es au restaurant: tu choisis une entrée-un plat-un dessert. Ou bien un plat-un dessert. Ou bien un plat-un café. Jamais un dessert-un plat. Jamais vu ça. Pas sûr qu'à l'époque des aberrations culinaires comme le bubble tea, les buffets à gogo ou les gobelets de nouilles saveur chicken, on ne le voie un jour. Mais voilà: manger le dessert avant le plat, ça promet de l'étrange. Comme mordre dans la mauvaise partie. Comme se sentir écoeuré avant le plat de résistance. Comme avoir envie de sortir avant la fin. Aller à l'envers. La récompense avant l'effort, le chocolat avant la pilule, le café avant le repos, les pantoufles avant les souliers de ski, le bain chaud avant la migraine, la bourse avant l'écriture.

J'ai nettoyé mon bureau. J'ai mis sur la tête un foulard de couleur roulé en bandeau c'est pour le côté Simone de Beauvoir et puis comme ça j'entre dans ma nouvelle vie. Les dossiers d'école bien serrés ont l'air à peu près classés (on verra bien quand on s'en resservira, dans mille ans c'est à dire dans trois mois et demi), la table nette, le dico en place, une pile de bouquins à gauche, *L'Anatomie du scénario* de Truby au-dessus, et au centre l'ordinateur, et le cahier dans lequel on a pris des notes l'été dernier en vue de l'écriture. Voilà. On y est. C'est l'heure de préparer le repas. Les gosses vont rentrer et comme j'ai congé c'est normal je prépare à manger. J'ai bien le temps. Préparer, manger, nettoyer la table et la cuisine et une lessive à mettre. Il faut aussi lire. Ce dialogue entre la lecture et l'écriture c'est une nécessité. Je lis. Je base une partie de mon récit sur un thème que je sais trouver chez Cohen. Et aussi chez Colomb. Et aussi chez Flaubert. Et chez Zéniter. Et chez... je lis. je note. Je lis. Le repas. La lecture. Les notes. La lessive. Les animaux. Les devoirs des enfants. Ma mère à aider. Quand je me rends compte que je n'ai encore écrit que des notes sur mon journal d'écriture, le joli foulard autour de ma tête est déjà passé à la lessive depuis longtemps. Et je comprends une chose: le temps, c'est un bien à gérer...

«Tu as quatre mois de congé? quelle chance! Du temps quoi! Et tu y arrives? Tu écris? Tu avances bien? Ah non, pourquoi? Tu as un texte à me montrer? Tu as bien travaillé?»

Lundi: visite d'un EMS – trois autres sont agendées. Heureusement que j'ai ce temps de congé, c'est du pain béni en cette période de chagrin de soucis de difficultés. «Tu as pu trouver un scénario? Non? Mais qu'est-ce que tu fais?» Mardi: médecin pour le petit. Soucis de fatigue et rhumes chroniques. Rien de bien méchant, mais la maîtresse se plaint de ses absences. «Et ton personnage, il te hante? Certains écrivains disent qu'ils vivent avec leurs personnages. Ah? Ce n'est pas ton cas? Pourquoi? Et tu écris sur quoi?» Mercredi: sport pour commencer la journée. Les idées se bousculent alors que le corps travaille. Noter, vite noter. A la maison, c'est fou ce que les idées se banalisent une fois qu'elles sont sur le papier. Et puis... quel est ce tabou qui ne nous permet pas d'écrire pleinement et sans barrière sur nos souvenirs et ceux des autres? Interdits familiaux? Peur d'être critiquée? Inconscient qui floute tout? Peine à trouver le fil conducteur – parmi les livres d'histoire qui s'empilent – il faut saisir le contexte – il faut pondre du texte – un jour je me les ferai, les plates-bandes de mon inconscient...

Tu sais, l'angoisse. Celle qui te prend le matin quand tu te dis: déjà plus d'un mois de passé. Moisson d'un mois: un carnet rouge rempli pour le scénario – cousu de fil blanc j'aurais peut-être pu m'en rendre compte avant. Et puis, des notes, et puis, des doutes. Quelle fausse intuition a donc guidé le comité de la Bourse vers mon projet? Tu sais, l'angoisse. J'ai reçu de l'argent ils me font confiance et moi qui ponds un scénario

qui n'en est pas un. Construire sur un fil rouge. Donner une attente au lecteur qui se demande: que va-t-il se passer ensuite? Non. Mon fil poétique suffira. Ah parce que tu appelles ça de la poésie? Laisse-moi rire. Elucubrations de petite fille névrosée. Et puis c'est le tourbillon. Bon, on va marcher il paraît que les pas aident pour l'imagination. C'est même moi qui l'ai dit dans ma toute première interview à la RTS... les pas et l'imagination... quel cliché. Retour à la case départ: l'angoisse.

On a pondu des pages et des pages. Le journal d'écriture marbré d'idées au fil des jours en compte plus de cent. On relit les chapitres. L'écriture n'est pas finie. Elle boîte. De toutes ces pages, lesquelles sont à sauver? Un livre, c'est construit. Le mien ressemble à une boîte de puzzle dont on n'est pas sûr d'avoir ramassé toutes les pièces. Il va demander de la patience. Il ressemble à ma vie... pendant ce congé, ma mère s'est retrouvée seule. Tragédie de la vieillesse et de la maladie de mon père. Comme si les émotions et les difficultés s'engouffraient dans les vides créés pour autre chose. Les malheurs, pour autant, nourrissent l'être d'une humanité plus vaste qu'avant. Attendre encore: le séjour d'écriture va vers sa fin, le livre n'est pas écrit.

Tu sais c'est comme la terre: il faut la préparer. Il faut puriner. Ensemencer. Regarder le ciel. Arroser parfois. Ne pas arroser parfois. Sarcler. Mettre de l'engrais. Soigner. Attendre. La récolte arrive au terme de bien des peines. Elle est belle si tu sais aider la terre avec ton âme. Mon livre convoque les fantômes et parmi eux mon grand-père. Sa sagesse... l'écriture comme la terre, ce n'est pas que le moment d'un rêve ou même d'une transe. C'est de la patience et du travail et de l'écoute et de l'éveil.

Un jour je me suis rappelé que Flaubert avait mis six ans à écrire *Madame Bovary*

Un jour un bibliothécaire a trouvé un extrait de mon roman en cours intéressant et inspirant

Un jour je me suis remise au travail parce que ce matin précisément j'ai eu une vision de mon personnage

Un jour un écrivain m'a envoyé un message sur facebook pour me dire qu'il a lu un de mes autres livres et que ma sensibilité lui a vrillé l'âme

Un jour je me suis dit que mon livre ne serait sans doute pas *Madame Bovary* mais que ce serait, pour moi, un grand livre

Un jour tu sais que le temps ne compte pas que tu cherches que tu tiens à ce travail que tu le mèneras à terme que tu es dans l'enquête que c'est tout ce qui compte et que, comme disait Jean d'Ormesson (qu'est-ce qu'il vient faire ici?) tu diras merci pour les roses et merci pour les épines et... merci pour la Bourse.

Valérie Gilliard
Bourse à l'écriture de l'Etat de Vaud 2018

«Mais voilà: manger le dessert avant le plat, ça promet de l'étrange. Comme mordre dans la mauvaise partie. Comme se sentir écoeuré avant le plat de résistance. Comme avoir envie de sortir avant la fin. Aller à l'envers. La récompense avant l'effort, le chocolat avant la pilule, le café avant le repos, les pantoufles avant les souliers de ski, le bain chaud avant la migraine, la bourse avant l'écriture.»

Le Roman des Romands

« Quand on enseigne, ou plus largement, quand on cherche à éduquer un individu plus jeune que soi, on rêve de plusieurs choses tout à fait contradictoires, qui pourraient peut-être se résumer ainsi: lui laisser faire ses expériences, mais prévenir tout faux pas; l'inciter à découvrir des passages inconnus, mais baliser le chemin pour en éviter tous les dangers; et répéter à l'envi "dis-moi franchement ce que tu penses", mais poursuivre par "cependant écoute d'abord ce qu'il faut que tu saches!". »

Les lauréates

2009-2010 – Yasmine Char, *La Main de Dieu*, Gallimard

2010-2011 – Philippe Testa, *Sonny*, Navarino

2011-2012, Reynald Freudiger, *Angeles*, L'Aire

2012-2013 – Nicolas Verdan, *Le Patient du docteur Hirschfeld*, Campiche

2013-2014 – Max Lobe, *39 rue de Berne*, Zoé

2014-2015 – Roland Buti, *Le Milieu de l'horizon*, Zoé

2015-2016 – Xochitl Borel, *L'Alphabet des anges*, L'Aire

2016-2017 – Claudio Ceni, *Violence*, Infolio

« L'expérience unique d'un grand jury renouvelé chaque année! », par Fabienne Althaus Humerose

Préambule: A la découverte de ma lecture!

Comme enseignante de littérature française dans un gymnase genevois, cela fait plusieurs décennies que je me bats contre ces contradictions, ou plutôt contre ces incohérences, à travers un engagement qui cherche à donner non pas des réponses à l'objet de notre étude commune, mais bel et bien les outils pour permettre de poser d'autres questions par le biais de la littérature: à chacun ses propres questions, celles qui mèneront à trouver non pas la réponse attendue, mais les réponses dont l'élève a provisoirement besoin pour avancer dans sa carrière intellectuelle.

Pourquoi tout ce préambule à la présentation de l'expérience du Roman des Romands? Parce que, justement, ce prix littéraire a été créé, non pas uniquement pour récompenser des auteurs (acte éminemment subjectif), mais bien plutôt pour mettre en valeur les jeunes étudiants de ce pays, engagés dans le jury: parce que ce sont eux qui, en prenant la parole, nous ramènent aux questions que l'Histoire (avec un grand H) pose à leur génération – et non pas à celles que les profs leur posent à longueur d'année. Mais reprenons depuis le début: d'où vient ce prix? comment et pourquoi est-il né? que cherche-t-il à mettre en valeur? et jusqu'où pourra-t-il mener ses acteurs: lecteurs – étudiants, professeurs et auteurs?

Pourquoi un prix?

Ce prix, comme toutes les choses qui sont créées, je crois, vient d'une frustration! Frustration d'une enseignante face à l'immense insatisfaction éprouvée devant le fossé qui sépare les cours de littérature (allant, grosso modo, du Moyen-Age à la fin du XX^e siècle) et la réalité de la littérature contemporaine. Depuis bientôt quarante ans, je me suis rendu compte que le panorama couvert par les manuels / les lectures / les cours traditionnels travaillés au gymnase ou dans toute autre école, ne parvenait jamais à englober l'année que je venais de vivre (et mes élèves, de fait, avec moi)! J'avais beau m'y prendre de toutes les façons, ruser, écourter des lectures, présenter des extraits, bref – combiner l'année scolaire avec autant d'ingéniosité que possible – jamais, je dis bien jamais, mon cours ne pouvait réellement intégrer ce qui venait de s'écrire, là, sous nos yeux, et qui surgissait sous la forme de livres (plus de 700 romans par rentrée) qui peuplent les librairies... et dont les maîtres souvent ne disent rien, désespérément rien!

Pas par mauvaise volonté, manque de curiosité ou incompetence: mais tout simplement parce que parler de trois romans de 2021 implique quasiment de prélever à la sacrosainte liste du futur diplôme au moins trois autres grands romans classiques!

Qui suis-je, moi, pour décider que telle prose d'un auteur suisse de 35 ans vaut la peine d'escamoter un texte de Flaubert, une pièce de Molière ou *La Beauté sur la Terre*?

Et pourtant, si mon métier consiste bien à introduire mes élèves à la grandeur de cet art, c'est justement parce que nous ne cessons de rabâcher que la littérature est universelle: qu'elle nous parle de ce monde, de notre monde... et la meilleure façon de le prouver est de ne jamais avoir le temps (ou l'autorisation) de lire la littérature de notre monde, de mon pays, de ma vie, de mon voisin, de l'année que je viens de vivre et qui aura immanquablement marqué mon existence!

J'ai donc eu l'idée de proposer aux étudiants – mais par là même avant tout aux professeurs audacieux – d'oser ce chemin inconnu: lire les dernières publications de l'année écoulée, sans savoir encore si elles seraient aussi marquantes que tous les grands classiques (ou considérés comme tels). La

sélection proposée aux gymnases, écoles de commerce et de culture générale, qui entrent dans le grand jury du Roman des Romands a donc pour première vocation de montrer tous ces aspects à la fois: la littérature contemporaine existe, elle s'écrit (aussi) dans mon pays, elle parle de nos vies, et peut-être bien qu'elle me fera découvrir qui je suis, dans ce monde, autant parfois que ce cher Julien dans Stendhal, ou la triste Comtesse Rosine dans Beaumarchais ne me l'ont fait deviner.

Le sens d'un prix

On demande à nos gymnasiens de comprendre les émeutes de Juillet pour souffrir avec Marius et Jean Valjean, de saisir la portée des discours d'Etienne dans *Germinal* pour comprendre la force du syndicalisme brisé, mais en lieu et place des éditions passées, grâce au Roman des Romands, ces mêmes gymnasiens ont découvert depuis quelques années maintenant chez Marie-Jeanne Urech les horreurs subies par une famille dont les *subprimes* avaient ruiné l'existence, ou découvert les manigances froides et destructrices d'une économie au sang froid dans le roman de Claudio Ceni. Les élèves en ont été bouleversés: et sans doute, par cette prise de conscience, ont-ils mieux compris encore ce que Hugo, Zola ou les autres ont engagé dans leur écriture il y a plus de cent cinquante ans: leur vie, la vie de leur monde. Le Roman des Romands a donc pour vocation de travailler avec la littérature contemporaine pour une approche universelle de toute littérature: les auteurs suisses, fussent-ils nés en Roumanie comme Raluca Antonescu, ou vivant bien loin comme Jacques-Pierre Amée, parlent du même monde que le mien – mais nous le soumettent avec leur subjectivité, leur regard, leur langue. Et surgit ici un autre point essentiel du Roman des Romands: la découverte d'un langage encore inconnu, insondable, insaisissable – et doublement: par le jeune lecteur et par son professeur, puisque, sauf rares exceptions, il n'existe quasiment aucun outil préfabriqué (nous entendons ici: directement et facilement utilisable par un enseignant) pour lire, étudier, commenter le style des auteurs suisses contemporains!

Une démarche pédagogique autant qu'une découverte de notre pays

Tout est donc à faire, sur le moment, face aux élèves, mais surtout avec eux: analyser le style d'un texte paru il y a quelques mois est une chose bien ardue, et (je dois le dire, car c'est vrai) extrêmement risquée: aucun garde-fou, aucune balise, pas un seul repère qui puisse conforter le maître ou l'élève, pas d'étude en forme de « que sais-je? », de « profil d'une œuvre » ou de thèse publiée chez un éditeur savant!

Quand le maître et sa classe lisent un texte paru quelques mois auparavant, ils sont seuls explorateurs, seuls faiseurs d'hypothèses, seuls juges in fine... et comme je le disais en introduction, c'est une opération périlleuse que de laisser des étudiants tout frais émoulus se lancer dans le commentaire stylistique qui jusqu'ici avait été si longuement, si solidement, si invariablement balisé par une armada de professeurs diplômés!

On arrive trop souvent dans les études à des lectures « ready made »: les gymnasiens trouvent Corneille illisible? qu'à cela ne tienne: ils n'en sont pas moins capables (en suivant bien les questions de Lagarde et C^{ie}) d'écrire une page sur le langage baroque! Ils s'endorment sur les répliques de Sartre? mais peuvent sans problème commenter son langage! Tout est prêt: on leur a montré, expliqué, tracé la voie, disséqué des exemples parfaits, répétés les tournures à retenir; on les formate à savoir un minimum; et donc à ne plus vraiment lire par eux-mêmes.

Rien de tout cela quand ces mêmes gymnasiens sont seuls face à huit ou dix textes contemporains! ils se lancent seuls, relisent seuls, observent, commentent, cherchent, creusent, trouvent ou restent perplexes, s'avancent ou tombent sur des écueils infranchissables – ils s'escriment avec une page, deux chapitres, trois thèmes; ils disent trop ou trop peu, tant pis!

le persil roman des romands le persil roman des romands le persil roman des romands le persil roman des romands le persil roman des romands

Ils viennent de faire ce dont tout maître rêve pour ses élèves: ils viennent de le dépasser, ils ne l'attendent plus, ils avancent seuls, avec leur subjectivité, avec leur maturité en devenir, avec leur jugement parfois boiteux, parfois rudement insolent ou prétentieux, mais le leur, celui qu'ils osent proposer à leur maître – et celui que leur maître osera recevoir comme la marque d'une intelligence nouvelle face à une littérature enfin libérée des manuels de médiocrité.

Le Roman des Romands comme expérience de vie

L'expérience du Roman des Romands, pour tous ceux qui y ont participé, ne laisse pas indemne – et il ne s'agit pas ici de dramatisation rhétorique: le Roman des Romands engage réellement une tout autre approche de ce que peut être la littérature dans notre monde scolaire.

Le maître doit lâcher du lest – et bientôt accepter que le chemin de lecture que tracent ses élèves est certes chaotique, en zig-zags et souvent bien étroit, mais il pourra aussi constater combien son métier est utile, justement, pour aider les élèves à le tracer, et non plus seulement à le parcourir derrière lui!

Les auteurs eux aussi auront de fortes surprises, lors des rencontres avec les classes: même quand les étudiants sont charmants, intelligents et aimables, ils ne cachent pas leurs réserves sous des politesses mondaines: si le texte leur paraît obscur, gratuitement violent ou au complètement hors norme à leurs yeux de jeunes étudiants, ils le diront – et demanderont des explications sans contours! C'est parfois rude pour l'auteur, mais c'est aussi une expérience inoubliable que d'entendre un gymnasiens de 18 ans avouer qu'il a été bouleversé par un passage. La rencontre «pour de vrai», entre auteurs et lecteurs est au cœur même du dispositif du prix du Roman des Romands, et c'est une sorte de joyau à mille facettes pour chacun des participants.

Le courage des institutions

Enfin, pour toute l'institution – car on ne doit pas oublier ici la confiance des directions respectives de chaque école qui prend le risque de bouleverser le sacro-saint programme au nom d'une expérience unique pour ses élèves – le prix du Roman des Romands représente une image de l'engagement réel pris par les DIP pour aller vers un enseignement qui table sur la formation et non le formatage de ses élèves. Quand un maître persuade une direction d'entrer dans ce grand jury, on peut être sûr d'une chose: cette école refuse de se scléroser, elle est bien vivante!

Entrer dans ce grand jury, c'est mettre un pied dans une expérience pédagogique à la fois exigeante et valorisante: après les 4 mois de lecture du Roman des romands, on se rend compte que la reprise du programme «traditionnel» ne peut plus se faire comme avant... parce que les élèves ont pris une telle assurance, que désormais, même face à Voltaire, Sarraute ou Apollinaire, ils auront envie de se lancer dans la lecture et d'avancer par eux-mêmes! et le maître dans tout cela? eh bien, il sera le troisième œil, celui qui vient pour apporter les connaissances historiques ou esthétiques nécessaires sans doute à l'appréciation d'un texte; mais il ne sera plus vraiment celui qui choisit les meilleurs passages, ou relève les thèmes ou sanctionne les interprétations...

D'où vient la force du prix? Comment peut-il encore exister?

Le Roman des Romands existe depuis treize ans, grâce aux maîtres, aux élèves, aux auteurs qui sillonnent la Suisse pour voir les classes. Mais le Roman des Romands existe parce que d'autres acteurs, institutions publiques ou fondations privées, qui ne sont pas rattachés aux écoles, croient aussi à la force de la génération en devenir: le prix de 15 000 francs à l'auteur lauréat est notamment offert par la Fondation Francis et Marie-France Minkoff qui font le chemin avec nous depuis dix ans bientôt.

Le prix du Roman des Romands est né de la volonté de rassembler des collègues autour d'un projet très modeste (au départ, je pensais que seules quelques classes genevoises s'inscriraient, ne me doutant pas du tout qu'ensuite une douzaine de cantons nous rejoindraient!), mais il n'a pu être concrétisé que parce que d'autres gens exceptionnels, trop souvent rassemblés dans l'appellation vague d'association, m'ont rejointe et soutenu le projet de toutes leurs forces: les membres ordinaires qui règlent une cotisation annuelle, et les membres des comités de lecture et d'organisation. Le comité de lecture, dont les membres – libraires, professeurs, doctorants, auteurs, journalistes – changent environ tous les deux ans, reçoivent et lisent plus de 60 romans par année. Nous n'avons aucun quota (de sexe, d'âge, de publications) pour retenir un auteur: seule la qualité de ce que le roman propose pour des lecteurs sensibles aux problématiques contemporaines est prioritaire, ainsi que de la forme choisie pour le dire... à la génération nouvelle de lecteurs étudiants.

Ce prix serait mort depuis longtemps, sans les membres du comité d'organisation, qui, depuis plus de dix ans, travaillent complètement bénévolement toute l'année! Les comptes, le site internet, la communication, les recherches de fonds partout et toujours, le travail pédagogique avec les maîtres inscrits, l'organisation de la cérémonie, le contact et la logistique avec les auteurs, les éditeurs, les écoles, et la presse: tout ce travail est accompli par cinq personnes qui le font sans compter – c'est un miracle!

Jusqu'à quand cela sera-t-il possible? jusqu'à quand une entreprise comme celle-ci tiendra-t-elle le coup, alors que les articles culturels dans les journaux se réduisent comme une banquise sous le réchauffement climatique? alors que les soutiens institutionnels sont de plus en plus difficiles à obtenir? alors que l'on souhaiterait pouvoir rétribuer de manière minimale des gens qui œuvrent sans compter, mais qu'on ne pourra pas salarier à la hauteur de leur engagement? alors que l'on invite des têtes d'affiches (ou de gondoles?) dans les festivals et qu'on se détourne de choix plus vigoureux et téméraires dans des manifestations comme celles que nous proposons?

Le fait est que, cette année 2020*, alors que presque tout a malheureusement dû être annulé en matière de rencontres culturelles, toutes les visites des auteurs dans toutes les classes de Suisse ont pu avoir lieu: 46 rencontres au fil de l'automne... rassemblant plus de 650 lecteurs, et 6 romans en discussion et en débats!

On l'a fait! Et on le refera envers et malgré tout!

*

Le Roman des Romands: un logo à comprendre!

Le prix du Roman des Romands a été créé avec un logo qui me servira de conclusion: une virgule, qui est aussi une apostrophe, de celle que l'on peut doubler pour interpeler, ouvrir un discours, commencer une discussion; et deux mots qui complètent ce signe: *génération nouvelle*.

Beaucoup ont cru que j'avais voulu nommer ainsi les auteurs contemporains: pas du tout! C'est aux lecteurs que je pensais: *ils sont la génération nouvelle*, celle à qui l'on doit faire confiance, celle à qui l'on doit ouvrir des voies, sans baliser de craintes préventives les erreurs éventuelles.

Le Roman des Romands exprime un credo très simple à mes yeux: toute lecture – y compris dans l'erreur d'interprétation – mène à soi, et chaque lecteur mène aux autres, parce que *le texte nous rend libres, si nous lui laissons sa propre liberté*.

Fabienne Althaus Humerose, créatrice du prix Le Roman des Romands. Cet article est composé partiellement de la reprise d'un article écrit pour *Voie Livres* en 2017.

Les lauréates (suite)

2017-2018 – Joseph Incardona, *Permis C*, BSN Press

2018-2019 – Jean-Pierre Rochat, *Petite brume*, D'autre part

2019-2020 – Matthieu Mégevand, *La Bonne Vie*, Flammarion

2020-2021 – Christian Lecomte, *Cellule dormante*, Favre

Fabienne Althaus Humerose, la créatrice du prix, a été professeur de français pendant 40 ans. Elle a reçu en 2015 le Prix Fédéral de Médiation Culturelle de l'Office fédéral de la Culture pour avoir réussi en quelques années à valoriser la littérature suisse contemporaine auprès des jeunes étudiantes.

Depuis 2015, le prix du Roman des Romands a également accueilli des élèves des Gymnases bilingues de la Suisse alémanique et tessinoise. Entre 2009 et 2020, en 12 éditions, plus de 37 lieux d'étude, 12 cantons, et quelque 210 professeur·es ont inscrit environ 7500 élèves au grand jury. Mais le plus important est le dernier nombre: 76 auteur·es ont été lu·es, discuté·es, travaillé·es en classe... et chacun·e a rencontré les élèves lors de grands débats. Le site internet www.romandesromands.ch met en lumière les informations et les actualités du prix, ainsi que la liste de tous les romans sélectionnés).

En 2018, le prix du Roman des Romands a publié un livre, richement illustré, *Quand j'avais 17 ans...* qui rassemble 70 textes inédits des auteur·es parlant de leur adolescence, quelque part en Suisse. Cet ouvrage a reçu la Médaille d'argent du plus beau livre de Suisse, à Lucerne en octobre 2018. On peut le commander (pour 25 francs, port compris) en écrivant à info@romandesromands.ch.

*En juin 2021, Fabienne Althaus Humerose a annoncé à la presse que l'édition 2021-2022, la treizième, serait peut-être la dernière du Prix. À suivre!

La parole à

Pierre-Alain Tâche

Note du 15 décembre 2020

Avec l'écart que l'écoulement d'un demi-siècle instaure, on perçoit mieux l'ampleur des changements intervenus dans le cadre d'une même problématique sociétale. Pourtant, si nous considérons la manière dont nous sommes alors conduits à en apprécier la portée, l'âge se révèle être un maigre privilège. En effet, l'aptitude qu'il laisse entrevoir ne met pas à l'abri d'un manque d'objectivité. La raison en est que l'expérience ne favorise pas cette dernière, en dépit d'une certaine discipline de l'esprit et des heureux effets que la connaissance devrait favoriser. Nous sommes ainsi exposés à faire valoir des opinions dont le fondement est trop volontiers constitué de ce que la vie nous a enseigné et donc à formuler des jugements de valeur pour le moins discutables, sinon hasardeux.

Qu'est-ce à dire ? Admettons que je parle pour moi-même et que cet excès de précautions entend signifier que j'ai conscience du caractère éminemment personnel du propos qui va suivre ! Mais, s'agissant d'apporter un témoignage, cette subjectivité s'impose – et jusqu'en des considérations qui relèveraient plutôt d'une sociologie de la littérature. Je me bornerai donc ici à faire avant tout état de mon vécu et des observations que j'ai pu effectuer dans le vaste domaine proposé aux correspondants du *Persil*.

Le sujet incline tout d'abord à la réflexion sur les changements intervenus dans la modélisation et la gestion du soutien accordé à la création littéraire. Ce dernier s'est assurément renforcé, mais il s'accompagne, me semble-t-il, de nouvelles exigences. L'aide dépend d'un projet qui doit être présenté et défendu, là où elle fut souvent, sous nos latitudes, le fait du prince – notamment jusqu'à l'effondrement d'un certain radicalisme. Je conçois son octroi comme étant le résultat d'un examen attentif, supposé objectif et indépendant, qui impose au donateur de vérifier ultérieurement si le but proposé et favorisé a pu être atteint. Telle devrait du moins être la règle, car une bourse ne saurait être assimilée à une sinécure. La responsabilité du bénéficiaire s'en trouve donc accrue.

Je remarque que la situation est aujourd'hui à la fois plus tendue et plus favorable qu'autrefois, si bien qu'elle reste problématique. Plus tendue en ce sens que les vocations et, partant, les solliciteurs potentiels, ont beaucoup augmenté en nombre ; plus favorable à raison d'une incontestable multiplication des possibilités d'obtenir une aide à la création ; problématique enfin par le fait que l'extension de l'offre peine à satisfaire l'accroissement de la demande. Une relative abondance des moyens à disposition contribue à former l'idée, fût-ce pour une minorité, qu'il existe une sorte de droit à l'octroi d'une subvention au nom d'une égalité de traitement dont je peine à discerner les fondements. Des exemples d'une telle revendication laissent entendre que la société (soit les collectivités publiques avec le secours du mécénat et des fondations) aurait une responsabilité face aux créateurs. Elle se devrait de leur assurer un soutien en quelque sorte inconditionnel puisque leur activité ne peut être soumise à une obligation de résultat. Ce qui me gêne, alors, est que la bourse risque fort de se transformer en aide sociale dès lors que l'exigence d'une contreprestation effective est inexistante.

La bourse est devenue une forme largement pratiquée de l'appui qui peut être accordé à un artiste. (Mais ce n'est évidemment pas la seule.) On aura compris qu'à mes yeux, elle ne constitue pas une avance à fond perdu ou une récompense à bien plaisir : sa raison d'être est de procurer un appui ponctuel et dédié. Dans le domaine littéraire, elle concernera aussi bien un débutant qui s'est autoproclamé écrivain qu'un auteur accompli qui n'arrive pas à nouer les deux bouts. Elle convient parfaitement aussi à qui aurait besoin de se libérer temporairement d'un autre métier pour se consacrer entièrement à l'écriture pour un temps. Dois-je vraiment ajouter qu'elle répond déjà à une nécessité du seul fait que les droits d'auteur constituent rarement une source de revenus suffisante ? (Une performance à la Joël Dicker demeure une exception dont il convient d'ailleurs de se demander si elle est en tous points enviable : on peut relire *Le loup et le chien* de l'excellent La Fontaine et en tirer quelque leçon !)

Au début des années soixante, lorsque j'ai commencé à publier, je tenais pour acquis que la poésie ne nourrit pas son homme, mais aussi que l'obtention d'une aide financière, la concernant, relevait d'une douce utopie. Cela tient en partie au fait que les possibilités et les condi-

« Je n'ai pas non plus fait la chasse aux résidences. Je n'en éprouvais d'ailleurs ni la possibilité, ni la nécessité, ni même l'utilité – si ce n'est, peut-être, pour la reconnaissance de mon engagement en poésie qu'elle m'eussent indirectement fourni. »

tions d'octroi d'un tel appui étaient largement méconnues et, de surcroît, difficilement repérables, alors que, de nos jours, il suffit de trois clics de souris pour avoir accès aux informations utiles. Ainsi, je n'aurais su où m'adresser pour obtenir l'allocation d'une bourse qui m'eût permis d'expérimenter l'état de poésie pendant quelques mois et de tester ainsi mon engagement – et ses limites. En fait, je n'ai jamais songé à en solliciter une, sauf quand il s'est agi de me soulager de mon activité de greffier pour terminer ma thèse de doctorat en droit et que l'on m'a utilement conseillé de m'adresser à la Société académique vaudoise. Mais, pour autant, je n'ai jamais sacrifié l'écriture poétique sur l'autel des études.

Le renoncement dont je fais état n'a évidemment pas valeur de modèle. Il se trouve simplement qu'il m'a été épargné d'avoir à chercher de l'aide. Et puis, l'écriture, décidément, était une affaire dont je devais me montrer capable d'assumer personnellement la charge. Je ne doutais pas de ma vocation littéraire, mais j'avais estimé prudent, en conséquence, d'y adjoindre un autre métier parce que j'estimais irréaliste, mais aussi présomptueux, d'imaginer me mettre à l'abri du besoin par la seule vertu de ma plume. Et puis, je n'étais décidément pas prêt à me marginaliser pour écrire. Si ce sont là des faiblesses, je les assume d'autant plus volontiers que je n'ai jamais regretté le statut hybride dans lequel j'allais m'établir ainsi. J'ai donc laissé ricaner les railleurs qui m'attendraient longtemps au contour : je n'ai jamais totalement cessé d'écrire, quelles qu'aient été les embûches et les difficultés !

Aucune bourse n'aura donc soutenu mon activité littéraire. Mais, à l'inverse, au début de ce siècle, les circonstances ont voulu qu'il m'ait été donné de contribuer à en accorder, et notamment pour l'écriture, grâce aux fonctions que j'occupais à la Fondation Leenaards. L'exercice m'a réservé quelques surprises. C'est ainsi que j'ai vu passer une demande de bourse pour financer un voyage d'étude de six mois formulée par un téméraire ou un innocent qui disait vouloir s'inscrire ensuite aux Beaux-Arts ! On se borna à lui répondre que nous n'acceptons pas les candidatures spontanées – ce qui était d'ailleurs la stricte vérité ! La volonté des fondateurs nous liait : elle était clairement de favoriser l'excellence. Nos experts étaient donc chargés de repérer de jeunes talents prometteurs, mais aussi des auteurs reconnus, voire consacrés, se trouvant empêchés de mener à bien un projet sans une aide financière.

Les résultats obtenus ont permis de mesurer l'utilité de la démarche. Nos bénéficiaires étaient très généralement engagés et motivés. Les échecs auront été rares. Le champ libre que la dotation apportait aura tout au contraire permis, dans de nombreux cas, une avancée décisive dans leur travail. Lorsqu'il m'arrive, aujourd'hui de retrouver les livres de nos boursières et boursiers aux rayons des librairies, d'entendre ou de lire leurs noms dans les médias, je m'en réjouis sans partage. Leur présence affirmée, voir leur réussite, est une source de satisfaction. Elle apporte, à elle seule, la preuve que nous avons eu raison de leur faire confiance en les soutenant. Elle leur aura accordé un répit bienvenu, mais je ne connais pas d'exemple où elle ait contribué à modifier favorablement leur situation sur le long terme. Le métier d'écrire demeure ainsi un combat permanent.

Je n'ai pas non plus fait la chasse aux résidences. Je n'en éprouvais d'ailleurs ni la possibilité, ni la nécessité, ni même l'utilité – si ce n'est, peut-être, pour la reconnaissance de mon engagement en poésie qu'elle m'eussent indirectement fourni. (Mais mon ego pouvait s'en passer !) Durant mes années d'activité, la seule qui m'ait été offerte, sans être d'ailleurs assortie de conditions particulières, fut l'occasion d'une semaine à passer au Mont Saint-Michel – en quoi consistait le prix du même nom. Mes métiers successifs m'auraient difficilement laissé le loi-

sir d'en solliciter d'autres ; pour des raisons évidentes d'emploi du temps dans une période où la charge de travail n'aura cessé de croître et où les vacances étaient, de toute manière, limitées. Mais il y avait plus pernicieux encore : pour mes pairs de chaque espèce, un poète ne pouvait être qu'un médiocre juriste et un juriste un mauvais poète. Il fallait donc d'abord songer à tenir les positions en fournissant des preuves ; et refuser de prendre la tangente. Je m'y suis appliqué et je me dispensai de rêver à quelque résidence que ce soit en considérant que je n'avais de toute manière pas à prendre la place de qui pouvait en avoir besoin pour vivre ! Je dois cependant à la vérité de dire que j'ai fini par m'apercevoir que c'était m'exclure ainsi de divers circuits et compromettre la reconnaissance de mon second métier. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai consenti, après ma retraite, à la sollicitation de la médiathèque de Foncine-le-Haut (dans le Haut-Jura français), où je logeais chez l'habitant tout en étant astreint à des lectures et à certaines prestations dans les classes de la région. Je n'ai pas écrit une seule ligne pendant mon séjour, mais j'ai retiré de grandes satisfactions des heures passées, en poésie, avec les enfants et leurs enseignants.

J'ai participé, pendant quatorze ans, à la gestion de la Fondation Ledig-Rowohlt, qui possède le château de Lavigny. Durant la belle saison, elle propose des séjours prolongés à des écrivains et à des traducteurs venus du monde entier. Une prise en charge complète, dans un cadre idyllique, y procure des conditions de travail on ne peut plus favorables et, qui plus est, sans obligation de résultat. Je n'avais pas part au choix des hôtes, mais, à ce que j'en sais, ils se montrent, dans l'ensemble, très motivés. Des lectures publiques organisées à la fin de leur séjour permettent de constater l'avancement de leurs projets. Le château assure aussi, depuis peu, un refuge à des auteurs menacés de répression, voire persécutés dans leur propre pays. On imagine le soulagement qu'ils éprouvent à pouvoir écrire en toute sécurité et liberté, tout en reprenant force dans le calme d'un lieu hors du temps.

Qu'en est-il des prix, maintenant ? L'écrivain vieillissant qui considère un instant, puisqu'on le lui suggère, la liste de ceux qui lui ont été décernés au fil des années est un peu à l'image du sportif planté devant l'armoire vitrée où il resserre ses médailles et ses trophées ! Mais, étrangement, ce qui l'emporte sur une fierté supposée qu'il tiendrait d'une prise de conscience d'un rang acquis dans l'ordre des lettres, c'est le simple plaisir de constater que sa route a été balisée de feux favorables et rassurants. Il se dit, un instant, que toutes ces heures passées à sa table de travail n'auront pas été vaines, que ce qu'il tente de restituer du « secret du monde » (qu'il traque dans la foulée de Jean Follain) a été perçu, reçu par d'autres, qui lui reconnaissent, à ce titre, quelque mérite, et que c'est là une part de ce qui le conforte dans le sentiment d'exister en poésie. Le reste est de l'ordre du souvenir, qui renvoie à des cérémonies où il a été mis en pleine lumière – avec, parfois, tout de même, l'étrange sentiment d'être un autre ou comme en représentation de lui-même !

La reconnaissance qui m'a été accordée par un prix, à neuf reprises, était toujours inattendue. La nouvelle vous tombe du ciel, un matin, sans que vous sachiez trop pourquoi et, encore moins, comment, sinon que la distinction a paru adéquate à des gens que vous n'avez pas sollicités et que vous ne connaissez généralement pas. A posteriori, vous en venez parfois à supputer certaines ambassades, voire de pressantes recommandations amicales, mais vous n'en saurez pas plus. L'étrange est qu'il vous arrive de penser, dans certains cas, que vous êtes quitte de toute dette, car, en vous honorant, la distinction qui vous échoit ne dédaigne pas aussi de mettre en évidence ceux qui vous l'ont accordée. (Je me permets la remarque pour avoir présidé un jury qui décernait des prix dans le domaine culturel !)

Mon premier recueil intitulé *Greffes* avait été couronné par le Prix Foloppe décerné par un jury de l'Université de Lausanne, où siégeaient Jacques Mercanton et Georges Anex. L'initiative de lui soumettre ces vers adolescents avait été le fait d'André Guex, mon professeur de français au Gymnase de la Cité, lequel avait su deviner que j'écrivais de la poésie. Cette distinction m'avait valu d'être publié, pour la première fois, par Bertil Galland, en 1962. Cette consécration précoce m'aura sans doute donné quelque audace. Mais, plus encore, sans doute, le fait que, par la suite, Jean Hutter avait accueilli *La Traversée* dans la « Collection poétique Payot Lausanne » où je me retrouvai aux côtés de grands aînés, tels que Gustave Roud, Anne Perrier, Philippe Jaccottet, Corinna Bille

ou Maurice Chappaz, pour ne citer qu'eux. Toujours est-il que cette soudaine appartenance à un cercle de poètes renommés m'enhardit à soumettre mon petit livre au jury du Prix Eugène-Rambert que la Société d'étudiants de Zofingue attribue tous les trois ans et qui avait récompensé quelques-uns des poètes que je viens de citer. Or je n'ai pas obtenu la seule distinction qu'il m'ait traversé l'esprit de solliciter. J'aurais sans doute dû mesurer mieux la distance qui me séparait de ces prestigieux lauréats !

Je ne sais plus qui fut couronné, cette fois-ci, mais je me souviens avoir finalement mesuré ma déception à l'aune de ce qui me restait à prouver. L'expérience, finalement, se révéla bénéfique, qui m'obligea à recadrer non tant la conscience que j'avais de mon propre travail que les ambitions qu'il me permettrait d'entretenir. J'espère que l'on voudra bien imputer ma démarche à une erreur de jeunesse. Toujours est-il que la leçon fut celle d'une réserve à adopter et à laquelle je me suis efforcé de me tenir, depuis lors.

On pourra bien entendu penser que le retrait que je m'impose est empreint de fausse modestie ; et que l'expectative que je préconise a finalement porté ses fruits puisque j'ai tout de même obtenu quatre autres distinctions en Suisse romande ! Je préfère laisser dire, sauf à préciser que cette attitude m'a sans doute aussi desservi en m'incitant à négliger superbement des réseaux que d'autres auront su mieux entretenir. Ainsi, ai-je appris, récemment, par une indiscretion, que le prix le plus important décerné par l'Etat de Vaud, qui m'aurait assuré une audience enviable, m'avait été refusé, il y a bien des années, au prétexte que le juge cantonal que j'étais alors n'avait pas besoin de la belle somme d'argent qui l'accompagnait. Je préfère ne pas m'appesantir ici sur une décision dont la motivation et la mesquinerie m'ont laissé pour le moins songeur ! J'ai tourné la page. Mais une question subsiste : le fait de gagner convenablement sa vie dans un autre métier exclut-elle vraiment de voir son travail littéraire publiquement salué par l'institution ? Un professeur de gymnase ne s'est pas vu opposer une telle objection. Tant mieux pour lui.

Si je ne néglige nullement les signes d'attention qui m'ont été prodigués dans ce coin de pays, il n'en reste pas moins que les deux reconnaissances les plus prestigieuses me sont venues de France avec, tout d'abord, en 1991, le Grand prix du Mont Saint-Michel (aujourd'hui : Grand prix international de poésie Guillevic-Ville de Saint-Malo) et, en 2010, le Prix Roger Kowalski, Grand prix de poésie de la Ville de Lyon. Elles m'ont valu (et cela représente beaucoup à mes yeux) de rejoindre à leur palmarès des poètes français qui comptent beaucoup pour moi, tels que Pierre-Jean Jouve, Jacques Réda ou Yves Bonnefoy.

Il n'y a sans doute pas grand-chose à tirer de tout cela. Il se trouve que je considère, en fin de compte, être un privilégié, qui n'a pas eu besoin d'une aide pour écrire, qui a mené sa carrière librement et qui ne saurait se plaindre aujourd'hui de ne pas être reconnu à sa juste valeur. J'ai fait ce que je pouvais pour cela et je n'éprouve que d'éventuels regrets, mais aucune amertume pour ce qui n'a pas pu être atteint ou réalisé. Ma chance fut aussi de pouvoir comparer et de prendre ainsi clairement conscience de ce que certains choix impliquaient. J'ai eu tout le loisir d'évaluer des situations fort différentes de la mienne et d'admettre que je n'avais objectivement aucune raison de me plaindre parce que je n'aurai rien perdu. J'ai enfin eu le privilège, grâce à de très généreux fondateurs, de contribuer à fournir un soutien financier à des créateurs qui ont nourri le riche terreau littéraire de ce pays. Ma gratitude va à ceux qui, en m'accordant leur confiance, m'auront permis de faire cette riche expérience.

Pierre-Alain Tâche

« Mais une question subsiste : le fait de gagner convenablement sa vie dans un autre métier exclut-elle vraiment de voir son travail littéraire publiquement salué par l'institution ? »

Le Château de Lavigny

Situation: Lavigny (VD).
Directrice: Sophie Kandaouoff.
 Un conseil de fondation.
 Un comité de sélection.
Durée de résidence pour les bénéficiaires: quatre semaines (un mois) et douze semaines (trois mois) pour les bénéficiaires du programme «Ecrivains en danger» (deux résidences par année).
Capacité d'accueil: 6 bénéficiaires (maximum) par session.
 La personne postulant pour une place en résidence littéraire doit avoir publié au moins un livre dans l'un des domaines littéraires suivants: cinéma, théâtre, traduction littéraire, poésie, essai, nouvelle et/ou roman.
 La personne candidate à une résidence littéraire au Château de Lavigny doit pouvoir s'exprimer de manière fluide, soit en anglais, soit en français.
 Les écrits publiés par les auteur·e·s doivent être des écrits littéraires et non des écrits académiques. A ce sujet, l'essai doit être un essai littéraire.

www.chateaudelavigny.ch

«Une résidence littéraire à l'histoire bien particulière», par Ivan Garcia

A Lavigny, dans le canton de Vaud, se situe une ancienne demeure, un château qui, au milieu des vignes, accueille entre ses murs des grandes plumes de la littérature contemporaine pour les aider à créer. Ecrivains, poètes, traducteurs, dramaturges, et tant d'autres as de l'écriture, se succèdent depuis plusieurs générations au Château de Lavigny, une des plus anciennes résidences littéraires romandes. Mais quels mystères se cachent donc derrière ces murs? *Le Persil* est allé mener l'enquête et a rencontré, virtuellement, Sophie Kandaouoff, directrice de cette résidence littéraire. Plongée au cœur du Château de Lavigny où la littérature mène le bal.

Tous les chemins mènent au Château de Lavigny

Les soirées dans les théâtres lausannois permettent, parfois, de bien intrigantes rencontres. C'était un vendredi soir de février 2020, au Pulloff Théâtres de Lausanne, lorsque votre rédacteur s'est rendu à une représentation de la pièce *Madame Sosostriis, la femme la plus sage d'Europe*, une œuvre qui mêlait magie et poésie dans un gigantesque bal masqué, auquel devait assister Madame Sosostriis, une voyante légendaire. C'est donc lors de cette sortie théâtrale que votre rédacteur fit la connaissance du texte d'un écrivain qui lui était jusqu'alors inconnu, Ben Okri, et d'une metteuse en scène et directrice de résidence, Sophie Kandaouoff. Après le spectacle et une discussion passionnante, Sophie Kandaouoff me tend sa carte sur laquelle un emploi insoupçonné se révèle à moi. Comédienne et metteuse en scène, elle ajoute une phrase intrigante à ce CV déjà bien étoffé: «Je suis aussi directrice de la résidence littéraire du Château de Lavigny». Curieuse découverte, se dit votre rédacteur. Celui-ci avait entendu parlé des résidences proposées par la fondation Jan Michalski, à Montricher. Mais jamais de Lavigny.

Comme un curieux jeu du hasard, Ben Okri, écrivain nigérian lauréat du Booker Prize en 1991, a écrit *Madame Sosostriis*, en 2016, lors de sa venue en résidence littéraire au Château de Lavigny. Cette pièce, mise en scène par Sophie Kandaouoff et sa compagnie, a donc parcouru bien du chemin... Et, à en croire le hasard, tous les chemins me menaient sur les traces du Château de Lavigny. A commencer par le présent numéro du journal *Le Persil* consacré spécialement aux prix, bourses et résidences littéraires en Suisse romande. Alors que la pandémie de coronavirus bat son plein, en avril, je rencontre Sophie Kandaouoff via Zoom pour une conversation littéraire sur cette résidence, de sa fondation par la veuve d'un célèbre éditeur allemand aux temps présents et à sa place dans le milieu culturel romand. Pendant plus d'une heure, nous échangeons sur l'histoire du Château de Lavigny, sur la fondation Ledig-Rowohlt, sur les raisons qui poussent un écrivain à se retrouver en résidence, et tant d'autres choses.

L'odyssée d'un éditeur allemand

Créée en 1996, la résidence littéraire du Château de Lavigny a accueilli, à ce jour, plus de cinq-cents écrivains pour des séjours d'écriture ou de traduction littéraire. Localisée à Lavigny, petit village près d'Etoy dans le canton de Vaud, il s'agit de l'ancienne résidence secondaire, puis principale d'un couple célèbre dans le milieu de l'édition germanophone, l'éditeur Heinrich Maria Ledig-Rowohlt, ainsi que sa femme, Jane Rowohlt. C'est à cette dernière que l'on doit la transformation de cette demeure de villégiature en résidence littéraire. En 1992, suite à la mort de son époux, Jane Rowohlt demeure seule au Château de Lavigny et entreprend de perpétuer l'œuvre qu'avait lancée l'éditeur allemand. Pour ce faire, Jane Rowohlt rédige un testament dans lequel elle charge son avocat de créer une fondation, après sa mort. La fondation Heinrich Maria & Jane Ledig-Rowohlt voit donc

le jour à titre posthume, suite au décès de Jane Rowohlt en 1994. La nouvelle fondation transforme alors cette ancienne demeure en résidence littéraire pour des écrivains, poètes ou traducteurs, venus de différents horizons, et qui désirent partager «un esprit de communauté internationale propice à la création». Depuis sa création, la Fondation, composée d'un conseil de fondation, est chargée de la gestion du patrimoine laissé par Jane Ledig-Rowohlt, ainsi que la nomination du directeur – dans le présent cas de la directrice – à la tête de l'institution. A cela s'ajoute un comité de sélection qui analyse chaque candidature et sélectionne les écrivains retenus pour venir effectuer une résidence littéraire au Château. La résidence littéraire, l'une des plus anciennes de Suisse romande, a ouvert ses portes aux écrivains en 1996 et son activité se poursuit encore aujourd'hui. Mais qui était donc ce Monsieur Heinrich Maria Ledig-Rowohlt et quel a été son rôle au sein du milieu littéraire germanophone?

«Les Editions Rowohlt (Rowohlt Verlag) sont, pour les germanophones, l'équivalent des Editions Gallimard. Il s'agit d'une des plus belles maisons d'édition allemande. Quant à Heinrich Maria, il était le fils d'Ernst Rowohlt, fondateur de Rowohlt Verlag, et il a pris la tête de la maison d'édition après le décès de son père. Malheureusement, à l'heure actuelle, cette maison n'appartient plus à la famille Rowohlt; elle a été rachetée et appartient à un groupe de presse important», nous répond Sophie Kandaouoff lors de notre échange virtuel. Creusons un peu nos notions en histoire littéraire allemande, si vous le voulez bien. Heinrich Maria Ledig-Rowohlt, né en 1908 à Leipzig, est donc le fils d'Ernst Rowohlt qui, féru de livres, a fondé sa propre maison d'édition. Le petit Heinrich Maria vit avec sa mère, Maria Ledig, une comédienne à succès, et qui n'avait pas souhaité épouser Ernst Rowohlt – et qui a longtemps gardé secret le nom du père de Heinrich. Attiré par les livres (comme son père), Heinrich Maria entame un apprentissage de libraire à Berlin, pendant trois ans et, grâce aux relations d'Ernst Rowohlt – qui reprit contact avec son fils une fois adulte, celui-ci part ensuite travailler à Londres, chez Foyles, l'un des plus fameux libraires britanniques. Ce n'est que quand Heinrich reviendra finalement, en terres allemandes, travailler chez son père aux Editions Rowohlt que celui-ci le reconnaîtra officiellement et que Heinrich commencera à porter son nom.

Ce séjour au pays de Shakespeare marquera le jeune éditeur en lui faisant notamment découvrir l'anglais et la littérature anglophone, tant anglo-saxonne qu'états-unienne. Une littérature qu'Heinrich Maria appréciera particulièrement, et dont il sera l'un des plus grands éditeurs dans le milieu des lettres germaniques. En effet, durant sa trajectoire éditoriale, il a publié des grands noms de la littérature mondiale, notamment de grands écrivains américains, tels que Sinclair Lewis et Ernest Hemingway, Vladimir Nabokov et William Faulkner, Henry Miller et Thomas Wolfe, et tant d'autres encore. Mais son goût pour la littérature ne s'arrêtait pas aux frontières linguistiques. Aussi il a d'ailleurs contribué à faire connaître l'œuvre d'Albert Camus en Allemagne ou d'autres écrivains français jusqu'alors peu connus du public germanique. Des goûts qu'il conservera toute sa vie, et une passion pour la littérature qui lui permettra de surmonter bien des obstacles, dont la montée du nazisme, avant d'arriver à sa résidence secondaire du Château de Lavigny.

Vie de château

C'est en 1970 qu'Heinrich Maria Ledig-Rowohlt et sa femme Jane Rowohlt – qu'il a épousée en 1961 – achètent le Château de Lavigny, une demeure bicentenaire. Ancienne propriété construite en 1770 par Théodore Tronchin, docteur genevois qui a eu Voltaire pour patient, celle-ci sert de résidence secondaire au couple qui y vient, périodiquement, pour s'y détendre et se ressourcer. A la mort de l'éditeur allemand, en 1992, Jane Rowohlt reste à Lavigny et décide de rédiger un testament pour qu'après sa propre mort une partie

le persil château de lavigny le persil château de lavigny le persil château de lavigny le persil château de lavigny le persil

de sa fortune, ainsi que ce lieu symbolique, soient consacrés à la création littéraire.

L'on dit souvent que la pensée (ou l'écriture) est liée à un lieu. Et cela est vrai pour la résidence littéraire de Lavigny. A mi-chemin entre Lausanne et Genève, dans la campagne vaudoise, entre les Alpes et le lac Léman, le Château accueille des résidents dans des conditions propices à la création et... à l'échange. Le Château ouvre ses portes pour des résidences d'écriture de mai à septembre et accueille environ cinq à six auteurs par session. Celles-ci durent quatre semaines (environ un mois). Durant leur séjour, les différents résidents bénéficient de la pension complète, ainsi que d'une chambre privée avec bureau et, bien entendu, l'accès à des parties communes qui occasionnent souvent des échanges intéressants et fructueux. C'est que l'esprit de Ledig-Rowohlt, un esprit tourné vers la *Weltliteratur* et le partage entre différentes communautés, est bien présent. Ce faisant, lors de son examen des candidatures, le comité de sélection essaie de mêler des gens venus d'horizons littéraires et linguistiques différents pour favoriser les échanges, ainsi que le travail sur les jugements qui, bien souvent, obscurcissent notre point de vue.

En outre, le Château de Lavigny ouvre régulièrement ses portes à un public plus large en organisant différents événements. Ainsi, lors de chaque session, une lecture publique est organisée pour que les écrivains en résidence puissent lire un extrait de leur œuvre à un public. Régulièrement, le Château de Lavigny collabore avec le Centre de traduction littéraire de l'Université de Lausanne qui y organise ses *master class* de traduction littéraire.

Portrait d'une directrice

Lors de notre vidéoconférence, au temps du confinement, Sophie Kandaouhoff se montre optimiste et enthousiaste au sujet du foisonnement littéraire qui a lieu, depuis quelques temps, en Suisse romande. L'occasion pour nous de lui demander quand et comment elle est arrivée au Château de Lavigny. Celle-ci nous répond qu'elle est arrivée «il y a environ vingt ans, pendant un été» et qu'au début, c'était uniquement «pour dépanner la saison», parce que la personne engagée était tombée malade. Cette année-là, la future directrice exerçait en tant que comédienne, entre la Suisse et Paris, et répétait au Théâtre 2.21 de Lausanne. C'est donc au dernier moment qu'elle a été contactée et a accepté ce «job pour la saison». A la fin de cet été-là, le conseil de fondation lui propose alors de rester à son poste, et c'est ainsi qu'elle a fini par devenir directrice de la résidence littéraire du Château de Lavigny. Poste qu'elle occupe d'ailleurs toujours à l'heure actuelle.

Au cours de notre entrevue, la directrice nous apprend que la fondation reçoit environ une centaine de dossiers de candidatures par année. Les dossiers de candidatures sont d'ailleurs acceptés et lus en langue française ou en langue anglaise. Et celle-ci réfléchit à ouvrir cette possibilité à la langue de Goethe, puisque les personnes qui ont permis tout cela étaient germanophones. Certaines résidences sont également attribuées sur invitation. Comme celles du nouveau programme «Ecrivains en danger», programme auquel l'actuelle directrice a beaucoup contribué. En effet, depuis 2019, un nouveau type de résidence a été mis en place à l'intention d'écrivains menacés dans leur pays pour des raisons liées à la liberté d'expression et aux droits humains. Ces résidences d'une durée de douze semaines, accompagnées d'une bourse, sont attribuées sur recommandation de PEN International et sont octroyées aux écrivains directement sur invitation. D'autre part, le Château de Lavigny dispose également d'un programme de résidences à l'intention des traducteurs littéraires ayant un projet de traduction d'un auteur suisse. Ledit programme est soutenu par Pro Helvetia et accompagné d'une bourse financière.

En tout cas, au premier regard sur la liste des résidences, ce qui frappe, c'est l'extraordinaire mélange de noms, de nationalités, et d'univers littéraires qui se retrouvent mêlés, un mois

durant, dans cette demeure. De l'Inde à la Roumanie en passant par les Etats-Unis et l'Australie, on dirait que le monde des lettres se donne rendez-vous à Lavigny pour créer et échanger. D'ailleurs, on trouve à la fois des écrivains reconnus et des écrivains dont la reconnaissance n'est pas encore acquise. «Je trouve qu'il est important, pour une session, de mélanger des écrivains confirmés et des écrivains qui débutent.», nous répond notre interlocutrice, lorsqu'on l'interroge à ce sujet.

Un lieu pour l'écriture

Ces dernières années, les résidences littéraires se sont multipliées et l'on demande à Sophie Kandaouhoff, celle qui côtoie régulièrement des écrivains, sur les raisons pour lesquelles un écrivain entre en résidence. Selon elle, l'un des éléments les plus importants est, outre la possibilité de se consacrer entièrement à son travail d'écriture sans autre obligation (les résidents n'ont même pas besoin de faire les courses), le besoin plus intérieur de changer de point de vue ou de localisation. «Le fait de changer de décor pendant une longue durée, pour un écrivain, constitue une plus-value extraordinairement importante auquel on ne pense pas forcément. Il s'agit d'un élément pourtant fondamental, puisque cela permet à l'écrivain de renouveler son inspiration, de changer ses habitudes – et donc possiblement sa manière de voir le monde. Et pour cela, il n'est pas forcément nécessaire de partir à l'autre bout de la planète», nous explique-t-elle.

Sous sa direction, la résidence a accueilli des écrivains célèbres venus des quatre coins du monde tels qu'Aaron Appelfeld (2010), Ben Okri (2016), Kamel Daoud (2019), Zsofia Ban (2017), Assia Djébar (1998) membre de l'Académie française, ou encore Olga Tokarczuk (1997) Prix Nobel de littérature 2018. Mais n'ayez crainte, le Château de Lavigny accueille régulièrement des écrivains romands au nombre desquels on trouve, entre autres, Silvia Härrî (2018), Jacques Roman (2011) ou encore Philippe Rahmy (2015).

En 2016, à l'occasion du vingtième anniversaire de la résidence, la Fondation a publié une grande anthologie de textes d'écrivains ayant séjourné au Château de Lavigny. Ce sont plus de deux-cents pages de textes, où se mêlent extraits et textes inédits, qui emmènent le lecteur dans un voyage autour du monde. De la poésie du tchadien Nimrod à la prose de l'écrivain russe Mikhaïl Shishkin en passant par le romancier turc Hakan Günday, nous découvrons page après page les personnalités et les textes qui ont pris vie au sein de ce lieu. Et on espère, à l'avenir, pouvoir en lire bien d'autres tant le Château de Lavigny est riche d'histoires et de personnalités pour lesquelles l'écriture a compté. Un lieu pour l'écriture, voilà ce qu'est la résidence littéraire du Château de Lavigny.

Ivan Garcia

Anecdote

L'éditeur allemand Heinrich Maria Ledig-Rowohlt apparaît, en tant que personnage (Franz Heilig), dans le roman *You can't go home* de Thomas Wolfe (roman traduit en français sous le titre *L'Ange banni*, L'Age d'Homme, 1985). Lors de la publication de ce roman, Wolfe raconta s'être inspiré de ses vraies conversations avec Heinrich Ledig-Rowohlt, dont il fit la connaissance à Berlin en 1935 et qu'il rencontra à plusieurs reprises, pour créer le personnage de Franz Heilig, un opposant au nazisme et à l'avènement d'Hitler. Curieux fait du hasard, cette apparition romanesque fit qu'un officier américain d'origine juive, féru de littérature et des romans de Wolfe permit à l'éditeur d'obtenir le droit d'ouvrir une nouvelle maison d'édition, en novembre 1945, dans la zone allemande occupée par l'armée américaine. Ce faisant, au vu du manque de fournitures dans l'Allemagne de l'après-guerre, l'éditeur eut l'idée d'imprimer ses livres sur du papier journal, ainsi qu'au format journal. Ce furent les premiers livres de poche allemands, appelés les «Rororo», acronyme de *Rowohlt Rotations Romane*, car ils sortaient de rotatives de presse. Heinrich Maria Ledig-Rowohlt jouait souvent au ping-pong avec Henry Miller, dans le hall de sa maison d'édition à Hambourg, ainsi qu'au Château de Lavigny.

En résidence, dès août 2021

Ezz Darwiesh (Egypte, théâtre, roman, poésie), Claudine Galéa (France, théâtre, roman), Heather Hartley (Etats-Unis, roman, poésie), Matthieu Ruf (Suisse, roman), Tareq Samin (Bangladesh, poésie, roman, essai), Adrien Gygax (Suisse, roman), Rosie Pinhas-Delpuech (France, traduction), Céline Zufferey (Suisse, roman, poésie), Sika Fakambi (France, traduction), Regina López Munoz (Espagne, traduction), Asghar Nouri (Iran, traduction), Bojan Savić Ostojic (Serbie, traduction).

Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne

Dans le but de promouvoir la littérature suisse romande, chaque année, le Château de Lavigny propose l'une de ses résidences d'écriture à l'auteure lauréate du Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne, et octroie une résidence à une écrivaine vaudoise sur invitation. Le Château de Lavigny est une résidence cosmopolite qui favorise les échanges interculturels et linguistiques. En général, la direction fait en sorte de créer une multiplicité culturelle, langagière, ainsi que de pensée, favorable à la création littéraire et à l'échange entre les différentes résidentes.

Bourses Pro Helvetia

Pro Helvetia alloue des bourses d'écriture à des auteur·e·s suisses ou établi·e·s en Suisse et écrivant dans l'une des quatre langues nationales. Depuis 2021, les auteur·e·s établi·e·s en Suisse et écrivant dans une autre langue que nationale sont également éligibles.

Ces bourses ont pour vocation de soutenir la réalisation d'un projet littéraire en cours, tous genres confondus (prose, poésie, théâtre, littérature jeunesse), y compris les projets de performance littéraire. Il est toutefois à noter que, depuis 2020, Pro Helvetia consacre un instrument de soutien distinct à la création en bande dessinée.

Conditions de postulations

La personne qui présente sa candidature doit être de nationalité suisse ou avoir son domicile permanent en Suisse et avoir une activité régulière sur la scène littéraire suisse.

Le·a candidat·e doit avoir publié au moins une œuvre littéraire auprès d'une maison d'édition reconnue ou sur une plateforme numérique gérée par un comité rédactionnel compétent. Autoédition et édition à compte d'auteur ne sont pas prises en considération.

Le montant d'une bourse d'écriture est de 25 000 francs. Le projet doit être achevé au plus tôt neuf mois et au plus tard trois ans après la date limite de dépôt des requêtes.

Dans le domaine de la performance littéraire sont acceptées les candidatures individuelles ou collectives. Dans ce dernier cas, la majorité des membres doit avoir un lien étroit avec la Suisse et y être artistiquement présente. Le collectif doit s'être produit sur des scènes reconnues des milieux de la performance littéraire.

Le montant d'une bourse pour la performance littéraire est de maximum 15 000 francs. Le projet doit être porté à la scène dans un délai de 2 ans.

Le bénéficiaire d'une bourse doit clôturer le projet concerné avant de présenter une nouvelle candidature. Les projets refusés ne peuvent pas faire l'objet d'une nouvelle requête.

Dépôt des candidatures

Les candidatures sont à déposer sur le portail www.myprohelvetia.ch.

Délais de candidature : 1^{er} mars et 1^{er} septembre

L'attribution des bourses littéraires suit les recommandations d'un jury. A dater du 1^{er} septembre 2021, les candidatures sont soumises au jury sous forme anonyme.

Le guide à l'usage des requérants ainsi que l'ordonnance sur les subventions de Pro Helvetia définissent la procédure d'examen des demandes.

Pro Helvetia
Schweizer Kulturstiftung
Hirschengraben 22
CH-8024 Zurich
T +41 44 267 71 71
F +41 44 267 71 06
info@prohelvetia.ch
www.prohelvetia.ch

Auteur·e·s romand·e·s ayant bénéficié d'une bourse littéraire de Pro Helvetia ces cinq dernières années:

2021 – Jérémie Gindre, Julien Maret, Rose-Marie Pagnard, Bruno Pellegrino, Valérie Poirier, Marie-Jeanne Urech

2020 – Isabelle Flükiger, Baptiste Gaillard, Noëlle Revaz, Walter Rosselli

2019 – David Bosc, Gion Capeder, Odile Cornuz, Pierrine Poget, Jean-Pierre Rochat, Céline Zufferey

2019 (performance) – Heike Fiedler, Meloe Gennai

2018 – David Collin, Elodie Glerum, Rinny Gremaud, Joseph Incardona, Isabelle Sbrissa, Marina Skalova, Jean-François Sonnay

2017 – Julien Bouissoux, Guy Chevalley, Fabienne Radi, Antoinette Rychner, Bertrand Schmid, Anne-Sophie Subilia, Sonia Zoran

Fondation Studer/Ganz

La Fondation Studer/Ganz soutient des autrices et de jeunes auteurs dans les différentes régions linguistiques de Suisse, par le biais de concours, de manifestations et de remises de prix.

La Fondation soutient de façon directe des autrices et auteurs dignes d'encouragement, de nationalité suisse ou domiciliés en Suisse, qui sont au début de leur carrière littéraire et qui tirent la plus importante part de leurs revenus de leur activité littéraire.

La Fondation entend réaliser son objectif grâce à des mesures d'encouragement dans les différentes régions linguistiques de Suisse, par exemple sous forme de concours, de manifestations pour promouvoir les jeunes autrices et auteurs ou de prix pour le meilleur premier livre. Les choix de la Fondation font l'objet d'annonces publiques.

Prix Atelier Studer/Ganz en Suisse romande

La Fondation Studer/Ganz remet un Prix littéraire en Suisse romande tous les deux ans. La distinction récompense des textes courts de six autrices et auteurs qui vivent en Suisse ou sont de nationalité suisse et qui n'ont pas encore publié une œuvre littéraire (sauf poésie). Le Prix comprend la participation à un atelier d'écriture et à une lecture publique. Il a été remis pour la première fois en Suisse romande en 2007.

Jusqu'à présent, 48 autrices et auteurs ont pu participer au Prix Atelier Studer/Ganz, dont :

– Laurence Boissier, lauréate 2009, a reçu le Prix Suisse de littérature en 2017 pour son livre *Inventaire des lieux*, art&fiction.

– Douna Loup, également lauréate 2009, a reçu plusieurs prix pour son premier roman *L'Embrasure*, publié par le Mercure de France.

– Mathias Howald, lauréat en 2013, a reçu le Prix du public de la RTS 2019 pour son premier roman *Hériter du silence*, publié par D'autre part.

Le prochain prix de la Fondation Studer/Ganz sera décerné pour la Suisse romande en 2023.

Plus d'informations : www.studerganzstiftung.ch

Prix Atelier Studer/Ganz

Lauréats et lauréates depuis 2019:

2021 – Sabina Zanini, Léonie Adrover, Alain Ausoni, Isabel Garcia Gomez, Marcel Nagel, Tasha Rumley, Marie Martin Wylter

2020 – Thomas Duarte

2019 – Caroline Despont, Numa Francillon, Jean-Marc Huguenin, David Janelas, Alice Kubler, Lucie Schaeren

PIJA & PEG

Les Editions de l'Hèbe ont rejoint le PIJA (Prix Interrégional Jeunes Auteurs), initialement né en Belgique) en 1993 et en ont publié le premier recueil en 1994. Désormais seuls à la barre de cette gigantesque organisation qui compte à son actif plus de 20 000 participante-s et des centaines de jeunes publié-es ensuite de manière autonome, nous fêtons notre trentième anniversaire en 2023.

Extrait des conditions de participation au PIJA

Genre: nouvelle, conte, récit épistolaire ou prose poétique. Le texte (jamais publié et n'ayant bénéficié d'aucune récompense préalablement), anonyme, est écrit en corps 12 et n'excède pas 30 000 caractères (espaces compris). Les candidat-es doivent avoir entre 15 et 20 ans le 31 mars de l'année du prix (qui correspond au délai d'envoi du texte). Le PIJA prévoit deux catégories: « Français langue première, langue maternelle » ou « Français langue seconde, langue apprise »

Le bulletin d'inscription pour le PIJA 2022 est disponibles sur www.pija.ch

« Les Editions de l'Hèbe et leur pari sur les plumes à découvrir », par Jean-Philippe Ayer, éditeur et présidents des Associations PIJA et PEG

Les Editions de l'Hèbe organisent deux prix littéraires: le PIJA (Prix interrégional Jeunes Auteurs) et le PEG (Prix d'écriture décerné à Gruyères). Si le premier s'adresse aux « 15-20 ans » et le deuxième parle aux « 21 ans et plus (sans limite d'âge) », la vocation de ces deux initiatives est bien la même: non pas celle de couronner une carrière ou une œuvre, mais celle d'initier un premier geste créateur appelé à se développer ultérieurement. Le succès incroyable que rencontrent ces deux concours démontre l'extrême vivacité créative de notre coin de terre (et d'ailleurs) et répond à un réel besoin de la part de jeunes et moins jeunes de partager leurs créations littéraires. Chaque prix a ses particularités.

Pour vous donner un avant-goût de la qualité littéraire de nos jeunes auteur-e-s, nous vous proposons de lire le texte de Salomé Chofflon, premier prix ex æquo du PIJA 2020 dans la catégorie « français langue première ».

« Vagues au cœur », par Salomé Chofflon, 20 ans, Fribourg

– Qu'est-ce que tu bois ?

Hélène le regarda. Elle avait la bouche toute de travers. Edmond avait l'impression que des rides formaient des fossés sur le visage d'Hélène. Hélène si jeune pourtant. Il savait qu'il l'avait trouvée jolie, avant, longtemps avant. Belle, même. Mais il avait oublié. Hélène, elle, n'avait rien oublié. Hélène aimait toujours Edmond. Edmond ne savait plus s'il aimait Hélène. Il ne se posait plus la question.

– Tu sais bien, du café. Du café bien noir. Ça, t'as pas pu l'oublier.

Hélène était amère. A cause du café sûrement. Edmond se souvenait qu'Hélène buvait du café. Du café pour s'enivrer. Ça remplaçait l'alcool.

Le clafoutis aux cerises, tout juste sorti du four, fumait encore. L'odeur des cerises remplissait l'air lourd du vieux salon. A côté du clafoutis, sur la table recouverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs, Hélène avait posé sa machine à coudre. Elle cousait, les cheveux emmêlés. Mal coiffés. Avant, Edmond aimait bien les cheveux emmêlés d'Hélène. Mais c'était avant. Il la regardait coudre, les yeux tout plissés. Il remarqua qu'Hélène avait une nouvelle robe. Elle l'avait probablement achetée pour lui. La robe était rouge vif. Courte, un peu évasée. Elle ne lui plaisait pas. Ça ne lui allait pas, cette robe. Hélène avait la bouche vraiment trop de travers. Hélène était trop vieille. Passée. Et la robe, elle était bien plus jeune qu'elle.

Edmond était assis dans le coin le plus éclairé de la table. Le bruit de la machine à coudre l'agaçait. Mais il ne dit rien. Il avait terminé. Hélène ne l'aurait pas écouté de toute façon. Elle n'écoutait jamais. Il posa son stylo.

– Mon adresse, je la note ?

– Quel peintre ?

– Edgar Degas.

– Non, pas cette fois.

Hélène s'en fichait. Elle aurait préféré qu'Edmond lui écrive des poèmes, à elle. Edmond écrivait plein de poèmes. Ils n'étaient jamais pour elle. Hélène était amère. Trop de café. Il écrivait des poèmes sur des cartes postales avec des œuvres de peintres célèbres. Il les envoyait ensuite à des

femmes au hasard. Il ne notait pas toujours son adresse. Hélène choisissait. Edmond pensait que comme ça elle lui en voudrait moins.

Suzanne s'accroupit au bord de l'étang. Elle trempa son doigt dans l'eau, juste son petit doigt. Elle fit quelques cercles avec. L'eau était froide. La lune presque ronde se reflétait dans l'étang qui brillait. Suzanne sourit. C'était joli. Suzanne avait laissé son vélo plus loin, sous un buisson de sureau. Avant d'arriver à l'étang, elle avait beaucoup roulé sur son vélo jaune. Elle avait pédalé, pédalé, pédalé encore sur les petites routes de campagne. Elle voulait avoir mal. Elle voulait que ses jambes lui fassent plus mal que son cœur. Alors elle avait pédalé de toutes ses forces, puis soudain, elle l'avait aperçu, l'étang. Un peu plus loin, à droite du chemin de terre. Et ça lui avait donné une idée.

Suzanne pensa aux grenouilles. Elle frissonna en imaginant leurs corps tout gluants. Elle se demanda ce qu'elles feraient, les grenouilles. Elles viendraient sûrement lui tenir la main. Il y en aurait quatre ou cinq agglutinées autour de chaque main. Elle pourrait en avoir jusqu'à dix pour elle toute seule. Elle se dit qu'elle trouverait ça agréable, les grenouilles serrées contre ses doigts. D'ordinaire, Suzanne les trouvait bien repoussantes. Mais là, pour une fois, ce ne serait pas pareil. Les grenouilles viendraient la consoler. Elles l'embrasseraient. Elles l'aimeraient.

Elle, elle se laisserait mourir. Oui, Suzanne se dit qu'elle le ferait. Il n'avait pas voulu d'elle. Elle n'avait pas voulu d'elle. Personne ne voulait d'elle. Jamais. Alors elle se laisserait mourir. Son ventre remuait toujours. Ses nausées ne s'arrêtaient jamais. Suzanne voulait mourir, pour que les nausées cessent. C'était la seule raison. Ou peut-être qu'il y en avait une autre, de raison. Presque plus importante. Suzanne se disait que comme ça, peut-être, les gens remarqueraient qu'elle avait existé. Parce qu'elle ne serait plus là. Peut-être. Suzanne espérait très fort. Sans y croire vraiment. Sans y croire assez. Au fond d'elle, elle sentait bien que ça n'avait pas beaucoup de sens. Disparaître pour mieux apparaître. Mais Suzanne ne pouvait pas s'empêcher d'espérer. C'était comme ça. C'était Suzanne. Elle rêvait de savoir si mourir la rendrait plus vivante. Si on l'aimerait plus une fois qu'elle serait morte.

Suzanne avait mis sa plus belle robe. Celle qu'elle avait choisie pour lui. Lui qui ne voulait plus d'elle. C'était sa plus belle robe, parce qu'elle lui donnait l'impression d'être libre. Et parce que lorsqu'elle la portait, on lui disait souvent qu'elle était jolie. On lui souriait. On était content de la voir avec sa robe. C'était une robe qui rendait les gens heureux. Suzanne adorait ça. Parce qu'elle aussi était heureuse quand les gens étaient heureux.

Suzanne ne pensa même pas à se déshabiller. Elle s'allongea sur la berge de l'étang, avec sa plus belle robe. Elle ne pleurerait pas. Toute la noirceur remuait en elle, mais elle ne pleurerait pas. Suzanne avait déjà trop pleuré. Elle n'avait plus rien à pleurer. Elle était vide.

Petit à petit elle se laissait glisser dans l'eau trouble de l'étang. Suzanne roulait doucement dans l'étang tout vert. L'étang qui l'aimerait plus que lui. La vase tachait sa robe. Elle s'en fichait. Elle s'était déjà assez éloignée du bord pour que l'eau caresse ses cuisses, ses doigts, son cou. Son nombril. Le bas de son ventre. L'eau fraîche la caressait comme lui l'avait fait, un soir de mai, dans la petite chambre d'hôtel au papier jauni. L'étang l'aimait. Suzanne se répétait que l'étang l'aimait. Elle faisait l'amour avec l'étang, elle était contente. Ses caresses faisaient frissonner son corps tout entier. Jusqu'à son cou seulement: l'eau n'avait pas encore embrassé ses lèvres. Suzanne en rêvait, des baisers verts que l'étang déposerait sur ses lèvres. Plein de baisers verts sur ses lèvres roses. Elle se disait que ce serait beau, ce mélange de rose et de vert. Ce serait comme une œuvre d'art, et ce serait sûrement agréable, tous ces baisers pour remplacer les siens. Après les

le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg

baisers, l'eau viendrait danser dans sa gorge, dans ses poumons, dans son ventre... Suzanne frémissait de l'intérieur. Il danserait en elle. Il ne s'arrêterait jamais. Il ne pourrait plus sortir, plus s'arrêter de danser. Et il serait à elle pour toujours. Cette fois-ci, il resterait dans la petite chambre d'hôtel. Avec elle. Il ne s'enfuirait pas.

Comme l'eau n'avait pas encore caressé ses lèvres, ses paupières, son visage, Suzanne voyait les étoiles. Elles brillaient de moins en moins, parce que la nuit touchait à sa fin. Le ciel s'éclaircissait. Suzanne avait pédalé toute la nuit, mais ce serait bientôt fini. Elle les trouva belles, les étoiles. Elle se mit à douter, soudain. Elle ne savait plus ce qui était le plus beau. Les étoiles ou l'étang qui danserait en elle. Suzanne ne savait vraiment plus. Elle n'était pas assez courageuse pour rouler encore un peu et laisser l'eau effleurer ses paupières. Elle avait froid, tout à coup. Tout ça ne lui paraissait plus aussi agréable qu'avant. Lentement, Suzanne se leva, toute mouillée, toute sale. Sa plus belle robe collait à sa peau qu'on devinait à travers le tissu humide. Elle regagna la berge. Suzanne avait honte. Honte de s'être couchée dans l'étang, honte d'avoir imaginé qu'il aurait pu l'aimer.

Elle s'assit dans l'herbe, près des roseaux. Elle prit son sac et fouilla parmi ses affaires. Elle cherchait son rouge à lèvres, le rouge qui la faisait penser aux coquelicots. Elle voulait être belle, au cas où elle croiserait un homme qui pourrait le remplacer, lui. Elle ne trouva pas le rouge à lèvres. Mais, par hasard, elle mit la main sur la carte postale, celle qu'elle avait reçue la veille et qu'elle n'avait pas osé lire, qu'elle n'avait même pas regardée. Elle la sortit. Suzanne reconnut la peinture sur la carte postale. *Lilas, temps gris* de Claude Monet. Elle adorait Claude Monet. Ses peintures délicieusement poétiques. Ses traits flous mais délicats. Il faisait valser son cœur. Suzanne lut le texte écrit au verso de la carte postale.

Tout le monde aime l'amer

Elisabeth sous le ciel mauve
ses lèvres à l'envers qui rêvent
fermées
pour toujours

Une belle robe jaune
pour des yeux brûlés de soleil
des poèmes sur les joues à la place des larmes

Elisabeth vagabonde dont le cœur s'enfuit
elle rêve de la mer elle rêve de moi
elle attend un baiser sous les lilas
les lèvres closes prêtes à s'ouvrir
pour qu'on ne l'oublie pas

Tout le monde aime la mer
je ne l'oublierai pas

Le texte était signé «Edmond». Edmond avait noté son adresse. Suzanne n'avait plus rien à faire. Elle s'ennuyait, toute trempée, assise au bord de l'étang, des vagues plein le cœur. Edmond n'habitait pas loin, Suzanne le savait. Alors elle décida d'aller le rejoindre.

Il se mit à pleuvoir. Ça la rassura. Elle paraissait normale. Personne ne se demanderait pourquoi elle était si mouillée. Il pleuvait, et tout serait ordinaire. Oui, Suzanne était vraiment contente qu'il pleuve. La pluie tombait bien. Elle adorait cette pluie-là. Celle qui cache les secrets. Suzanne était ravie. Vraiment ravie. Si ravie qu'elle se mit même à sourire. Personne ne se douterait qu'elle avait voulu tout l'étang pour elle. Tout l'étang dans ses poumons. Son ventre. Son corps tout entier. Personne ne lui poserait de questions pour savoir si oui ou non elle avait souhaité que l'eau danse dans sa gorge. On ne saurait jamais qu'elle avait pensé que la mort était belle. Sur son vélo jaune, Suzanne roula jusque chez Edmond.

Suzanne traversa l'allée bordée de grands saules qui menait à la maison d'Edmond. C'était un chalet. Vieux, en bois sombre, entouré d'un grand jardin. Elle vacillait sur son vélo jaune. Elle n'arrivait plus à rouler tout à fait droit. Ses jambes étaient fatiguées. Son cœur aussi. Elle s'arrêta devant la porte et laissa son vélo sur le côté.

Ça sentait les foins. Les foins mouillés. Suzanne était comme les foins mouillés. Et elle se disait que peut-être elle sentait pareil.

Suzanne sonna. On lui ouvrit.

Sur le pas de la porte, il y avait Edmond qui l'observait, immobile. La robe de Suzanne était toute sale, toute mouillée, toute transparente. Il devinait qu'elle avait dû être longue, blanche et fluide, un peu transparente même sans être trempée. Elle devait avoir été belle, sa robe. Et Suzanne était aussi belle que sa robe. Il voyait sa peau pâle briller sous la pluie. Sa poitrine frémir. Ses longs cheveux tout collés contre ses joues, ses lèvres. Blonds qui avaient foncé à cause de la pluie. Suzanne était gênée. Elle ne savait pas ce qu'elle était censée faire. Elle se balançait d'un pied sur l'autre. Edmond se dit que ses yeux ressemblaient aux marais. Verts et un peu troubles. Mais il ne savait pas pourquoi il y avait ce flou dans les yeux de Suzanne. Comme des petits remous. Edmond aimait les remous. Il aimait les taches de rousseur qui dansaient sur les joues de Suzanne. Il aimait Suzanne.

Edmond avait un chapeau posé de travers sur sa tête, et une fine moustache qu'il enroulait autour de son doigt. Il toussota. Suzanne était intimidée. Elle pensa qu'Edmond ressemblait à Eugène Delacroix, avec ses cheveux noirs qui descendaient jusque sous ses oreilles. Suzanne lui montra la carte postale. Il parut content. Il l'invita à entrer.

Le hall d'entrée était étroit et sombre. On apercevait le salon au bout du couloir. Et immédiatement après le salon, il y avait la salle à manger, presque dans le salon. Edmond emmena Suzanne dans le salon. Ils se tassaient tous les deux. Edmond parce qu'il le voulait. Suzanne parce qu'elle était embarrassée. Suzanne aperçut Hélène qui cousait, le visage tout dans l'ombre. Les lèvres serrées. Une bretelle de sa robe rouge tombait sur son épaule. Suzanne vit qu'Hélène était malheureuse. Elle lui fit peur. Elle eut pitié d'elle, malgré tout. Hélène ne pleurerait pas. Ça ne se voyait pas. Mais Suzanne savait qu'Hélène pleurerait en dedans. C'était pire. Suzanne voulut être gentille. Elle se disait qu'elle pourrait peut-être la faire sourire. Alors elle lui dit bonjour gentiment. Elle lui expliqua qu'elle venait rendre visite à Edmond. D'une voix compatissante. Avec son meilleur sourire.

Hélène leva les yeux. Les lèvres toujours serrées. Elle remit vite la bretelle de sa robe en place. Passa rapidement ses doigts dans ses cheveux emmêlés. Elle regarda Suzanne qui lui souriait. Elle la regarda longtemps. Hélène avait envie de vomir. Elle ne supporta pas de voir Suzanne dans sa robe transparente. De voir le sourire de Suzanne, ses jolies taches de rousseur, sa peau pâle. Edmond brillait à côté de Suzanne. Il brillait de l'intérieur. Il brûlait. Hélène ne supporta pas ça non plus. Elle serra ses lèvres encore plus. Elles blanchirent tellement elle les serrait. Elle se tut. Elle ne répondit pas à Suzanne. Ne lui dit pas bonjour. Rien.

Suzanne fut déçue. Edmond sentit la déception de Suzanne. Ça le contraria. Il fut furieux contre Hélène. Hélène n'y prêta pas attention. Elle baissa les yeux sur sa machine à coudre et cousit encore plus fort qu'avant. Elle ne voulait surtout pas voir Edmond briller.

Suzanne fit le tour du salon pour observer les estampes japonaises accrochées partout sur les murs. Edmond lui dit qu'il les avait achetées directement au Japon. Que c'était sa passion, les estampes japonaises. Qu'il s'en inspirait pour peindre, parce qu'il les trouvait très expressives.

– Laquelle tu préfères? demanda Edmond à Suzanne.

Suzanne sursauta. Elle se tourna vers Edmond.

Le PEG (Prix d'Écriture décerné à Gruyères) s'inscrit dans le prolongement du PIJA et s'adresse donc aux auteur-e-s de 21 ans et plus. Il a la particularité de proposer une consigne qui relève du défi: faire figurer dans les textes cinq mots ou expressions singuliers parmi dix propositions. Avec l'appui de la ville de Gruyères et la présence des Editions de l'Hébe, le concours, à fréquence désormais annuelle, décerne ses premières récompenses en 2007 à l'occasion du dixième anniversaire de la «Fête du livre et du papier».

Extrait des conditions de participation du PEG

Genre: récits, contes et nouvelles. Deux catégories: «première publication» ou «auteur-e déjà publié-e à compte d'éditeur». Les candidat-e-s doivent avoir 21 ans (pas d'âge limite) le 31 décembre (qui correspond désormais au délai d'envoi du texte) de l'année du prix. Le texte doit inclure obligatoirement cinq mots/expressions ou plus parmi les dix proposés ci-dessous: «a bohyon», «a de bon», «ch'abranchi», «chekre», «ryondena», «facha», «virago», «dirlo», «roupillon», «zieuter».

Le bulletin d'inscription pour le PEG 2021 est disponible sur le site de l'Hébe à l'adresse suivante: www.lhebe.ch/prix_ecriture

le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg

« Petit à petit elle se laissait glisser dans l'eau trouble de l'étang. Suzanne roula doucement dans l'étang tout vert. L'étang qui l'aimerait plus que lui. La vase tachait sa robe. Elle s'en fichait. Elle s'était déjà assez éloignée du bord pour que l'eau caresse ses cuisses, ses doigts, son cou. Son nombril. Le bas de son ventre. L'eau fraîche la caressait comme lui l'avait fait, un soir de mai, dans la petite chambre d'hôtel au papier jauni. »

– Elles sont toutes belles...

– Oui... Mais laquelle tu préfères ?

– Celle avec la neige. J'ai envie de me rouler dedans. De faire l'amour dedans. Tout le monde aime le blanc de la neige. Et on m'aimerait moi. Moi qui serais dedans...

Suzanne rougit. Elle avait parlé sans réfléchir. Edmond rit un peu. C'était aussi sa préférée, celle avec la neige. Hélène frissonna. Elle n'avait pas cousu assez fort, elle avait tout entendu.

Suzanne avait faim. Et puis un peu froid aussi. Elle ne savait pas si elle avait le droit de le dire à Edmond. Elle était triste. Elle osa.

– T'aurais quelque chose à manger ?

Edmond dit qu'il avait un reste de clafoutis aux cerises. Qu'il allait préparer ça, avec du thé à l'orange. Il ajouta :

– Je vais te donner des habits secs. Tu vas prendre froid, ce serait dommage.

Et il monta chercher une vieille robe d'Hélène.

Pendant qu'Edmond était en haut, Suzanne resta seule avec Hélène. Suzanne ne savait pas quoi dire. Elle hésita avant de parler. Elle finit par demander timidement :

– Qu'est-ce que tu fais dans la vie toi ?

– J'ai dansé au Moulin-Rouge. J'étais aussi belle que toi.

Hélène était jalouse. Elle détestait Suzanne. Elle détestait Suzanne parce qu'Edmond la désirait. Edmond et Suzanne allaient devenir des amants. Hélène s'en doutait, elle avait peur. Elle fixait Suzanne froidement. Suzanne baissa ses paupières. Elles tremblaient.

Edmond revint avec la robe sèche. Suzanne l'enfila discrètement.

Edith Piaf se mit à chanter et sa voix couvrit le bruit de la machine à coudre d'Hélène. Hélène s'était à nouveau absorbée dans son travail, elle ne prêtait plus attention à Suzanne. Suzanne chanta avec Edith Piaf. Elle connaissait les paroles par cœur. Elle chanta doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Elle se rendait compte qu'Edmond la désirait. Qu'il la désirait de plus en plus. Ça l'encourageait. Elle prenait de l'assurance. Elle dansa même un peu. Edmond était ravi.

Edmond avait terminé de préparer le clafoutis aux cerises et le thé à l'orange. Il avait mis la table pour trois. Une petite bougie brûlait au milieu. Edmond et Suzanne s'assirent l'un en face de l'autre, avec la bougie qui brûlait au milieu. Hélène détesta la bougie parce qu'Edmond l'avait allumée exprès pour Suzanne. Elle s'en éloigna le plus possible, et s'assit à l'écart, dans le coin le plus sombre de la table. Edmond n'avait jamais allumé de bougie pour elle. Il ne lui avait jamais écrit de poème. Jamais. Elle alla se chercher du café. Ça l'enivrait plus que le thé. Elle but une gorgée pour se consoler, sous les regards curieux d'Edmond et de Suzanne.

Ils commencèrent à manger le clafoutis. Ils ne se parlèrent pas tout de suite. A cause d'Hélène. On entendait le bruit des fourchettes contre les assiettes. C'était lugubre. Le silence d'Hélène, surtout. Au bout d'un moment Edmond ne le supporta plus. Ni Suzanne.

– J'aurais voulu être un goéland, dit Suzanne.

Edmond ne comprit pas. Il cessa de mâcher. S'arrêta net. Figé.

– Pourquoi ?

Du bout de la table, un rire s'éleva. Un petit rire d'abord, qui devint plus gros, plus gros, plus menaçant. Le rire devint méchant. Hélène riait. Suzanne baissa les yeux. Elle n'osait plus répondre.

– Pourquoi ? insista Edmond.

Hélène riait toujours. Elle regardait Suzanne qui se taisait. Elle lui dit :

– Dis-nous, on t'en voudra pas.

Suzanne leva les yeux, effrayée. Elle murmura :

– Parce que comme ça j'aurais pas besoin qu'on m'aime... J'aurais jamais peur.

Hélène n'avait pas cessé de rire. Elle répondit :

– Mais tu serais pas une femme. Pas un homme. Rien...

Suzanne se tut, honteuse. Edmond lui sourit. Il ajouta :

– Et puis tu serais pas aussi belle... Tu saurais même pas ce que c'est, être belle...

Il y eut encore un silence. Suzanne aperçut une ombrelle vert pâle à fleurs roses posée sur un guéridon du salon. Elle demanda à Edmond d'où elle venait. Il lui dit qu'il l'avait achetée en Chine, il y avait longtemps. C'était leur premier voyage, avec Hélène. Lorsqu'ils s'aimaient beaucoup. Hélène avait voulu la ramener en souvenir.

– Elle voulait absolument voir les grenouilles, dit Edmond en riant.

Hélène s'en souvenait très bien, de leur voyage en Chine. Elle regarda Edmond. Elle était heureuse qu'il parle d'elle. Elle dit, un peu attendrie :

– On les trouvait pas. Toi tu voulais pas les trouver de toute façon. Tu t'es moqué de moi. On s'est fâchés. Ensuite tu m'as offert l'ombrelle, pour te faire pardonner. J'ai accepté et on a dansé.

Edmond reconnut que c'était vrai.

– J'ai jamais compris ton amour des grenouilles. Même maintenant, dit-il encore.

Suzanne se tourna vers Hélène. Elle lui dit :

– Je comprends ton amour des grenouilles. Moi c'est pareil.

Hélène lui sourit. Juste un peu. C'était la première fois. Ça plut beaucoup à Suzanne. Elle lui avoua :

– Je te trouve jolie quand tu souris.

Hélène fut surprise. Elle restait méfiante, encore amère.

– Vraiment ?

– Vraiment.

Ensuite Edmond se mit à parler de musique, de violon, des concerts qu'il donnait avant qu'il ait rencontré Hélène. Il parla beaucoup. Suzanne écouta. Elle adorait qu'on lui parle de musique.

– Toi aussi tu aimes la musique ? demanda Edmond à Suzanne.

– J'ai joué du violon. J'ai arrêté quand on a cessé de m'aimer. J'avais plus rien à jouer.

Edmond voulut que Suzanne lui montre. Il pensa que maintenant elle pourrait, qu'elle aurait des choses à jouer. Il se leva et alla chercher son violon. Il le tendit à Suzanne avec un sourire.

Suzanne prit le violon. Elle commença à jouer. Elle improvisa. Elle reproduisit avec l'archet les vagues qu'il y avait dans son cœur. Edmond écoutait, d'abord assis sur le canapé à franges du salon. Suzanne jouait bien. C'était beau. Si beau qu'Hélène cessa soudain d'être aussi amère que le café. Elle se leva du coin obscur de la table où elle était restée jusqu'à présent pour aller s'installer au piano. Hélène joua au piano. Elle accompagna Suzanne. Suzanne avait enlevé ses chaussures. Elle était pieds nus sur le tapis jaune du salon. Elle dansait, avec son violon. Les doigts d'Hélène dansaient sur les touches du piano. Les yeux d'Edmond dansaient avec elles. Ils dansaient tous. Ils s'enivraient. Hélène aimait Suzanne. Autant que le café.

Petit à petit Suzanne s'arrêta de jouer. Elle jouait de plus en plus doucement. Elle sentait l'amour d'Edmond. Celui d'Hélène. Plus elle le sentait, moins elle jouait. Elle s'apaisait. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de musique. Le son du violon se tut. Le son du piano se tut avec lui. Ils se turent ensemble.

Ils se regardèrent tous un moment. Sans un mot. Dans le silence de la pluie qui chantait dehors. Puis Edmond proposa :

– On pourrait sortir dans le jardin. On marcherait jusqu'au massif de jasmin. On s'aimerait là-bas.

le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg le persil pija et peg

Suzanne dit d'accord avec son cœur qui brillait. Hélène leur sourit à tous les deux. Elle avait beaucoup changé grâce au piano. La proposition lui faisait très plaisir. Elle le leur dit. Mais malheureusement elle n'aimait pas la pluie. Elle refusa.

Edmond et Suzanne sortirent tous les deux par la véranda. Edmond dit qu'il aurait bien aimé fumer une cigarette. Mais ça ne marchait pas, les cigarettes sous la pluie. Il renonça. Ils traversèrent le jardin ensemble. Ils marchaient tout proches. Leurs bras se touchaient presque, Suzanne frissonnait de plaisir.

– Tu es sûr qu'Hélène ne sera pas fâchée qu'on soit sortis sans elle ?

– Non. Je la connais. Elle est d'accord.

Le jardin sentait les lilas. Edmond en avait planté partout dans son jardin, avec des coquelicots et des tournesols. Il disait qu'il s'inspirait des fleurs pour peindre, qu'il en avait vraiment besoin. Suzanne comprenait.

La pluie ne dérangeait pas Suzanne. Ni Edmond. Ils étaient contents tous les deux, à marcher si proches l'un de l'autre. Ils arrivèrent au massif de jasmin et s'assirent dans l'herbe humide, juste au-dessous.

Le visage d'Edmond était tout mouillé. Sa moustache tombait sous le poids des gouttes d'eau. Ses cheveux bouclés s'étaient aplatis. Suzanne lui dit en riant :

– On dirait que tu pleures. Tu pleures ?

Edmond attendit. L'eau dégouлина encore plus sur ses joues. Comme des larmes. Suzanne trouvait ça joli.

– Tu pleures.

Edmond regarda Suzanne avec affection.

– Non. Je pourrais pas. C'est le jardin qui pleure. Il pleure pour nous.

Suzanne admira Edmond. Elle le trouva beau. Elle sentit qu'elle pouvait lui faire confiance, qu'il lui ressemblait un peu. Elle lui avoua :

– Parfois j'ai l'impression d'être folle. Ça fait mal. J'ai envie de crier aux autres ma douleur d'être folle.

– Ils ne comprendraient pas.

– Non... Mais toi, tu comprends ? N'est-ce pas que tu comprends ?

– Je crois.

– J'aime trop. Je deviens folle d'aimer trop. Je vois que les gens voient, je suis terrifiée qu'ils voient sans comprendre. Promets-moi que toi, tu comprends. Que tu sais pourquoi je suis folle.

– Je sais. Je t'aime.

Un pétale de jasmin tomba sur les cheveux de Suzanne. Edmond s'approcha pour l'enlever.

Il frôla le visage de Suzanne. Suzanne recula. Elle rit. Elle rougit. D'un rouge de coquelicots. D'un rouge de cerises pas mûres. D'un rouge qui la faisait ressembler à Odilon, le poisson d'Edmond. Mais d'un rouge qui fit qu'Edmond l'aima un peu plus encore. Edmond avait compris que Suzanne était parfois comme les papillons. Trop fragile pour vivre. Sauf si on l'aimait.

Edmond embrassa Suzanne. Suzanne embrassa Edmond. Les deux se mêlèrent. Leurs lèvres, puis leurs langues. Leurs corps, juste un peu. Edmond aimait Suzanne. Suzanne était heureuse qu'Edmond l'aime.

L'eau ruisselait sur les fenêtres. Les vitres pleuraient. Hélène aussi.

Edmond se retourna et vit Hélène à la fenêtre. Il vit son visage défait, à travers les gouttes d'eau qui dégouлинаient sur la vitre. Il était trop loin pour bien voir, mais il savait qu'Hélène pleurait. Edmond sentit qu'il éprouva quelque chose à ce moment-là. Quelque chose de spécial, quelque chose qu'il avait oublié depuis longtemps. Hélène pleurait à la fenêtre. Il se souvint. Il éprouva de la tendresse. D'un

coup, ça lui ravagea le bas du ventre. La tendresse était là, à nouveau. Et il sut qu'il ne pourrait plus jamais oublier. Il y avait Suzanne devant lui, mais Hélène était à la fenêtre. Et elle pleurait. Hélène l'aimait. Suzanne, il sentait bien qu'elle ne l'aimait pas autant qu'Hélène l'aimait. Lui, il ne savait plus très bien qui il aimait. Il aimait les deux.

Edmond et Suzanne rentrèrent. Hélène leur sourit à tous les deux lorsqu'ils arrivèrent dans le salon. Edmond sourit à Hélène. Elle sentait le sapin. Edmond adorait qu'Hélène sente le sapin. Pendant qu'ils étaient dans le jardin, elle avait préparé du café. Trois petites tasses qu'elle avait soigneusement disposées sur la table. Le feu crépitait dans la cheminée. Hélène s'empressa de donner une serviette à Suzanne.

– Sèche-toi vite, ou tu seras malade.

Suzanne regarda Hélène tendrement. Elle la remercia et prit la serviette. Elle retira sa robe toute mouillée. Suzanne fut pratiquement nue au milieu du salon. Edmond et Hélène l'observaient. Elle ne s'inquiéta pas. Elle savait qu'ils l'aimaient. Hélène sécha délicatement les cheveux de Suzanne, les cheveux de Suzanne qui sentaient bon le jasmin. Suzanne enroula la serviette autour de son corps nu puis s'assit sur le canapé.

Ils burent du café tous ensemble, silencieusement. Soudain Suzanne déclara :

– Il va falloir que je parte.

– Tu es vraiment sûre ? demanda Hélène.

– Oui. C'est mieux, répondit Suzanne.

Edmond aurait voulu qu'elle reste. Il n'osa pas lui dire. Il avait Hélène. Il dit à Suzanne qu'il comprenait, qu'il ne lui en voudrait pas si elle partait, que c'était normal.

Hélène était triste elle aussi. Une larme roula sur sa joue rose comme un coucher de soleil. Suzanne lui manquerait. Elle le lui dit. Suzanne répondit qu'elle lui manquerait aussi. Beaucoup. Qu'elle ne l'oublierait pas, qu'elle ne pourrait pas l'oublier, mais qu'elle devait partir quand même et que c'était pas grave.

Suzanne remercia Edmond et Hélène. Ils s'embrassèrent. Elle partit.

La maison fut silencieuse d'un coup. Vide, sans Suzanne. Elle était partie. C'était fini. Edmond et Hélène restèrent un moment debout à se regarder. Hélène tremblait dans sa robe rouge. Elle craignait qu'Edmond ne la voie plus. Mais Suzanne était partie, et Edmond n'avait plus qu'Hélène à aimer. Il l'aima, dans sa robe rouge, avec ses cheveux emmêlés. Il l'aimerait, désormais. Il dit en pleurant :

– J'ai écrit quelque chose pour toi.

Hélène trembla encore plus. De joie, cette fois-ci. Elle but une gorgée de café. Edmond lui tendit une carte postale. C'était la première qu'il écrivait pour elle. Elle la lut en rougissant de plaisir.

Loulou en robe rouge

Des étoiles toutes nues

Brillant

Sans fard

Jaune tournesol

Orange incendie

Des femmes en robes rouges

Qui dansent

Hélène et Edmond se blottirent l'un contre l'autre. Ils tremblaient tous les deux. De désir, de tendresse. Ils se déshabillèrent. Ils ne s'habilleraient plus. Ils se mêlèrent pour toujours. Hélène dansa pour lui.

« Il y eut encore un silence. Suzanne aperçut une ombrelle vert pâle à fleurs roses posée sur un guéridon du salon. Elle demanda à Edmond d'où elle venait. Il lui dit qu'il l'avait achetée en Chine, il y avait longtemps. C'était leur premier voyage, avec Hélène. Lorsqu'ils s'aimaient beaucoup. Hélène avait voulu la ramener en souvenir.
– Elle voulait absolument voir les grenouilles, dit Edmond en riant. »

Suzanne avait repris son vélo jaune. Il ne pleuvait plus. Suzanne rentrait chez elle. Le ciel était rose du soleil qui se couchait. Suzanne était heureuse. Elle repensait à Edmond, à Hélène, à leur amour. Aux vagues dans son cœur, aussi. Au fait qu'elle n'aurait pas pu rester, même si elle l'avait voulu. Leur amour serait devenu laid, ça n'aurait pas valu la peine. Ils seraient morts. Tandis que là, elle s'en souviendrait toujours. La beauté de leur amour ne se gâterait jamais. Suzanne n'avait plus envie de mourir. Elle souriait, du sourire qu'ont les gens vraiment heureux. Du sourire des femmes qui savent qu'elles peuvent plaire, être désirées, être aimées...

Suzanne roula sur les petites routes de campagne qu'elle avait déjà empruntées. Elle repassa à côté de l'étang. A côté du buisson de sureau, des roseaux. Suzanne ne s'arrêta pas. Edmond et Hélène l'avaient aimée. Elle pleura.

Salomé Chofflon

PIJA – Les membres du jury s’expriment

Palmarès PIIA 2020

Le jury du PIIA 2020, composé des personnalités suivantes, Jean-Philippe Ayer (président du jury, éditeur et président du PIIA), Eric Bulliard (écrivain, journaliste à *La Gruyère*), Isabelle Falconnier (écrivain, journaliste, déléguée à la politique du livre de la Ville de Lausanne), Céline Gapany (ancienne lauréate, ancienne secrétaire générale du PIIA), Eleonora Gualandris (directrice éditoriale aux Editions de l’Hèbe SA), Jean-Dominique Humbert (écrivain et rédacteur en chef adjoint du magazine *Coopération*), a établi le palmarès suivant:

Lauréates de la catégorie «langue maternelle»: Salomé Chofflon, 20 ans Fribourg / Iris Costa, 20 ans, France / Amélie Gyger, 20 ans, Valais / Maéva Schneider, 17 ans, Neuchâtel / Aude Bolliger, 16 ans, Vaud / Anna Cattin, 18 ans, Jura / Catherine Dreher, 20 ans, France / Zoé Noble, 18 ans, Genève / Avî Cagin, 20 ans, Vaud / Anne Chalus, 20 ans, Vaud / Kiara Di Benedetto, 16 ans, Valais / Ysaline Gasser, 15 ans, Vaud / Audrey Jones, 18 ans, Genève / Guillaume Moix, 18 ans, Valais / Laurine Camille Senn, 17 ans, Berne.

Lauréates de la catégorie «langue apprise»: Anastasia de Franchi, 20 ans, Genève / Joëlle Hoffmann, 17 ans, Zurich / Augustophat Razafindrabibasy, 19 ans, Madagascar.

Comme vous le constaterez, le hasard veut (nous vous rappelons que les textes sont évalués de manière anonyme) que tous les cantons romands (Berne y compris) sont représentés. Nous savons déjà que nous allons retrouver plusieurs de ces noms dans le monde culturel romand (ou d’ailleurs!).

P our vous donner envie de découvrir le reste du recueil Vagues au cœur (PIJA 2020), voici également les brèves introductions de deux autres textes. Le suivi que nous établissons avec les jeunes auteur-e-s constitue également une caractéristique de nos concours. Ce dialogue qui s’instaure et qui nous amène ensuite à lire des manuscrits, à offrir une oreille attentive et un coaching éditorial aux pijaistes donne un souffle plus ample à notre démarche et s’inscrit dans la vocation que nous donnons à notre métier d’éditeur.

Un membre du jury s’exprime sur «Le paradigme de l’octave», d’Anastasia de Franchi, 20 ans, Genève

« L’indicible est un sujet passionnant. » Et Anastasia de Franchi l’explore avec intelligence et finesse, de manière surprenante, brillante, déstabilisante.

En ces temps de pandémie que nous subissons encore à l’heure où j’écris ces lignes, hélas, Jimmy est un asocial qui vit isolé par choix. Son espèce ne l’intéresse pas, le monde ne l’intéresse pas. Il semble se fondre plus avec la nature (ou du moins son espace proche immédiat) qu’avec ses «semblables», et le seul pont qui le relie au réel, ce sont les mots.

Le paradigme de l’octave (de prime abord titre énigmatique s’il en est) sublime avec brio les narrations faciles et attendues, faisant fi de la banalité, entraînant le lecteur dans une autre façon de percevoir le monde, et donc de l’appréhender. Anastasia de Franchi parvient ainsi à revisiter une thématique éculée comme celle du questionnement existentiel avec une fraîcheur et une puissance détonantes, en nous ouvrant à une dimension profonde du (res)sentir. Le prétexte à cette autre manière d’envisager la réalité est la rencontre entre le protagoniste humain et une petite bête, une créature d’une espèce «nouvellement née» dont on cherchera, en vain, le nom pendant tout le récit. Et voilà que, partant d’un cabanon misanthrope, l’on arrive à des fulgurances sur la vie, l’humain, le tout et les parties.

La lecture laisse bouche bée face à la virtuosité déployée par l’auteure dans la maîtrise linguistique, certes, mais également des concepts. Et on sourit, conquis par cette subtile ironie, fleurant bon le sarcasme, qui pose son regard désenchanté sur la nature humaine, pour ensuite fondre comme neige au soleil face à un lien affectif aussi improbable que spontané, dépouillé des «suprastructures» sociétales («Il méprise les prénoms humains – “les chimères socialisées”, comme il les appelle.») comme celui que le vieil homme tisse avec la bestiole qui partagera son quotidien pendant huit ans.

La quête existentielle et linguistique finissent donc par se confondre: et voilà que chercher le terme exact revient à créer les parties qui forment le tout, revient à créer le monde, revient à pousser le paradoxe de l’exploration de l’indicible par le langage à son paroxysme, où la métaphore musicale a également son mot à dire...

Le paradigme de l’octave est un univers dense aux images fortes, subtiles et raffinées, dans lequel il faut entrer avec l’envie de se laisser surprendre et envelopper par le monde de Jimmy, de se laisser déstabiliser par ses questionnements, qui contrastent brutalement avec un quotidien fait de gestes hautement charnels et par moments scatologiques.

«A palper incessamment l’expression de son propre visage, on se complait à n’être nul autre que soi.» Et pourtant, à la fin de cette lecture, après cette inattendue traversée existen-

tielle, on se surprend à partager la profonde humanité (et destinée?) de Jimmy. Magie de la littérature...

Eleonora Gualandris, directrice éditoriale aux Editions de l’Hèbe SA

Un membre du jury s’exprime sur «Le poivrot», d’Augustophat Razafindrabibasy, 19 ans, Madagascar

Nous sommes à Tananarive, ou Antananarivo, capitale de Madagascar. Dans ses rues, sous les arcades de l’Avenue de l’Indépendance précisément, vit Robert, dit Bera. Il n’a plus de nom de famille, plus personne ne l’appelle «Monsieur». Il n’a désormais qu’une passion dans la vie: le rhum. De préférence clandestin, en vrac, fort. De quoi passer la journée en oubliant la pauvreté, la solitude et l’absurdité de sa vie. Ce jour-là, sans le vouloir, après une matinée passée à gagner au marché les quelques sous qui lui permettront d’acheter sa bouteille de rhum, Bera va se retrouver mêlé à une manifestation populaire contre le pouvoir en place. En face du peuple, l’armée, armes au poing.

Dès le début de ce récit enlevé, original et malin, nous sommes prévenus: c’est un destin «glorieux et étonnant» qui attend Bera. Lequel? Ce n’est qu’au dénouement de l’histoire que se produit le renversement de situation, le quiproquo parfait, l’ironie de situation ultime qui transforment Bera, clochard alcoolique malgache anonyme, en véritable héros de la nation. L’intérêt de l’histoire que nous conte ici Augustophat Razafindrabibasy est multiple.

Le portrait de ce Robert que nous dresse *Le Poivrot* est tout bonnement épatant, loufoque et burlesque, porté par la juste dose de distance qui permet à l’impertinence de prendre le pas sur la simple pitié. Pas même sympathique, Bera est pourtant extrêmement attachant, parfait aquaboniste désargenté autant qu’ignorant, se complaisant sur son coin de trottoir et n’aspirant qu’à rejoindre son paradis éthylique.

Ensuite, quel sens du récit, quelle maîtrise de la narration pour arriver peu à peu, mine de rien, à l’apothéose finale! D’une grande originalité, le twist final arrive comme une vraie surprise, ne se laissant deviner en rien tout au long de la quête de cet anti-héros pour sa dive bouteille. C’est un récit, et c’est tout son charme, qui n’est pas dupe: non, les héros de la nation ne sont pas toujours héroïques, oui, l’Histoire se construit parfois sur de complets et absurdes malentendus, non, ce que l’on voit n’est pas toujours ce que l’on devrait croire, et oui, même tout en bas de l’échelle, même misérable poivrot, l’on peut sans le vouloir prendre un raccourci pour la gloire éternelle. Augustophat Razafindrabibasy réussit ainsi à attirer l’attention sur un drame réel de l’histoire politique récente du pays – des soldats de la garde présidentielle tirent sur la foule et tuent 28 manifestants le 7 février 2009 lors d’une crise gouvernementale opposant le maire de Tananarive et le Président de la République – en ayant la délicatesse exquise de n’en faire qu’une toile de fond, attentif à maintenir le récit dans la tonalité de la fable ironique absurde.

Enfin, ce voyage en francophonie malgache nous fait discrètement voyager par les mots: ajoutez sans tarder à votre propre vocabulaire la *soubique*, le sac traditionnel malgache, et l’*ariary*, le sous que Bera ne veut pas dépenser pour le journal du jour.

Isabelle Falconnier, écrivain, journaliste et déléguée à la politique du livre de la Ville de Lausanne

PEG – Les membres du jury s'expriment

Là aussi, nous souhaitons vous mettre l'eau à la bouche en vous présentant deux textes qui font parti du recueil Tchô tes colles (PEG 2020).

Un membre du jury s'exprime sur « Exploser d'amour », de Stéphanie Barbetta, 28 ans, Genève

Vous allez tourner la page et vous allez entrer dans l'élan, et l'étonnement, d'une phrase. Une phrase primesautière qui vous emmène dans ses tours, qui va faire jouer les mots et nous attendre dans ses tournants imprévus, et qui là tout à coup fait aussi résonner des accords, tenez, comme s'ils venaient de chez Prévert.

Mais pour étonnant qu'il soit, ce vif élan qui anime ces pages et qui sans prévenir nous fait passer, et d'un coup bifurquer, d'un endroit à un autre, s'inscrit remarquablement dans le cheminement de ce texte. De ces écarts ou de ces tournants inattendus, à chaque fois, le récit retrouve ses pas, reprend sa logique et progresse.

Un enfant, une école et une professeure, une lettre à écrire pour la Fête des mères et cela dans un temps viral, voilà pour les éléments de base de ce récit. Mais à partir de ces simples éléments, voyez cette écriture à l'œuvre. Comment elle se diversifie, notamment dans ses rythmes, dans ses registres de langue. Comment elle réfléchit sur son tracé, et par exemple dans cette mise en abyme de l'acte d'écrire, et avec des mots-contraintes, dans la « lettre à maman ».

Voilà qui, pour une première publication, s'entend en bel augure.

Jean-Dominique Humbert, écrivain, rédacteur en chef adjoint du magazine *Coopération*

Un membre du jury s'exprime sur « Rouge sang: Histoire terroriste », de Loris Ciaburri, 21 ans, Vaud

Un jeune homme vient de participer à un acte terroriste dans une grande banque de la place. Etudiant en sociologie, il a les mains souillées de peinture rouge, que l'on pourrait confondre avec du sang. Fiévreux, agité, il se défait sur les vieux et vieilles de l'établissement pour personnes âgées dans lequel il travaille quelques heures par semaine. L'été arrivé, il se retrouve à l'alpage, en Gruyère, à garder un troupeau de vaches. Au cœur de la nature, il ne va pas mieux.

L'esprit obsédé par les changements climatiques, l'épuisement des ressources naturelles, la multiplication des virus, les inégalités sociales, la violence envers les femmes, l'inculture galopante, il culpabilise et enrage de son impuissance. Il se souvient avoir participé à des marches pour le climat à Genève, Lausanne ou Fribourg. Devant l'immeuble du Crédit Suisse, les banquiers et banquières se moquaient, et lui levait un doigt d'honneur, humilié. Il aurait voulu casser des vitres, brûler des voitures, mais était resté calme, et le regrette. Désormais, il n'est plus calme. D'autant plus qu'il désire Madeleine, mais que Madeleine, après lui avoir donné quelques baisers, en aime un autre. De voir Madeleine et Jonas se tenir la main le rend fou de jalousie, alimente une libido débordante, le pousse au pire.

Il y a dans *Rouge sang: Histoire terroriste* autant de rage que de désespoir, de désir que de dépit, d'idéalisme et d'engagement que d'agressivité. La force de ce texte repose sur cette violente ambiguïté: tout en portant un message moralisateur, écologique et de justice humaine, il met en scène un narrateur foncièrement amoral, tourmenté par son désir, sa jalousie et une violence incontrôlée. Il voudrait être un « héros » autant qu'un « héraut » mais, lâche, bien qu'il ait cassé du banquier avec violence, se réjouit de ne pas se retrouver devant le tribunal avec ses amis « terroristes ». Et lorsqu'il descend de la montagne, en plein chaos affectif et intellectuel, il a perdu ses idéaux. L'écriture inclusive, l'éthique, le collectivisme, le féminisme, il n'y croit plus. Politiquement incorrect, ce récit tendu, dérangeant, incarne magnifiquement, sauvagement, les paradoxes d'une génération que l'inquiétude légitime pour la planète et l'avenir de l'humanité ne met pas à l'abri des passions humaines les plus autodestructrices.

Isabelle Falconnier, écrivain, journaliste et déléguée à la politique du livre de la Ville de Lausanne

Les recueils du PIJA et du PEG 2020

Vagues au cœur (PIJA 2020) et *Tchô tes colles* (PEG 2020) réunissent les textes qui ont été retenus par les jurys de deux concours littéraires. Ces pages contiennent çà et là des airs de fin du monde, comme un écho aux temps troublés et incertains que nous vivons, mais également l'élan toujours vital de la littérature comme barricade et ressource pour affronter la réalité.

Toutes ces plumes prometteuses nous dépeignent la vie et sa force, et nous ne pouvons que nous réjouir de les suivre dans leurs futures explorations littéraires. Car l'une des composantes majeures de ces deux prix est constitué par le suivi que les Editions de l'Hébe offrent aux participant-e-s.

En 2020, nous avons publié le premier récit d'Agnès Walpen, lauréate (avec un vote à l'unanimité) du PIJA 2015: *Nadine*, un récit autobiographique qui échappe à toute tentative de catégorisation. Tantôt journal intime, dialogue, échange épistolaire, illustré par l'auteure même, ce texte expose avec une sincérité désarmante la maladie et la perte de la mère.

En 2022, nous publierons également le recueil de nouvelles d'Olivier Chapuis, Lausannois, et le roman de Sophie Barth-Gros, Genevoise (tous deux lauréats du PEG).

Palmarès PEG 2020

Le jury final du PEG 2020 était quant à lui composé des personnalités suivantes: Jean-Dominique Humbert (président du jury, écrivain, rédacteur en chef adjoint du magazine *Coopération*), Eric Bulliard (écrivain, journaliste à *La Gruyère*), Raymond Delley (écrivain, ancien chargé de cours de littérature à l'Université de Fribourg), Isabelle Falconnier (écrivain, journaliste, déléguée à la politique du livre de la ville de Lausanne), Céline Gapany (ancienne secrétaire générale du PIJA).

Dans la catégorie « première publication »: Stéphanie Barbetta, 28 ans, Genève / Alexandre Donzé, 24 ans, Vézenaz (Genève) / Carole Suzanne Extermann, 30 ans, Genève / Joëlle Fellay, 39 ans, Martigny (Valais) / Valérie Lobsiger, 58 ans, Gümligen (Berne) / Adrien Savigny, 33 ans, Winterthur (Zurich).

Dans la catégorie « auteur-e-s déjà publiés à compte d'éditeur »: Loris Ciaburri, 21 ans, Gimel (Vaud) / Olivier Chapuis, 51 ans, Lausanne (Vaud) / Angélique Eggenschwiler, 27 ans, Forel (Fribourg) / Maitena Rais, 25 ans, Jura / Raphael Fleury, 33 ans, Le Landeron (Neuchâtel) / Stéphanie Riedo, 40 ans, Seiry (Fribourg) / Yann Thorimbert, 30 ans, Meyrin (Genève) / Anaïs Viranyi, 21 ans, Genève.

Et le PIJA 2021? Le recueil est déjà disponible!

« – Tu veux dire : comme un besoin de sublimer cette période complexe ?

– C'est joli ça, ça me plaît, sublimer son quotidien. Une envie de s'évader par la poésie mais aussi par le rire. J'imagine qu'on a tous besoin de fraîcheur et ces jeunes auteur-e-s l'ont bien compris. J'ai lu certains textes dans le train et les gens ont dû me prendre pour une folle à rire toute seule. Il y a de la légèreté dans ce recueil, de la lumière et de l'ombre, et aussi le courage d'un décalage assumé.

– Oui, mais de loin pas que ! On a des auteur-e-s très concerné-e-s par des problématiques sociales : la violence conjugale et domestique, la pauvreté, la mort, le suicide, la migration, les questions identitaires... Et la guerre, celle du passé, celle de toujours. Beaucoup de questionnements, la volonté de les exprimer. Beaucoup d'engagement dans ces textes. »

Extrait de la préface de Lisiane Rapin et Marilou Rytz, secrétaires générales du PIJA. Lauréat-e-s : Piero Camacho, Juliette Manel, Yohan Ponthus. 2021, 300 pp. www.lhebe.ch

Amanda Ferroli & Mikaela Mury

Néant des prix

Il existe une multitude de prix ou de bourses encourageant et récompensant les auteurs de poésie, de nouvelles, etc. Seulement, la littérature évolue avec son public et de nombreux genres se sont développés au cours des dernières décennies. Des romans policiers au romans fantasy, de nombreux auteurs ont révolutionné la littérature moderne avec leurs œuvres, devenues, pour certaines, cultes. Aujourd'hui, au lieu de parler des prix et bourses déjà existants, il serait d'autrement plus intéressant de se focaliser sur les prix qui n'existent pas encore mais qui, à mon sens, n'ont plus vraiment de raisons de ne pas être. C'est ce à quoi nous allons nous atteler dans cet article en questionnant Mikaela Mury, jeune fondatrice de Macabre Editions, une maison basée à Montreux et centrée sur la littérature gothique, horrifique et fantasy. Son avis d'amatrice confirmée du genre pourra peut-être nous éclairer sur les qualités d'une littérature s'éloignant de la tradition et de la réalité. La maîtrise de l'angoisse et de l'épouvante mérite-t-elle d'être reconnue et récompensée en Suisse?

Mikaela Mury, quel est votre rapport à la littérature en général?

C'est indispensable! Les livres ont tellement à nous apporter. Que cela soit de la fiction ou non, la littérature est un moyen de faire travailler son imagination et de se poser des questions de telle sorte que la combinaison des deux ne peut être que bénéfique. De plus, la littérature se retrouve sous toutes les formes dans ma vie quotidienne. Je lis (naturellement), mais je fais également des chroniques littéraires que je partage ensuite sur ma chaîne Youtube Le Livre Ouvert. Mon dernier projet est l'ouverture d'une maison d'édition spécialisée dans la littérature gothique, nommée Macabre Editions.

Est-ce que, vous-même, vous écrivez?

Oui. J'ai publié un livre à 18 ans, intitulé *Croisements*, sur un sujet qui m'a passionnée pendant des années: les procès de sorcellerie. En faisant quelques recherches, j'ai découvert que la Suisse avait, elle-même, condamné des hommes et des femmes pour sorcellerie. J'ai donc décidé de mêler faits réels et fiction pour en faire une histoire dans le genre fantastique. Aujourd'hui, je n'ai guère le temps d'écrire, puisque je termine mon Bachelor en Lettres, mais aussitôt que cela sera derrière moi, je reprendrai ma plume!

Si oui, avez-vous déjà participé à un concours littéraire récompensé par un prix?

Oui, en Irlande. Il s'agissait d'un concours organisé par la plus vieille librairie de Dublin. Le but était simple: écrire une petite nouvelle en y intégrant ladite librairie. Mon anglais possédait encore quelques lacunes à ce moment-là, mais les 250 € de récompense à faire valoir dans la librairie étaient trop beaux pour passer à côté de cette chance.

Que pensez-vous des bourses offertes à certains écrivains ou des «maisons d'écrivains»?

Je les trouve tout à fait intéressantes et pertinentes. J'ai moi-même entrepris la démarche administrative il y a cinq ans pour en bénéficier en tant qu'auteure, mais malheureusement la réponse fut négative. Il se peut que je retente ma chance, aujourd'hui, que cela

soit en tant qu'auteure ou au nom de ma maison d'édition.

En sachant qu'il n'existe qu'un unique prix francophone récompensant les auteurs de romans d'horreur (Prix Masterton), estimez-vous que le genre horrifique soit sous-représenté et sous-estimé en Suisse et dans la francophonie en général?

Oui tout à fait. Pour ma part, je ne lis qu'en anglais pour la simple et bonne raison que la sélection de romans d'horreur, de fantasy ou encore de science-fiction est beaucoup plus large chez les anglophones. Je ne compte plus le nombre de livres excellents (anciens ou récents) que j'ai découvert en anglais, mais qui ne sont, ou ne seront pas, traduits en français.

Que pensez-vous du fait que certaines personnes jugent la littérature horrifique comme étant une «sous-littérature»?

Ces personnes diront probablement la même chose de la fantasy ou de la science-fiction. Et c'est bien dommage, car pouvoir remettre en question le monde dans lequel nous vivons à travers la fiction et la fantasy permet de relever des subtilités tout à fait invisibles pour un œil trop habitué à lire les choses noir sur blanc. L'horreur et les autres genres que l'on sous-estime comme étant des fictions trop farfelues, ont beaucoup plus à apporter aux lecteurs que ce qu'on veut bien admettre. Il suffit d'être capable de réfléchir au-delà de la fiction.

Qu'est-ce qui vous attire dans la littérature d'horreur ou gothique?

La littérature horrifique et gothique se ressemblent, mais se différencient en un point: là où l'horreur est visuelle et psychologique, le gothique est atmosphérique. La façon dont l'horrifique est représentée n'est donc pas la même dans les romans d'horreur ou les romans gothiques. En ce qui me concerne, j'ai toujours préféré une atmosphère inquiétante aux descriptions morbides et pour cela le gothique répond à toutes mes attentes: secrets de famille, présences fantomatiques, châteaux sinistres...

D'après votre expérience, existe-t-il beaucoup d'éditions dédiées au genre horrifique en Suisse?

A ma connaissance non, mais je ne serais pas étonnée qu'il en existe plus que ce que l'on croit.

Qu'est-ce qui vous a donné l'envie de fonder Macabre Editions et quel était votre objectif en créant cette édition?

L'envie de redonner à la littérature gothique un petit coup de neuf, car elle est très souvent négligée, surtout par les francophones, car les auteurs de ces romans étaient pour la plupart anglophones. Cependant, les problèmes et les questionnements qu'elle propose sont toujours pertinents puisqu'ils peuvent se refléter dans notre société. Ainsi, Macabre Editions a pour but de dépoussiérer des textes gothiques et anglophones du XVIII^e et XIX^e siècles et les traduire pour la première fois en français.

Pensez-vous que ce genre littéraire devrait être tout aussi considéré par la critique que la poésie ou le roman traditionnel?

Tout à fait! Et continuer à sous-estimer l'horreur/la fantasy et la science-fiction, c'est refuser de suivre l'évolution des mouvements littéraires. Rester

rigide autour des genres que l'on place comme étant supérieurs aux autres, c'est ne pas comprendre les bénéfices d'une littérature qui explore le monde et l'imaginaire à travers différents prismes de lecture. Heureusement, sur Youtube et Instagram il est possible de découvrir des comptes dédiés à la critique de romans horreur/fantasy/science-fiction et où la représentation de ces genres est supérieure à celle des journaux et de revues littéraires.

Pourrait-il apporter quelque chose à la littérature suisse et aux lecteurs de manière générale et si oui quoi?

Je pense que le genre horrifique et ces autres genres que l'on sous-estime, car trop ancrés dans la fiction, devraient trouver leur place légitime, c'est-à-dire à égalité avec tous les autres genres littéraires. Les anglophones ont bien compris le potentiel de proposer «un peu de tout» à leurs lecteurs. En effet, c'est laisser le choix aux lecteurs, plutôt que de leur imposer des genres vendus comme «supérieurs». Et, je pense que cela ne peut être que bénéfique.

*

L'horreur reste en retrait dans le monde francophone depuis très longtemps, comme peut en témoigner Mikaela Mury et des milliers d'autres amateurs de frissons. Seules quelques œuvres majeures, majoritairement issues du monde anglo-saxon, ont été traduites et ont réussi à s'affirmer dans la langue de Molière, notamment *Dracula* de Bram Stoker, *Frankenstein* de Mary Shelley et plus récemment les nombreux romans de Stephen King. Pourtant, il existe une ribambelle d'auteurs extrêmement doués qui parviennent à faire peur. Les avis divergent grandement sur le concept même de peur. Certains y voient un sentiment négatif et anxiogène et cherchent à tout prix de s'en préserver, d'autres un moyen de se sentir vivant et de se laisser aller à des sensations fortes. Mais, pour moi et pour tant d'autres, la peur est un élément crucial de l'existence. Elle nous renvoie à nos instincts les plus primaires, nous met face à nos démons et à nous-même. Elle est le mécanisme qui a permis à l'Homme de subsister des millénaires durant. La littérature qui la met à l'honneur ne devrait pas être mise à l'écart. Un écrivain qui provoque la peur chez le lecteur est avant tout un écrivain qui parvient à toucher celui-ci et à lui faire ressentir quelque chose. Au même titre que l'auteur qui écrit la tristesse, la colère, le dépit, la joie ou le désespoir, le virtuose qui voit en nous nos craintes et nos terreurs les plus profondes mérite que sa plume soit adulée, applaudie et reconnue dans nos contrées dont les reliefs donnent le vertige. S'affranchir de la hiérarchie des genres littéraires permettra peut-être à de nombreux auteurs novices, pétrifiés par la peur de ne pas être pris au sérieux, de se lancer dans le grand et beau bain de la Littérature.

Amanda Ferroli est membre du comité de l'Assommoir, l'association des étudiantes de français moderne de l'Université de Lausanne

« Il n'existe qu'un unique prix francophone récompensant les auteurs de romans d'horreur, le Prix Masterton... »

Chasses gardées

Comment YL n'a pas gagné le Prix Georges-Nicole 1976
(Un début dans l'édition)

YL avait quinze, seize ans et se croyait arrivé. Lecteur de Cendrars, je m'insurgeais d'instinct contre le fameux propos de son contemporain suisse capital, C. F. Ramuz – ces deux-là se seront donc toujours esquivés –, dans sa *Lettre à Bernard Grasset* publiée en novembre 1928 (Bernard Grasset étant par ailleurs l'éditeur de Cendrars : *L'Or* paraît en 1925, *Moravagine* en 1926) :

J'étais très loin de Paris et très loin de songer à Paris, j'entends pour y publier mes livres, et besognais à ma façon dans ma retraite avec mes seules ressources à moi, ayant sous les yeux un petit jardin bordé de quatre magnifiques peupliers qui y sont encore ; – voilà un grand coup de vent du sud-ouest qui arrive et leur fait perdre leurs dernières feuilles, nous sommes à la fin de novembre ; – très déterminé cependant à me tirer d'affaire tout seul, s'il le fallait, quand vos premières ouvertures me sont arrivées. [...]

Je faisais allusion plus haut au timbre d'un franc cinquante qui était collé sur l'enveloppe de la première lettre [« pour l'étranger »] que j'ai reçue de vous [en 1924] : son prix et sa couleur montraient communément que votre message avait dû passer par-dessus une frontière « politique » pour m'atteindre. Elle était sortie de l'Etat français pour passer dans un autre Etat où il se trouvait qu'on parlait français (entre autres langues), mais qui n'était plus la France, au sens politique du mot. C'était la France encore par la langue, et ce n'était donc plus la France, tout en l'étant : situation ambiguë et qui, dans mon cas particulier, a été souvent l'occasion de malentendus assez graves.

J'avais quinze, seize ans, je lisais, écrivais en français, je ne parlais que français, ayant rechigné, voire résisté, par inconditionnel amour de celle-ci, à l'apprentissage des autres langues, nationales ou pas. Paris, capitale de France, capitale de la langue française, capitale des écrivains français, n'était-elle pas aussi destinée à être la mienne, comme elle fut celle de Frédéric Sauser, natif de La Chaux-de-Fonds devenu Blaise Cendrars et par là-même devenu écrivain français à Paris ?

Si YL avait raison avec Cendrars (me figurais-je), je n'en avais pas moins tort « contre » Ramuz.

Glissons sur le tour de passe-passe : Ramuz, âgé de vingt-deux ans, était monté (c'est-à-dire descendu) à Paris dès 1900, il y avait entamé sa carrière littéraire et vécu, par intermittence, jusqu'en mai 1914.

Reste qu'il posait, vers 1928, une question dans laquelle, ayant dépassé l'âge mûr qui était alors le sien, je pourrais me reconnaître.

Et pas seulement parce que, depuis mars 2020, les aléas de la crise sanitaire et des confinements ou semi-confinements à répétition, avec leur train de mesures aux frontières, ont rétabli la réalité de celles-ci – y compris entre la Suisse et la France...

Mais en croyant mettre mes pas dans ceux de Cendrars, « contre » Ramuz, n'avais-je pas déjà oublié quelque chose, à l'époque ? Oh, un rien. Voire deux ou trois : le premier exil initiatique ou plus prosaïquement l'apprentissage du jeune Freddy Sauser (dix-sept ans) à Saint-Pétersbourg ; l'invention de son nom en souvenir de sa fiancée russe, Hélène (seize ans), brûlée vive dans cette même capitale des tsars ou moins prosaïquement l'introjction de cet holocauste d'Hélène dans le nom de Blaise Cendrars inventé à Paris – loin, très loin de Saint-Pétersbourg ; sa naturalisation française en 1916, au bénéfice non tant de sa réputation poétique naissante que de son engagement comme volontaire étranger, puis de son bras coupé au service de la France.

« J'avais quinze, seize ans, je prenais le train, me présentais au siège des rédactions avec mes premiers reportages, ou au siège des maisons d'édition avec mes premiers manuscrits. A première vue, Paris est hospitalière, la fortune sourit aux audacieux, on me trouvait du toupet. »

Foin. J'avais quinze, seize ans, je prenais le train, me présentais au siège des rédactions avec mes premiers reportages, ou au siège des maisons d'édition avec mes premiers manuscrits. A première vue, Paris est hospitalière, la fortune sourit aux audacieux, on me trouvait du toupet, on s'en amusait, on ne me claquait pas au nez cette porte dans laquelle j'avais mis le pied. On m'accordait plusieurs rendez-vous avec de sémillants directeurs de collection fumant gauloises et portant col roulé, foulard, ou écharpe en cachemire dans des bureaux en soupente au sommet d'escaliers en colimaçon. Un tout premier roman bien nommé, inspiré de *L'Eubage* (Cendrars, encore), *Le Fœtus* – ou, selon les envois, *Le Temps de rêver* –, souvenirs de ma vie intra-utérine, faillit paraître.

Robert Gallimard m'écrirait poliment : après un *examen attentif*, le Comité de Lecture de la rue Sébastien-Bottin n'avait finalement pas retenu *Le Temps de rêver* pour la publication.

Mais on m'encourageait. On promettait de me suivre.

Un cousin de mon père, entrepreneur en imprimerie, avait ses entrées dans certaines maisons. Il obtint et nous fit parvenir (ce qui me semblait tout naturel) la photocopie des rapports signés chez Denoël, éditeur historique de Cendrars (après Bernard Grasset), par trois écrivains membres du comité de lecture. Je retrouve ces rapports, issus d'une époque pour moi non révo-lue, parmi les papiers conservés sous pochettes plastifiées du premier des classeurs de mes deux tours à rangements de bureau.

Deux (au moins) des écrivains rapporteurs étaient d'origine suisse. Hasard, privilège, chasse gardée ? Je ne dirai pas leurs noms, les deux Suisses (au moins) sont morts, l'un – qui avait signé le rapport intermédiaire – deviendrait, un quart de siècle plus tard, un véritable ami. Il n'avait pas eu tort de noter, le 15 mai 1974, qu'YL avait encore du pain sur la planche pour « se décharger des réminiscences littéraires (en particulier le surréalisme, la poésie d'Aimé Césaire) » et que son récit, prometteur, finissait « en eau de boudin ».

Mais le premier rapport (daté du 27 avril) était élogieux. Le nom autographe de son auteur demeure presque indéchiffrable. J'ai bien mon idée : encore un écrivain suisse – *chasse gardée*, vous dis-je, mais qui étaient les chasseurs, qui le gibier ? –, de treize ans mon aîné, alors poète et romancier.

Erreur possible.

ANALYSE : Le narrateur veut rendre au principal acteur d'un accouchement son rôle [...]. Le fœtus n'est pas seul. Avec lui, les pulsions, les soleils, les étoiles qu'il gobe, les insectes-compagnons si beaux et aux formes minérales. Des souvenirs qui ne peuvent que venir du futur se mêlent aux impressions immédiates. Souvenirs d'enfant triste et peureux, trop sensible et fermé au monde des adultes, complice de l'univers animal jusqu'à la douleur. [...] Le fœtus [...] peut projeter des mondes sans fond sur le moindre détail d'une aile, d'une patte, du dessin velu d'une carapace. L'accouchement est la suprême douleur et surtout la coupure avec la mère. La mère est soulagée, apaisée quand le nouveau-né commence à souffrir. [...] Et la grande lumière, qui fait mal mais qui porte l'énergie de l'imagination.

Enfant triste et peureux... fermé au monde des adultes... *idiot*, déjà ? ! En tout cas lecteur obstiné des chapitres initiaux de *Moravagine*. Et lecteur tôt marqué par l'insensée scène primitive de Mascha pendue, fœtus pendant entre les jambes dans le train russe de marchandises qui abrite les fuyards – Moravagine et son comparse Raymond la Science –, bientôt accroupis *tels des fœtus* dans leurs tonneaux de choucroute à double fond.

le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil

Mais ce fœtus qui *pendait*? Fruit des œuvres de Moravagine, de Raymond la Science, ou de Freddy Sauser/Blaise Cendrars lui-même? *Imago* de l'enfant à jamais mort-né qu'il aurait conçu avec Hélène?

Je soutiendrais volontiers aujourd'hui, contre toute raison critique, que le destinataire véritable de *Moravagine*, celui auquel la narration (sinon l'introuvable narrateur) s'adresse, celui à qui parle l'auteur, celui qu'il entreprend de sauver au prix de la destruction, de l'anéantissement du monde, est cet enfant mort-né conçu en rêve par Cendrars avec Hélène brûlée vive. Était-ce déjà mon fantasme, à quinze ans? Sans doute, puisque *YL* ne le savait pas. Quand bien même, enfant à demi étouffé à la naissance (un *siège*), je n'avais pas oublié *Moravagine* en écrivant mon *Fœtus*, roman prématuré.

Le premier rapporteur, chez Denoël, avait repéré d'autres influences :

GENRE ET NIVEAU LITTÉRAIRE: Nouveau roman inspiré de la Beat Generation. Publiable si convient à une collection de la maison.

CRITIQUE: Ecriture très élaborée mais belle. Plusieurs degrés dans l'analyse. Grande imagination poétique. Sens du détail et de l'observation. Un monde personnel qui se met à vivre. Parfois peut-être un peu de facilité. Très court, mais chaque phrase compte et est à sa place. Beaucoup de talent. Œuvre ne passant pas pour grand public. Auteur à suivre.

Il fallut trancher. On appela en renfort un troisième lecteur, le plus chevronné des deux (ou trois) Suisses. Verdict énervé – griffé au bas des deux rapports initiaux :

Cela me paraît très fabriqué, prétentieux et indigent. L'auteur n'a pas du tout le format pour traiter un pareil sujet. Il n'est ni précis ni inspiré. Il se contente d'aligner des images et de maigres souvenirs comme on décrocherait des hardes chez un frippier.

Ce troisième lecteur écrivait *frippier* avec deux p. C'était un archaïsme. Sans appel. Quelques lustres plus tard, il m'advint de l'interviewer pour *24 Heures* au sujet de son dernier livre. J'en profitai pour l'assaisonner. Il se demanda diable pourquoi, s'en plaignit auprès du journal. Sur le moment, déjà, je n'en fus pas trop fier. J'ai rarement pratiqué l'éreintement, modalité de la critique propice à conforter la réputation ou le pouvoir de son auteur. Chaque fois que j'y ai cédé, je m'en suis mordu les doigts. Ah, j'avais une *raison personnelle*? Raison de plus (ou de moins).

Le Fœtus avait failli voir le jour. Pour le manuscrit suivant, *Les Chaînes*, qui allait devenir *Le Garrot*, j'étais impatient de transformer l'essai. Nouveaux rendez-vous parisiens. Nouvelles soupentes. Nouveaux colimaçons. Nouveau refus encourageant signé de Robert Gallimard: «Notre Comité de Lecture a pris connaissance avec la plus grande attention de votre nouveau manuscrit intitulé *Les Chaînes*. Malheureusement, malgré ses nombreux mérites, il n'a pas cru devoir nous en recommander la publication.» Nouveau refus, plus sec, mais argumenté, chez Denoël: «Notre Comité de Lecture a émis d'assez sévères réserves au sujet de votre manuscrit *Les Chaînes*. Il lui est apparu surtout que ce texte révélait une trop contraignante dépendance idéologique et esthétique à l'esprit de l'époque, pour que votre véritable personnalité puisse s'affirmer pleinement. Mais peut-être s'agit-il d'un défaut de jeunesse dont vous arriverez, avec le temps, à prendre assez conscience pour vous soustraire à ces influences abusives.» *L'esprit de l'époque*.

On me rabroue, en Suisse. N'y aurait-il de salut que de Paris?!

Et si tu essayais plutôt chez nous?

On parlait beaucoup, dans nos villes, dans nos campagnes, sur nos monts, des jeunes éditions Bertil Galland. Elles rassemblaient, disait-on, *nos meilleurs auteurs*, et les faisaient connaître (ou connaître à nouveau) *jusqu'à Paris*, grâce à des accords de coédition avec Grasset et Gallimard.

Et si tu rattrapais le coup?

Bertil Galland était né à Leysin (domaine skiable, 1260 mètres d'altitude), le 15 octobre 1931, d'une mère suédoise et d'un père vaudois. Nous sommes

en août 2021. Il aura bientôt quatre-vingt-dix ans (on dit *nonante*, chez nous). J'ignore s'il lui sera loisible de parcourir ces lignes, que je ne lui soumettrai pas. Mais je lui dois – et je me dois – la justice de les écrire. Il ne s'agit pas d'un règlement de comptes. C'est l'inverse. Elles témoignent d'un conflit honorable et précoce, qui n'est pas éteint en moi et qui ne s'éteindra pas. On pourrait y lire un écho mineur et décalé des questions posées par Ramuz dans sa *Lettre à Bernard Grasset*, dont j'ignorais alors l'existence. Rapporté à la condition de jeune auteur suisse romand (mais je préférerais dire *de langue française*, ou franco-suisse, ou carrément *français*), à laquelle j'aspirais, l'épisode ambigu qui suit prend une valeur quasi matricielle. Il vaut, «dans mon cas particulier, mais non pas seulement dans mon cas», comme source «de malentendus assez graves» – *YL* fût-il alors soumis à des *influences abusives*...

L'affaire, qui débutait, n'est pas close.

Oui: les jeunes éditions Bertil Galland, héritières des *CRV*, *Cahiers de la Renaissance vaudoise*, qu'il avait précédemment dirigés de 1960 à 1971, rassemblaient les meilleurs d'entre nos auteurs, disait-on. D'autant plus grands, d'autant plus universels, qu'ils étaient vraiment romands.

Ainés parfois *repêchés*: Alice Rivaz, pionnière tombée dans l'oubli, Jacques Mercanton, ancien secrétaire de Joyce, Georges Borgeaud, abandonné des capitales, Jean-Pierre Monnier, Maurice Chappaz et Corinna Bille.

Talents confirmés, de Nicolas Bouvier à Jacques Chessex. Voix nouvelles (Anne Cunéo, Anne-Lise Grobéty, Lorenzo Pestelli). J'en oublie. Toutes et tous sont morts. Ce texte est un cimetière.

Je savais que Bertil Galland était aussi journaliste, grand reporter à *24 Heures*, le quotidien qui ne me guettait pas encore (et réciproquement). Il avait publié chez Payot *Les Yeux sur la Chine* en 1972.

Il avait tout pour devenir mon premier éditeur, sinon un nouveau père substitutif, après *B. C.*, après mon premier maître, Bernard Christoff. Je ne savais certes pas, à l'époque, qu'ils s'étaient fréquentés, qu'ils avaient cofondé, avec Chessex, la revue *Écriture* en 1964...

Je ne savais pas non plus ce qu'avaient auparavant représenté les *Cahiers de la Renaissance vaudoise*, organe éditorial de la Ligue vaudoise créée en 1933 par Marcel Regamey (Lausanne, 1905-Epalinges, 1982), avocat, bâtonnier de l'ordre entre 1966 et 1968, journaliste (il fonde et inspire *La Nation*), activiste protestant (il veut

la fusion des Eglises réformées de son canton) et patriote vaudois de lointaine, mais constante, obédience murrassienne.

Je m'arrangeais avec ma jeune conscience politique de gauche (ou plutôt, je me suis rétrospectivement arrangé avec elle) en me disant que *Bertil* s'était fâché avec son mentor, qu'il publiait *aussi* des auteurs anarchistes, socialistes, communistes, libres penseurs ou «obsédés sexuels» (ce qui me rassurait, vers mes seize ans), qu'il avait créé sa propre maison après le scandale provoqué, aux *CRV*, par la publication du *Carabas* de Chessex. Tout cela n'était pas exactement faux.

Il y avait encore un os, dont je ne savais trop quoi faire. L'hostilité, voire la franche allergie, qu'inspirait à Bertil Galland et à plusieurs de ses auteurs-phares (Chessex, justement) la théorie littéraire (et politique) dite parisienne, structuraliste, déconstructiviste, réfractaire, dissidente, pêle-mêle représentée, à mes yeux, par les somptueux écrivains malgré eux (Roland Barthes, Michel Foucault, Jacques Derrida...) que m'avait fait découvrir, à quatorze, quinze ans, mon propre mentor, Daniel Wilhem.

J'avais lu comme autant de «romans critiques» *Mythologies* et *S/Z*, *Histoire de la folie*, *Surveiller et punir*, *L'Écriture et la différence*, *La Dissémination*.

Près d'un demi-siècle plus tard, je peine à déchiffrer ces fondamentaux de mon entrée en littérature. Mais on m'avait déjà appris, à l'époque, à me défier de l'herméneutique. Je m'en défie toujours, quand bien même je la pratiquerais de manière sauvage. Mettons: comme Raymond la Science

le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil

pratique la psychiatrie. Ou comme d'autres fréquentent les prostituées, en dépit de leurs prévenances morales envers elles.

J'ai très tôt appris ce qu'était l'ambivalence. Aux dépens d'autrui – non moins qu'à mes propres dépens.

Je retrouve dans mes tours la première lettre manuscrite (encre noire) que m'adressa Bertil Galland, «éditeur, Cigale 21, 1010 Lausanne», datée du 27 juin 1974. Elle concernait *Le Fetus*, que je lui avais donc adressé (mais je ne m'en souvenais pas) après le refus des éditions Denoël. Lors de mes envois, je m'étais gardé de mentionner mon âge, seize ans. Ce critère ne me semblait pas pertinent. Galland ne le connaissait pas. Et il ne me posait pas la question. Il se doutait bien qu'il s'adressait à un jeune auteur. Pas davantage. L'essentiel de sa lettre tenait en deux phrases d'ouverture : «J'ai trouvé les mémoires du fœtus astucieux et ce compte-à-rebours de ζ à *A* souvent convaincant. Mais que faire de ce bon manuscrit?» Galland accusait mon «procédé» qui prenait le dessus sur la «nécessité intérieure». Peut-être, ajoutait-il, «un fragment pourrait-il intéresser le comité de lecture d'*Écriture*, la revue littéraire que vous connaissez sans doute ? Mais vous n'aimeriez pas être découpé... Il ne me reste qu'à vous retourner votre manuscrit – en vous remerciant.»

J'insistai, adressant bientôt une seconde version aux «éditions Bertil Galland, 29 rue du Lac, 1800 Vevey». Décontenancé, Galland me fit répondre par «le secrétaire, p.o.». *YL* était derechef remercié. Il apprenait les mœurs du milieu.

Quelque temps plus tard, en été 1975 – essai donc encore plutôt chez nous –, j'envoyai *Le Garrot* (sous son premier titre) à «Bertil Galland, éditeur».

La lettre manuscrite (deux feuillets, encre brune) que je reçus en réponse, datée du mardi 16 septembre 1975, reçue le 17, correspondait à ce qu'*YL* rêvait de lire. Je l'ai lue et relue pour y croire. J'ai presque dû la connaître bientôt par cœur. Je la livre *in extenso*.

Cher Yves Laplace,

Permettez-moi de m'adresser à vous comme à l'écrivain que vous êtes. Je voudrais vous dire la forte impression que nous a faite *Les Chaînes* – une fable, genre difficile, mais où vous avez empoigné un des grands problèmes de ce temps, la relation dominatrice.

Ce qui nous a inspiré aussi de l'estime, c'est que vous ne vous soyez pas offusqué des refus de vos manuscrits antérieurs, mais que vous ayez compris que déjà nous avions reconnu votre patte, et désirions vous faire connaître par une œuvre tout à fait convaincante.

Celle-ci l'est. Je serais heureux de vous publier, à une date qui pourrait être l'automne 1976. C'est dire que la composition pourrait être entreprise dès le printemps prochain, et que nous disposerions de quelques mois pour mettre la dernière main au manuscrit.

Le genre exige en effet une rigueur, sans bavure, de l'intrigue et de l'écriture et nous pourrions ensemble relire et veiller à ce qu'il n'y en ait aucune.

Pour discuter des conditions de l'édition, et surtout pour faire connaissance, il faudrait nous voir. Pouvez-vous me téléphoner, par exemple le soir ?

Croyez à l'admiration des écrivains du comité de lecture qui ont découvert *Les Chaînes*, particulièrement Maurice Chappaz, et dites-moi quand nous pouvons nous rencontrer.

Cordialement,

Bertil Galland

Tout est alors allé très vite, en se dégradant très lentement.

J'ai dû appeler Galland le soir même. Moins de deux jours plus tard, au matin du vendredi 19 septembre, je l'ai rencontré à Lausanne, avenue de la Gare, dans un bar voisin (*Le Mirabeau*?) de la tour du journal *24 Heures*.

De manière subliminale, j'identifierai bientôt le siège de tous les journaux à des tours. Le *siège*? Lorsque celui du grand quotidien de Sarajevo assiégée, *Oslobodjenje*, fut pulvérisé le 20 juillet 1992 par les obus serbes, il me parut normal que les rédacteurs survivants continuent à publier leur journal depuis l'abri qu'ils avaient trouvé dans les caves du bâtiment effondré sur lui-même. Est-ce par souci de métonymie que j'ai installé mes archives,

en premier lieu mes articles et mon dossier de presse, dans mes tours à rangements de bureau, d'où j'extrahis bien sûr, également, ma correspondance avec Bertil Galland?

Je me souviens que ce dernier s'était déclaré surpris de me découvrir si jeune, bien plus jeune qu'il ne l'avait supposé. Cela le décontenança; cela put lui déplaire. Enveloppant, il me dit que j'entrais dans une petite maison d'édition, mais dans une grande famille. Promesse qui ne correspondait pas à l'idée que je me faisais de l'édition, ni de la famille. J'étais sur la défensive. Il a dû le pressentir. Ce 19 septembre, il m'écrivait pourtant (à l'encre brune): «Je vous redis mon admiration et ma confiance et suis heureux, vraiment, de vous avoir enfin rencontré.» J'interprète – ou je recompose – comme une dénégation cette phrase où grincent les mots *confiance*, *vraiment* et *enfin*.

Formellement, par lettre dactylographiée jointe, Galland me confirmait au nom des éditions «ce dont nous sommes convenus dans notre rencontre de ce matin», s'engageant à publier, en 1976, l'«œuvre» dont je lui accordais le copyright, «d'une part pour la publication de l'édition originale en Suisse, d'autre part pour tenter de conclure avec une maison d'édition française un accord de coédition».

Tout baignait...?

Est-ce lors de cette première rencontre que l'éditeur m'avait, par avance, convié à une prochaine réunion amicale des écrivains de sa (petite) maison (et grande famille), prévue «le samedi 1er et le dimanche 2 novembre 1975 dans la petite ville et au lac d'ORTA en Italie»? Une circulaire, qui allait suivre, précisait: Rendez-vous dans le train samedi. Arrivée à Domodossola à 16h25. Nous irons de là en car à Orta (Albergo Leon d'Oro). Habillez-vous chaudement: l'hôtel est mal chauffé. N'oubliez pas de prendre des papiers d'identité!

J'avais seize ans. Je n'aimais pas l'esprit de famille. Je n'aimais pas les randonnées, les chalets, les hôtels mal chauffés, les papiers d'identité. Les lacs en Italie? Ces sortes d'excursions, ou de séminaires aérés, me rappelaient vaguement le scoutisme (que j'exécrais). Je craignais

d'être embrigadé. J'étais injuste. J'étais entier. Mais je n'avais pas tout à fait tort.

Bertil Galland ne reconduisait-il pas, au bénéfice de «ses» auteurs, ce qu'il avait lui-même vécu (dans l'émerveillement) avec Marcel Regamey, vingt ans auparavant? De cette fidélité, il témoignerait encore le 29 juillet 2011, rendant hommage dans *La Nation* à son fondateur:

C'est alors que des amis me parlèrent, à Lausanne, de l'avocat porteur de guêtres, qui enroulait son écharpe autour de son corps maigre, Marcel Regamey. Il parlait bas mais, hésitant pour trouver le mot juste, ouvrait élégamment ses mains de pianiste devant la douzaine de jeunes gens qu'il réunissait chaque semaine dans une petite salle de Montbenon. [...] Les nouvelles parutions, en sociologie, en histoire, en politique, étaient distribuées, lues par tel ou tel participant qui ouvrait la discussion la semaine suivante. On analysait les idéologies et les modes. [...] Cette universalité prenait sens par une pédagogie habile, avec la formation, autour de Regamey, d'un groupe de jeunes personnes aux études qui sentaient croître entre elles une communauté ancrée dans le Pays de Vaud, liée à *La Nation*, selon le nom du journal où l'on se mettait à écrire, éprouvant une responsabilité envers le sort, la survie, le renforcement du canton, dans le tohu-bohu contemporain, la centralisation helvétique, la réconciliation de l'Europe, le tout-à-l'égout de ceux qui s'en fichent et cèdent à toutes les pressions de l'époque. [...] Littérairement nos mondes étaient difficilement conciliables. Mais il a chevillé en moi l'attachement à ce qui était de toute évidence ma patrie. J'ai choisi ma propre manière de la situer et de la servir sans entamer d'un iota le souvenir des semaines passées au château de Valeyres-sous-Rances, à écouter Mozart, à recevoir des visiteurs de haute science, à discuter chapitre par chapitre des livres profonds, à lire à haute voix Philippe Jaccottet (d'autres poètes amis n'avaient pas sa cote). Et comme le sage grec au bord de l'Illyssos, Maître Regamey, se dépouillant de sa veste grise et de ses guêtres sous le soleil d'été, emmenait sa petite troupe le long du Mujon, affluent de l'Orbe, s'asseyait parmi nous dans l'herbe et ouvrait les portes les plus inattendues de son savoir vaudois.

le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil

Aujourd'hui, cette fidélité m'impressionne. L'hommage méritait d'être repris. Et considéré à l'aune de notre différend dans la durée. Je le dis à Bertil Galland, de très loin, mais en Bourgogne (où l'on m'apprend qu'il s'est retiré ces années dernières et où nous finirons, tous, par finir nos jours).

Il faudrait être aveugle et sourd pour ne pas entendre et voir ce qui liait, là-bas (à Montbenon ou au château de Valeyres-sous-Rances), une certaine aventure de l'extrême droite vaudoise avec *l'héritage* de Ramuz, animant dès 1914 les *Cahiers vaudois* et s'en expliquant dans sa *Lettre à Bernard Grasset*.

Héritage incompris? Héritage trahi? Sans doute. Des *Cahiers vaudois*, publiés jusqu'en 1919 (imitant ceux de Péguy, les *Cahiers de la Quinzaine*, parus dès 1900 et disparus en juillet 1914), aux maurrassiens *Cahiers de la Renaissance vaudoise* – dont Regamey n'avait pas dû choisir, en 1926, le nom au petit bonheur la chance – d'avant et d'après la Seconde Guerre mondiale, il y a un monde. Si Ramuz, un temps fasciné par le «grand Printemps», russe et prolétarien, du printemps 1917 (non moins que Cendrars le fut par la révolution russe avortée de 1905) s'affirma très vite antibolchévique, cela ne fit jamais, de ce souverainiste avant la lettre, un compagnon de route des fascismes. Ni du pétainisme et de la Collaboration. Ni de l'antisémitisme d'Etat, en dépit de certains propos qui lui furent prêtés – n'achetez pas dans les magasins juifs! Mais je ne lui connais pas d'amabilité comparable, par exemple, à la suivante (signée Marcel Regamey, en 1932, dans *La Nation*): «Un Juif peut avoir l'accent vaudois et porter l'uniforme du dragon ou d'artilleur, il demeure, sous cette honnête apparence, un Juif cent pour cent. A la moindre émotion, vous verrez la bonhomie vaudoise faire place à la fébrilité orientale et le doux parler romand se transformer en un jargon guttural caractéristique.»

Certes, sur ce point précis, M^e Regamey s'amenda, minimalement, après-guerre. Je subodore qu'il n'en pensait pas moins.

Certes derechef, les cas de nos grands éditeurs parisiens (Bernard Grasset et surtout Robert Denoël) ne furent guère reluisants non plus, sur le même point précis. Certes enfin, fouillant quelques décennies plus tard dans quelque poubelle, et indépendamment de ce que «pensait» en 1926 l'introuvable narrateur de *Moravagine*, on a pu discerner chez Cendrars davantage qu'un soupçon passager de velléité antisémite. Ne projeta-t-il pas d'écrire, à son tour, un pamphlet – *Le Bonheur de vivre* – contre le réputé «enjuivement» de la France? C'était en 1936, pour une collection qui s'appelait (déjà) «La France aux Français»¹. Le parfait caméléon littéraire qu'il était, le génial inventeur de personnages ectoplasmiques, ne fut-il pas, lui-même, trop perméable à *l'esprit d'une époque*? Mais jamais cela ne constitua, pour lui (pas plus que pour C. F. Ramuz), un fonds de commerce². En dirais-je autant de certain «avocat porteur de guêtres»?

Bref, c'est un peu comme pour l'histoire du socialisme au XX^e siècle: ce n'était pas si simple que je le pressentais lorsque j'avais seize ans.

J'étais sur mes gardes. On ne m'aurait pas comme ça! Pas moi!

J'ignore comment j'ai décliné le voyage initiatique vers Orta. Mais je ne fus pas le seul. Le 21 octobre 1975, une nouvelle lettre circulaire de Bertil Galland me parvenait:

ORTA: RENVOYE

Amis!

Trop nombreux sont ceux d'entre nous qui sont empêchés aux dates que j'avais indiquées pour notre réunion à Orta.

Déjà hésitant après les premières réponses, je reçois le coup de grâce: 24 Heures m'envoie courir la croisade de Hassan II au Sahara occidental.

Je renvoie donc notre grande rencontre au printemps qui est très beau à Orta; mais je prie le comité d'écriture/Prix Georges-Nicole de réserver les samedi 22/dimanche 23 novembre pour un week-end de travail.

Il me pèse de ne pas vous voir réunis à la date prévue. Je vous dis mes regrets et mon amitié.

Cette circulaire me concernait davantage encore qu'il n'y paraît. Le Prix Georges-Nicole? Nous y voilà.

Créé en 1969 par Galland, Bouvier, Chappaz et Chessex (qui obtiendra en 1973 le Goncourt pour *L'Ogre*, roman paru chez Grasset), ce prix littéraire portant le nom d'un grand critique littéraire vaudois (1898-1959) était décerné, sur manuscrit, à un premier ouvrage; le texte primé devant ensuite paraître aux éditions Bertil Galland, qui révéleraient le nouvel auteur.

Chasse gardée? Chasse gardée.

Bertil Galland m'avait très vite parlé de «son» Prix. Avant même que nous soyons convenus d'un changement de titre.

En témoigne sa lettre (dactylographiée) du 3 décembre 1975, évoquant la date de parution envisagée:

[...] Sur ce point j'ai une proposition à vous faire.

Vous connaissez le Prix Georges-Nicole. Un nouveau concours est organisé avec détermination du lauréat en avril 1976. Nous pourrions faire participer *Les Chaînes* à ce concours puisque nous savons que d'emblée votre manuscrit a retenu l'attention de plusieurs membres du jury. Si l'œuvre obtenait le prix du roman elle pourrait paraître immédiatement, c'est-à-dire en mai, la composition étant alors disponible. Le livre serait mis en vente au moment de la proclamation du résultat.

Si un autre livre avait le prix, *Les Chaînes* paraîtraient en septembre.

[...] Faites-moi signe dès que vous aurez achevé cette nouvelle lecture des *Chaînes* que je vous recommande pour que nous allions au feu avec une arme sans faille.

Mais que se passe-t-il, après le voyage manqué au lac d'Orta?

Le 14 janvier 1976, une nouvelle lettre (encre bleue) évoque – sous son titre révisé – le livre à paraître. Cette lettre aurait dû m'alerter:

[...] Heureux de pouvoir maintenant reparcourir *Le Garrot*. Ma première impression est bonne. Jacques Chessex me fait l'amitié de lire le manuscrit mis au point. Son œil neuf et critique nous rendra service avant la mise en composition. Membre du jury Georges-Nicole, son avis (qui n'engage pas bien sûr les autres membres) sera intéressant. Il faudra que son appréciation reste confidentielle car il serait impossible d'accorder autant d'attention à tous les candidats au Prix.

L'alerte préventive ne me parvient pas. Elle se précisait, pourtant, dans la longue lettre (dactylographiée) du 25 février suivant:

[...] Je vous serais reconnaissant de ne pas répandre autour de vous et dans tout Genève la nouvelle de la mise en impression de votre livre, car je ne voudrais pas que nous puissions être accusés d'avoir préfabriqué le Prix Georges-Nicole. Il est bien clair, vous le savez, que vous avez la garantie de paraître à mes éditions cet automne, comme écrivain de ma maison. Mais en ce qui concerne le Prix Georges-Nicole, vous serez un concurrent parmi les autres et nous ne pouvons préjuger de la décision du jury. Nous ne savons pas quels sont les génies inconnus qui pourraient être vos concurrents.

J'ai eu la réaction de Chessex à votre manuscrit. Je lui laisse le soin de l'exprimer devant vous lors d'une rencontre que j'espère organiser avant l'été à Orta. *En finir avec Orta?* Il partage, de manière plus accusée, certaines opinions dont je vous avais fait part moi-même (sans que nous nous soyons consultés): la réticence envers le long, très long exergue d'Arrabal, qui accuse les influences littéraires que vous avez subies. Un côté «mode intellectuelle» de l'œuvre. La discussion du jury promet donc d'être animée.

Je pars le 10 mars [pour un reportage d'un mois en Chine et au Vietnam]. Faites-moi signe d'ici là si vous voulez des éclaircissements.

Je vous adresse, mon cher Yves, mes salutations bien amicales, et vous dis ma confiance.

Le long exergue d'Arrabal était tiré de la *Lettre au général Franco*. Lettre inouïe, éblouissante, effectivement envoyée au dictateur le 18 mars 1971, publiée en version bilingue l'année suivante, dans l'alors mythique collection «10/18» (U.G.E.) que dirigeait Christian Bourgois. En couverture, une photo du Caudillo, détournée sur fond jaune citron. D'autres livres d'Arrabal,

le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil

son « théâtre panique » en particulier, et le roman *Baal Babylone* (retitré *Viva la Muerte* en couverture rouge sang), furent repris dans la même série. Comme je le faisais toujours, j'avais inscrit mon nom en attachée, suivi d'un point, à l'encre bleue en haut à gauche de la page de garde. La *Lettre au général Franco* s'ouvre par ces mots :

Excellence,
Je vous écris cette lettre avec amour.
Sans la plus légère ombre de haine ou de rancœur, il me faut vous dire que vous êtes l'homme qui m'a causé le plus de mal.
J'ai grand peur en commençant à vous écrire :
Je crains que cette modeste lettre (qui émeut tout mon être) soit trop fragile pour vous atteindre ;
qu'elle n'arrive pas entre vos mains.
Je crois que vous souffrez infiniment
seul un être qui ressent une telle souffrance peut imposer tant de douleur autour de lui ;
La douleur règne non seulement sur votre vie d'homme politique et de soldat mais jusque sur vos distractions :
vous peignez des naufrages et votre jeu favori est de tuer des lapins, des pigeons ou des thons.

C'étaient d'autres extraits que je citais, dans l'exergue. Parmi lesquels :

il nous parvenait des échos déformés de la tuerie de Badajoz au beau milieu des arènes, où le sang forma des torrents de vie morte,
De prisonniers qui se cognaient la tête contre les murs pour échapper à la torture par la mort

Il m'arrive de penser que le présumé régicide de la *Cellule 7 des condamnés à mort* du fort de Monjuic (Raymond la Science, compagnon de Moravagine) aurait pu écrire quelque chose d'équivalent.

Je voudrais bien savoir ce qui avait tant déplu à Chessex et Galland, chez Arrabal? Je me demande si une autre citation, ouvrant p. 95 le chapitre *Un nom retrouvé* du *Garrot* et tirée du livre de Daniel Wilhem *Maurice Blanchot: la voix narrative* (même collection «10/18», 1974), ne leur a pas déplu davantage encore. Elle commençait ainsi : «Les livres sont à leur fin. Ils ne brûlent pas.» Nous étions loin, il est vrai, de l'héritage spirituel (fût-il chahuté) de Marcel Regamey et des jeunes gens de l'élite vaudoise (et masculine) longtemps réunis autour de lui.

Je ne suis jamais allé à Orta, nul doute que les eaux cristallines du lac y figurent le miroir de nos songes.

Je n'avais encore jamais rencontré Jacques Chessex. Lorsque cette rencontre eut lieu, par hasard, cinq ou six ans plus tard, au détour d'un couloir bleuté, dans la tour du journal *24 Heures*, il réagit ainsi au prononcé de mon nom : «Yves Laplace? Pas LE Yves Laplace?»

Le. «L'auteur du *Garrot*?» *YL* confirme. «Un EXCELLENT premier roman», rétorque J. C., habile à manier les compliments bifides. Sa vie durant, il aura pratiqué l'art de la dissimulation (et du double discours) à un très haut niveau. Je suis abasourdi. Je bredouille. Merci bien... Depuis, Chessex et moi nous sommes toujours regardés en chiens de faïence. Mais j'ai lu ses livres. J'ai détesté les circonstances de sa mort, le vendredi 9 octobre 2009, au terme d'une lecture publique à la bibliothèque d'Yverdon-Bains (ville d'eaux, ma foi). Un ahuri, au demeurant médecin généraliste, venait de l'y invectiver à propos de la défense qu'il avait prise de Roman Polanski, alors retenu par la Confédération suisse dans son chalet de Gstaad – la justice américaine exigeait son extradition, énième rebondissement dans l'affaire Samantha Gailey, survenue en 1977 à Los Angeles. *Maintenant, s'il y en a qui veulent actionner la guillotine, qu'ils le fassent; mais qu'on ne compte pas sur moi pour accompagner le mouvement, ni pour être la prochaine victime*, venait en substance de répondre l'écrivain à M. Diafoirus quittant la salle; et pris d'un malaise, J. C. mourut. Je me suis rendu à ses obsèques. Cérémonie en la cathédrale Saint-François de Lausanne. Inhumation et «pot» à Ropraz.

Ambivalence? CQFD.

Le 25 février 1976, Galland me disait sa confiance... Je n'y avais vu que du feu. Pas de lézard. Juste un changement de ton. Ne pas répandre dans tout Genève... Je ne voudrais pas que nous puissions être accusés... J'ai eu la réaction de Chessex... Sa réticence envers... Un côté «mode intellectuelle» de l'œuvre... La discussion promet d'être animée...

Le culte était dit. Mais comment l'aurais-je su, quand Bertil Galland lui-même semblait l'ignorer.

J'avais dix-huit ans. Vint l'été. J'étais en Grèce, avec mon frère Serge, avec mes tantes, avec une cousine et un cousin. Mes parents ne m'avaient-ils pas dit, autrefois, m'avoir conçu lors de leur voyage de noces en Grèce? En septembre 1957, à Myconos? L'an précédent, *YL* avait donné pour titre, à un extrait du *Fœtus* proposé en revue, *Aux Sources du souvenir: Une odeur de Grèce*. Sur le bateau, entre l'Italie et Le Pirée (comme mes parents à l'époque, nous n'avions pas choisi l'avion), j'avais lu jusqu'à l'aube les cinq cents premières pages de la *Recherche*, dans les cursives, à la lueur d'une froide lumière électrique, d'ailleurs insuffisante; je vois une espèce d'applique ovale en verre opaque cerclé de métal noir, arrimée au bois gris verni du «plafond», devant

notre cabine, où j'avais déplacé une chaise en plastique beige. Mon livre allait paraître. Chez Bertil Galland et, pourquoi pas, en coédition, à Paris?

Il s'en occupait... J'étais sur un nuage. Au zénith.

Incipit du *Garrot*: «Ainsi, le soleil. Il est au rendez-vous et il brûle.»

Soudain un coup de tonnerre. Nous venions de visiter Olympie. Mon père – le vrai – me téléphone. A l'hôtel. (Ou est-ce moi qui l'appelle, d'une autre sorte de cabine, à la poste?) Je lui avais demandé de prendre connaissance de mon courrier des jours écoulés. Bertil Galland m'écrivait. Deux pleines pages, dactylographiées. Une grande contrariété. Mon père ne savait pas trop comment me présenter la chose.

Mais il avait pris les devants, entre-temps. Le

conseil d'un avocat. Tout n'était pas encore *perdu*. Je le priai de me lire cette longue lettre. J'entends sa voix navrée :

Vevey, le 6 juillet 1976.

Cher Yves Laplace,

Il faut vous préparer à recevoir de mauvaises nouvelles, pires sans doute que celles que vous aviez pu envisager. Je vous en fait part *sic* – mais pensait-il à un autre ?! avec confusion.

Le jury du Prix Georges-Nicole n'a pas retenu *Le Garrot* pour son prix.

Je renonce à publier le livre comme nous l'avions prévu.

Voici ce qui s'est passé. Lorsque j'ai pu prendre connaissance des épreuves, à mon retour de Chine, je les ai lues d'un œil neuf et j'ai été saisi de grands doutes sur la valeur de l'œuvre. J'y retrouvais votre intelligence, votre talent incroyablement précoce, beaucoup de qualités littéraires qui m'avaient frappé dès le début.

Mais l'œuvre elle-même, qui apparaissait sous un jour nouveau en caractères d'imprimerie, trahissait un défaut grave, qui m'a paru s'aggraver encore quand je l'ai plusieurs fois reprise. Aucun personnage n'était vivant. Le maître ou l'écrivain sont des abstractions, des produits mentaux, ils m'ont accablé de plus en plus. Il m'a paru impossible, finalement, d'éprouver de l'émotion, même dans le récit des pires violences. On s'en moque parce qu'on n'y croit pas. J'avais vu d'abord dans l'œuvre une sorte de conte philosophique. Mais la leçon politique m'a semblé finalement assez mince, et embrouillée dans un onirisme décidément surchargé de thèmes sado-masochistes à la mode.

Je me suis trouvé profondément embarrassé par ma désaffection pour *Le Garrot*. D'une part je vous ai promis de le publier. D'autre part je me suis promis de ne jamais publier de livre que je n'aime vraiment et que je ne puisse défendre en toute sincérité. Sans doute, lors de mes premières lectures avais-je été trop impressionné par votre âge, et la confiance qu'on peut faire en vos dons brillants.

Je continue à croire à ces dons, absolument. Ils sont exceptionnels. Mais je suis arrivé à la conclusion que je vous rendrais un mauvais service en répandant dans le public une œuvre dont les qualités frappantes ne masquent pas, cependant, le caractère artificiel.

le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil

Il faut, j'en suis persuadé maintenant, vous dégager davantage de vos admirations (parfaitement légitimes et nécessaires, preuves elles-mêmes d'intelligence) pour que des expériences vraies puissent nourrir ce que vous écrivez.

C'est à ce rendez-vous là que je voudrais vous retrouver.

Je doute, cher Yves Laplace, qu'il vous soit possible, dans l'immédiat, d'encaisser le coup de cette publication abandonnée sans éprouver envers moi beaucoup de ressentiment. Il ne m'est jamais arrivé auparavant de voir une œuvre accuser brusquement ces insuffisances au stade de la composition.

Mais je suis persuadé qu'après quelques années vous reconnaîtrez qu'il fallait renoncer.

Mais vous avoir soutenu d'un faux espoir et revenir sur ma promesse, c'est une action dont j'ai honte. Je demande votre pardon.

Croyez, cher Yves Laplace, à l'admiration que j'éprouve, sinon pour cette œuvre, du moins pour votre personne d'écrivain, dont il est certain qu'on peut attendre beaucoup. Je vous serre la main avec regret, avec amitié.

Les lettres, je l'ai appris depuis lors, n'appartiennent pas à leurs auteurs, mais à leurs destinataires. Ceux-ci, ou leurs héritiers, ne manquent pas de les monnayer, le cas échéant, parmi d'autres manuscrits, soit auprès de l'Etat, soit chez Christie's ou Sotheby's, comme on a pu le faire avec celles de Cendrars ou de Ramuz.

Quant aux archives secrètes, fussent-elles couvertes par le secret-défense, passé quelques décennies, le secret n'y paraît plus et ce sont elles qui paraissent (souvent dans l'indifférence).

Rien d'approchant avec les lettres que m'adressa jadis Bertil Galland.

Voici donc ma réponse, à peine différée de quarante-cinq ans. Quarante-cinq ans de rumeurs, de non-dits, à propos d'*YL*, ou de ses débuts, en Suisse «romande».

Comme si j'avais été marqué au fer rouge d'une désaffection dont j'allais bientôt m'enorgueillir, et qui me servirait de trépied. Ce qui ne me sera jamais «pardonné». Voilà, décidément, une histoire suisse, dans l'esprit des murrassiens vaudois (et protestants) dont j'avais d'emblée croisé la route et avec qui j'avais croisé le fer, mais sans le savoir vraiment, comme Galland soulignait les «expériences vraies» auxquelles il m'appelait; expériences vraies dont j'allais, à mon tour, fort d'une autre perception, certes intuitive, du fait littéraire, consacrer ma vie à lui refuser l'usufruit – à lui comme à ses semblables.

En attendant, mon père, le vrai, craignait en cet été 1976 qu'à dix-huit ans je ne sois anéanti par la mauvaise nouvelle. Il avait pris son courage à deux mains. Et pris langue avec Bertil Galland. Permettez-moi de m'étonner, lui aurait-il dit (ou écrit), vous ne manquez pourtant pas d'expérience! Puis il avait consulté un avocat du barreau de Genève, lui soumettant les différentes pièces que l'on vient de lire. En substance, l'avocat au barreau de Genève signifiait à mon père qu'étant mineur (*chez nous*, la majorité était alors fixée à l'âge de vingt ans et le resterait jusqu'en 1996), «votre fils ne pourrait pas plaider personnellement, vous devriez plaider pour son compte»; surtout, écrivait M^c Jean-Gabriel Zanetta, «j'avoue que cette preuve du dommage subi par votre fils est difficile à rapporter, car il s'agit plus exactement d'un tort moral, pour autant que le public en ait eu connaissance et que votre fils subisse un préjudice pour tort moral, dont l'indemnité sera relativement faible».

Fermez le ban.

Je n'ai pas voulu admettre, par anticipation, qu'après quelques années je reconnaîtrais «qu'il fallait renoncer». Je n'ai jamais voulu croire, depuis, les éditeurs qui m'expliquaient (en général pour des raisons commerciales, certes imparables) devoir renoncer à publier tel ou tel manuscrit afin de m'épargner le «mauvais service» de «répandre dans le public une œuvre dont», etc. Le cas échéant, je changeais de maison.

Au retour de Grèce, début septembre, sans doute au matin du mercredi 8, je suis retourné voir Bertil Galland. «Notre discussion [*m'écrivait-il dans la foulée, à son habitude, lettre à l'encre bleue*] était lourde de ma décision, mais j'ai

«Au fait, qui avait gagné le Prix Georges-Nicole? Quel génie inconnu? Personne. Apparemment, nul manuscrit n'avait surpassé le mien aux yeux du jury. *Autre chose s'était passé...* Il n'y avait donc pas, ou plus, d'auteur débutant à révéler? L'éditeur se résignait à l'évidence: il n'y eut pas de Prix Georges-Nicole en 1976.»

apprécié vivement que nous ayons pu avoir cet entretien. [...] J'ai admiré votre fermeté.»

Au fait, qui avait gagné le Prix Georges-Nicole? Quel génie inconnu? Personne. Apparemment, nul manuscrit n'avait surpassé le mien aux yeux du jury. *Autre chose s'était passé...* Il n'y avait donc pas, ou plus, d'auteur débutant à révéler? L'éditeur se résignait à l'évidence: il n'y eut pas de Prix Georges-Nicole en 1976.

J'avais signifié à Bertil Galland mon intention de publier ailleurs, si possible, *Le Garrot* (et le roman suivant, *Lahore*, qui était à bout touchant). Faute de vouloir lui accorder un pardon qu'il n'avait pas à me demander, qu'il n'obtiendrait donc jamais, je n'avais pas refusé, au contraire, que dans une sorte de geste chevaleresque en accord avec ses propres convictions, il me transmette une lettre (datée de la veille, 7 septembre 1976) assurant que je pourrais disposer «sans frais de la photocomposition de [mon] livre», au cas où un autre éditeur désirerait en entreprendre la publication, «particulièrement s'il peut vous introduire auprès du public français». Avec ce texte que j'aurais mieux fait – dans mon intérêt – de garder dans un tiroir?

Je venais d'adresser une nouvelle salve d'envois à Paris. Bonne pioche. Au lendemain de la dernière entrevue avec Galland, *YL* recevait un signe favorable des jeunes éditions Jean-Claude Lattès: dans son mot du 9 septembre,

Louis Nucera me promettait une réponse définitive «dans le courant du mois». Elle viendrait deux mois plus tard. Il avait d'emblée aimé *Le Garrot*. Les autres rapports le «rejoign[ai]ent dans l'éloge». Contrat suivrait, si j'étais «toujours disposé à publier chez nous».

Oui, je voulais bien, oui.

Le 5 janvier suivant, télégramme de Pierre Belfond, acceptant à son tour *Le Garrot*. Lettre du 7: «Vous avez dû recevoir mon télex. J'ai beaucoup aimé votre roman (qui est plutôt une sorte de sottie). On pense un tout petit peu trop à Kafka. Mais il vaut mieux faire penser à Kafka qu'à Paul Guth ou Troyat.» Légitimes influences... Puis lettre du 14 janvier: «désolé d'apprendre qu'un autre éditeur [avait] déjà retenu *Le Garrot*», Pierre Belfond se réjouissait, «en revanche, que ce soit Jean-Claude Lattès, qui est un excellent confrère».

Lattès publiera *Le Garrot* en septembre 1977, *Lahore* en août 1978.

Peut-être faut-il revenir à la *Lettre à Bernard Grasset* afin d'éclairer (ne serait-ce qu'à mes yeux) la querelle du jeune *YL* avec Bertil Galland – et même avec certains comités de lecture parisiens, en commençant par celui des éditions Denoël.

Dans un passage crucial, Ramuz cloue le bec à ceux qui lui reprochent, à Paris, de mal écrire; pire encore: «de mal écrire "express", ce qui aggrave mon cas». Il note:

J'ai écrit (j'ai essayé d'écrire) une langue parlée: la langue parlée par ceux dont je suis né. J'ai essayé de me servir d'une langue-geste qui continuât à être celle dont on se servait autour de moi, non de la langue-signe qui était dans les livres. Et on me l'a vivement reproché; mais tout à coup, ces derniers temps, beaucoup d'encouragements me sont venus (parmi tant de critiques bien faites pour me décourager). [...] Je m'imagine quelquefois que je vais être extrêmement moderne (Dieu sait si j'y tiens peu et si c'est sans l'avoir voulu); que je vais me trouver ainsi, malgré moi, à ce qu'on appelle l'avant-garde (Dieu sait pourtant si j'aime mieux l'arrière-garde, étant très poltron de nature). Des signes ainsi se présentent à moi de temps en temps sur l'horizon, comme pour me dire: «Va toujours»; et je vais, tout en précisant que je n'aurais pas eu besoin d'eux «pour aller toujours». Mais enfin je les vois qui viennent; je vois aussi que cette langue-geste (c'est un autre encouragement), que cette langue-suite-de-gestes, où la logique cède le pas au rythme même des images, n'est pas très loin de ce que cherche à réaliser avec ses moyens à lui le cinéma.

A peu de choses près, et sans qu'ils se fussent consultés (ni même lus, à l'époque?), Cendrars ne disait rien d'autre (mais d'une tout autre manière) en 1926, dans le plus bref de ses textes majeurs, *L'ABC du Cinéma*. Ainsi tenaient-

le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil le persil

ils, de loin, la même position; ainsi s'exposaient-ils, de loin (et d'abord, très loin l'un de l'autre), au même reproche sourd. Sans parler, ici – il faudrait pourtant y aller voir – de ce qui les fit côtoyer un temps (et presque en même temps) certaine avant-garde politique, artistique et littéraire russe, ou venue de Russie. Non seulement parce que la lecture de Dostoïevski fut nodale pour l'un et l'autre. Mais parce que le voyage de Saint-Pétersbourg et de Moscou, l'invention de son maître spirituel « Rogovine », trafiquant de diamants, celle de la prétendue *Légende de Novgorode*, celle, bien réelle, de la *Prose du Transsibérien*, pour Cendrars (on pourrait y adjoindre son amitié pour Chagall et divers compagnonnages), ne le cèdent en rien, pour Ramuz, à la passion des contes et légendes populaires russes, à la fascination déjà mentionnée du « grand Printemps » d'avril 1917, à l'œuvre accomplie avec Igor Stravinsky – leur *Histoire du soldat*.

Toutes choses qu'*YL* ne raccordait pas entre elles, vers 1975.

Toutes proportions gardées, une certaine arrière-garde ramuzienne, que j'ai dite maurassienne vaudoise, que j'ai dite traîtresse à l'écrivain, mais en partie seulement (car pour une autre partie, Ramuz lui avait donné des gages), m'aura très tôt adressé, en « son » nom, un reproche exactement contraire, mais symétrique, à celui que Paris lui adressa.

Notes

1 Cf. Jérôme Meizoz, *Saintes colères*, « Blaise Cendrars et l'histoire: la loi du silence, jusqu'à quand ? », Genève, D'autre part, 2014, pp. 67-71.

2 Contrairement à nombre d'auteurs français, Cendrars n'a pas publié une ligne sous l'Occupation. Ce n'est pas rien. L'admirable tétralogie auto – ou plutôt mytho-biographique – *L'Homme foudroyé*, *La Main coupée*, *Bourlinguer*, *Le Lotissement du ciel* – paraîtra, chez Denoël, entre 1945 et 1949. Cendrars était clairement « anti-boche »; davantage encore, peut-être, qu'il ne fut anti-nazi. Imprégnation de la Grande Guerre?... Son amitié avec certains résistants est connue. Mais, placé par les nazis sur une liste d'« écrivains juifs » (dite *liste Otto*), il aurait fait savoir qu'il y avait maldonne... Bref, son cas politique n'est pas simple à débrouiller. On s'en tire en présentant l'auteur de *Moravagine* comme un anarchiste de droite. Ça ne mange pas de pain et ça ne veut quasi rien dire. Remontons à la guerre d'Espagne. Dans un article du *Courrier de Genève* (31 mars 2007), Jérôme Meizoz rappelait, déjà, le reportage qui fut commandé à Cendrars, côté franquiste, par *Gringoire*, « journal fascisant ». Meizoz écrit: « La droite française cherche à piéger Léon Blum qui s'en tient à la non-intervention militaire. Cendrars doit prouver que le "juif Blum" (...) a bel et bien envoyé des hommes, secrètement, au secours de ses amis rouges. Mais les articles de Cendrars n'aboutissent pas du tout à ces conclusions et *Gringoire* refuse de les publier, comme le rappelle ici opportunément Miriam Cendrars » [dans la biographie de son père, *Blaise Cendrars, la Vie, le Verbe, l'Écriture*, Paris, Denoël, 2006]. *Opportunément*? Certes. D'autant plus, selon Meizoz, qu'à l'occasion de cette réédition « augmentée » de l'ouvrage initialement paru chez Balland en 1984, Miriam Cendrars a retranché (ou censuré) le passage gênant qu'elle avait elle-même consacré au pamphlet antisémite avorté de son père, *Le Bonheur de vivre*. Mais l'essentiel n'est-il pas ailleurs? Est-il indifférent, en effet, que Cendrars n'ait jamais répondu à l'attente? Ni celle des anarchistes, jadis. Ni celle des communistes. Ni celle de Dada ou du surréalisme. Ni celle de *Gringoire*, plus tard. Ni celle des éditeurs de pamphlets. Est-il indifférent qu'il n'ait, justement, ni achevé ni publié ce foutu *Bonheur de vivre*, au moment où Céline triomphait avec ses *Bagatelles*? Quant à moi, je veux dire nettement que la posture (car c'en est une) de procureur ne me convient ni ne me convainc mieux que celle d'avocat ou d'avocate. Lecteur de Cendrars, non seulement j'en appelle aux textes, mais je fais appel, si j'ose dire, en « leur » nom, de tout jugement idéologique.

Ce (trop) jeune auteur, disait-on, n'écrit pas *notre* français, il singe celui de Paris, il fréquente davantage les banquettes de brasseries parisiennes que nos cafés romands. Il manque d'authenticité. Nulle quête, nulle *nécessité intérieure* ne le meuvent. C'est un perroquet. Une baudruche.

Pour qui se prend-il?

On me trouvera bien futile ou bien narcissique d'exhumer ces vieilleries. Je persiste et signe. Je trouve assez éclairant de constater, en somme, au sujet d'*YL*, que sur le plan de la *réception*, tout fut d'emblée (mal) vu et (mal) dit. Œuvre ne passant pas pour grand public. Auteur à suivre. Et bientôt: Décrocher des hardes chez un frippier! Personnages abstraits, produits mentaux! Onirisme décidément surchargé de thèmes sado-masochistes à la mode!

Le verdict ennemi n'a guère varié d'un pouce.

Quelques livres plus tard (l'équivalent – grosso modo – du projet avant-guerre de *Moravagine* aviateur – sinon idiot –, *Le Roi des Aïrs*, « Grand roman d'aventures en dix-huit volumes », inspiré de *Fantômas*, note B. C. dans

Exécution de la Fin du Monde, manuscrit de 1917), *YL* en reste là. Incises, parenthèses, italiques en prime. Inspirées de son maître.

Mais lequel?

Yves Laplace

Notice

Ecrivain passionné d'histoire et de théâtre, critique littéraire et chroniqueur, photographe et arbitre de football à ses heures, Yves Laplace vit à Genève, où il est né en 1958.

Il est l'auteur d'une dizaine de pièces, créées en France et en Suisse, dans des mises en scène d'Hervé Loichemol – de *Sarcasme* au Petit-Odéon (en 1984) à *Candide, théâtre* au Théâtre de Carouge et au Nouveau Théâtre de Montreuil (en 2008-2009).

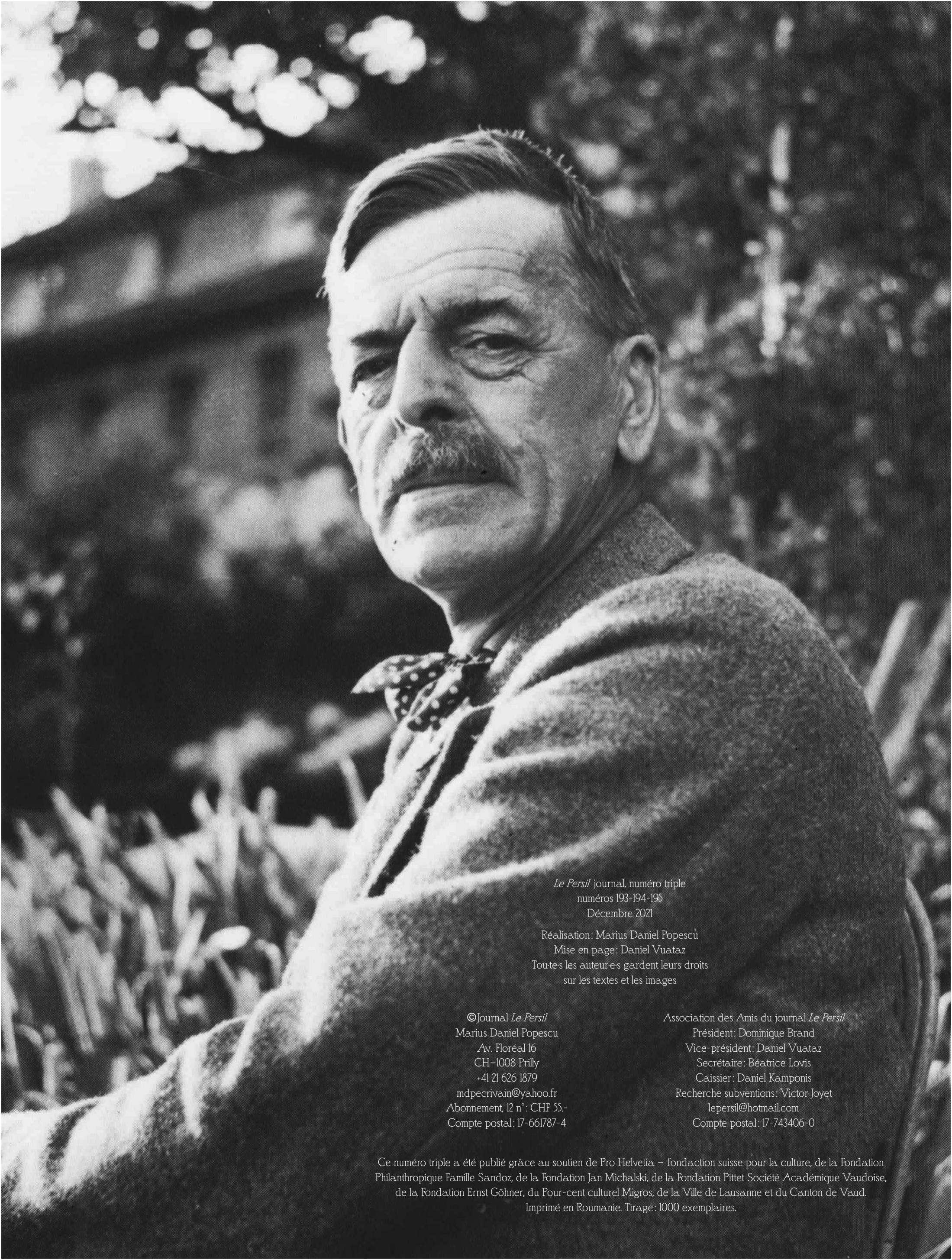
A dix-neuf ans, il publie ses deux premiers romans, *Le Garrot* et *Lahore*, chez Jean-Claude Lattès.

Dès 1984, ses principaux ouvrages paraissent aux éditions du Seuil, puis chez Stock: *Un homme exemplaire*, *Mes chers enfants*, *Fils de perdition* (prix Schiller 1989), *On* (prix Michel-Dentan 1993), *La Réfutation*, *Considérations salutaires sur le désastre de Srebrenica*, *L'Insémineur* (prix Pittard de l'Andelyn 2001), *Les Hautes œuvres*, *Un mur cache la guerre*, *L'Original* et *Butin*.

En 2015 paraît chez Fayard son roman *Plaine des héros*, consacré au fasciste genevois Georges Oltramare et à son entourage familial, qui obtient le Prix Alice-Rivaz 2015 et le Prix suisse de littérature 2016. Reprise en poche aux éditions d'En bas (préface de Pierre Assouline).

Son dernier récit, *L'Exécrable*, est paru chez Fayard en 2020.

Tous ses textes donnent la parole à des irréguliers: enfants perdus, fous, visionnaires, martyrs, assassins, persécuteurs et fanatiques – parfois réels, tels Oltramare et Montandon. Leurs divagations traduisent le fracàs, l'horreur et la beauté du monde.



Le Persil journal, numéro triple
numéros 193-194-195
Décembre 2021

Réalisation: Marius Daniel Popescu
Mise en page: Daniel Vuataz
Toutes les auteur·es gardent leurs droits
sur les textes et les images

©Journal *Le Persil*
Marius Daniel Popescu
Av. Floréal 16
CH-1008 Prilly
+41 21 626 1879
mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 n° : CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal *Le Persil*
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis
Caissier: Daniel Kamponis
Recherche subventions: Victor Joyet
lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien de Pro Helvetia – fondation suisse pour la culture, de la Fondation Philanthropique Famille Sandoz, de la Fondation Jan Michalski, de la Fondation Pittet Société Académique Vaudoise, de la Fondation Ernst Göhner, du Pour-cent culturel Migros, de la Ville de Lausanne et du Canton de Vaud.
Imprimé en Roumanie. Tirage: 1000 exemplaires.